LE CHIEN DE CHASSE.

Déposé.

LE CHIEN DE CHASSE.

LE POINTER.

2 p F/200
3872

LE

CHIEN DE CHASSE

DESCRIPTION

DES DIFFÉRENTES RACES DE CHIENS

contenant

DES RENSEIGNEMENTS COMPLETS SUR LES PARTICULARITÉS

QUI DISTINGUENT CHACUNE D'ELLES

ÉDUCATION ET DRESSAGE

SOINS A DONNER DANS TOUTES LES MALADIES.

PAR

H. ROBINSON.

OUVRAGE ORNÉ DE PLANCHES SUR CHINE ET DE GRAVURES SUR BOIS
SERVANT A L'EXPLICATION DU TEXTE.

En vente

PARIS,
AUGUSTE GOIN, ÉDITEUR,
41, quai des Grands-Augustins.

BRUXELLES,
Ve PARENT & FILS, ÉDITEUR,
17, montagne de Sion.

LEIPZIG,
ÉMILE FLATAU, ÉDITEUR.

1860.

MUZEUM
NIEBORÓW

LE CHIEN DE CHASSE.

PREMIÈRE PARTIE.

VARIÉTÉS DE CHIENS DE CHASSE ANGLAIS.

L'origine des différentes espèces de chiens de chasse anglais est si obscure qu'il est impossible de l'indiquer d'une manière absolue. L'élève des chiens a atteint dans la Grande-Bretagne un haut degré de perfection, et c'est une particularité digne de remarque que les meilleures races de ces contrées dégénèrent quand elles sont transportées sur le continent.

BLOODHOUND (LIMIER), SLEUTHHOUND[1] ET LÉVRIER.

Il y a peu de différence entre ces trois classes ; nous allons cependant les examiner séparément.

Le limier de la race primitive était plus grand et plus membré que les chiens de renards de grande taille. Son poil

(1) Le *Sleuthhound* est une variété du *Bloodhound* ou limier, qui n'a pas de nom en français.

était d'un brun rougeâtre ombré en certains endroits de teintes plus sombres. Son museau et ses machoires étaient larges, ses oreilles longues et pendantes, et toute sa conformation annonçait une grande vigueur unie à une certaine rapidité. Ce chien doit avoir été employé dans l'origine à la poursuite de l'ours, du sanglier ou du cerf : comme son odorat est extrêmement délicat, sa force excessive et son courage inébranlable, il devait être inappréciable dans les chasses de cette espèce; mais quand on commença à courir des animaux doués d'une grande vitesse, on éleva différentes variétés de chiens issus du limier, tels que les chiens de cerfs, de renards, de lièvres, etc., etc.

La puissance extraordinaire d'odorat dont le limier est doué, sa vigueur et son courage ont été mis en usage pour suivre à la piste et capturer des êtres humains. Nous ne pensons pas cependant que les chiens employés à suivre la trace des Indiens de Cuba soient les mêmes que ceux dont nous parlons. Les chiens de l'Amérique du Sud furent sans doute transportés d'Espagne par Christophe Colomb, et si nous ne nous trompons, le chien de Cuba est le produit croisé du mâtin et du pointer fort communs en Espagne. Le limier anglais est d'origine indigène; il est issu du mélange des vieilles races *sagaces* (habiles) et *celeres* (rapides), tandis que les chiens de Cuba étaient selon toute probabilité produits par le croisement des *pugnaces* (chiens de combat) et des *celeres*.

L'odorat exquis des limiers est démontré par d'innombrables exemples que nous pourrions citer; nous nous bornerons à l'anecdote suivante, dont nous garantissons l'authenticité; elle prouvera que leurs pouvoirs olfactifs, quelque grands qu'ils soient, peuvent parfois être mis en défaut au moment même d'un succès apparent.

Dans un des comtés du centre de l'Angleterre, un garde s'était ligué avec un braconnier et, de concert, ils accomplissaient les pratiques coupables de leur métier. Chaque nuit les voyait poursuivre leur œuvre, et dévaster les meilleurs fourrés, jusqu'à ce que la défiance du propriétaire s'éveillant enfin, il résolut de découvrir les délinquants à tout prix. Dans ce but, il ordonna que ses limiers fussent tenus à sa disposition, et une nuit, comme les coupables venaient de commencer leurs opérations, il s'élança avec ses chiens et toutes les forces qu'il put rassembler, dans la direction où les coups de feu avaient été entendus. Le garde et son compagnon pris à l'improviste cherchèrent un refuge dans un champ voisin. Tandis qu'ils s'efforçaient de constater les progrès de leurs adversaires, la voix sonore et bien connue des limiers atteignit l'oreille du garde : « Par le ciel, s'écria-t-il, les chiens sont à notre poursuite, suivez-moi à l'instant! » Ils s'enfoncèrent immédiatement dans les profondeurs du bois, en suivirent tous les détours, et atteignirent en sûreté le point opposé. A peu de distance, se trouvait un large vivier au bord duquel ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine et d'où ils entendirent encore résonner la voix des chiens qui se frayaient un passage à travers les fourrés qu'ils avaient traversés. Il n'y avait pas un moment à perdre. « Ils viennent, suivez-moi! » dit le garde désespéré. Il entra prudemment dans l'étang, à un endroit connu de lui, et fut suivi de près par le braconnier; tous deux avancèrent jusqu'à ce qu'ils eussent de l'eau jusqu'au cou, puis demeurèrent immobiles et muets comme des poissons. Les chiens arrivèrent directement à l'endroit même où les deux fugitifs étaient entrés dans l'eau; ils firent à diverses reprises le tour de l'étang, mais s'arrêtèrent invariablement au même endroit. Ils avaient entièrement perdu la piste, et l'on ne tarda pas à

les rappeler, à la grande satisfaction du garde et du braconnier à demi noyés.

Le *Sleuthhound* est fort apprécié pour son habileté à suivre les traces du daim. Gratius qui écrivait avant l'ère chrétienne et Strabon qui appartient à une époque postérieure, disent qu'un grand nombre de chiens de cette espèce étaient importés de la Grande-Bretagne dans les Gaules en raison de leurs précieuses qualités. Les célèbres vers d'Oppian chantent hautement les louanges des *Agassæos* comme d'une race possédant un odorat très-subtil et un courage déterminé.

On continua pendant longtemps à élever ces chiens pour chasser le cerf, l'ours, le loup et le sanglier. On les employait à d'autres chasses encore; comme les limiers ils furent mis en réquisition pour suivre à la piste des maraudeurs humains ou des meurtriers. Cette race après divers mélanges s'est enfin définitivement fixée; elle a formé le lévrier, le véritable type du chien de chasse.

C'est le lévrier qui a donné naissance à toutes les variétés de chiens de chasse. Sa propre origine est douteuse, mais il est probable qu'il n'est qu'un type modifié de l'ancien limier. Il ne reste aujourd'hui que fort peu de spécimens du vrai lévrier; pour notre part nous n'en avons jamais vu que deux. Ces chiens étaient remarquables par leur grande taille et leur force, la profondeur de leur poitrine et la longueur de leurs oreilles « qui balayaient la rosée du matin. » Autrefois, ils étaient pour la plupart de couleur claire, mais depuis quelques années, probablement à cause du mélange des races, ils sont presque tous marqués de taches sombres au-dessus des yeux. Quand nous considérons la largeur de la tête du lévrier, nous ne nous étonnons plus de la puissance extraordinaire de son odorat qui est toujours en proportion de l'étendue de la membrane nasale dans laquelle les nerfs olfactifs se

ramifient. Ceci nous explique aussi pourquoi les chiens de renards de nos jours sont moins bien doués sous ce rapport que ceux des anciens temps. Il nous reste à constater que les chiens de cerfs, de renards, de lièvres ou de loutres et les bassets ne sont que des modifications du lévrier dont la race s'est assez bien conservée parmi les rares spécimens du vieux chien du sud.

Toutes ces variétés ne prospèrent que dans les parties tempérées de l'Europe dont elles sont originaires.

LE CHIEN DE CERF ET LE CHIEN DE DAIM.

Le chien de cerf et les plus grands chiens de renard sont des espèces identiques, et les amateurs de la chasse au cerf ne réussiraient pas à élever leurs chiens au rang d'une race distincte. Nous avons établi déjà que ce chien descend du lévrier, et nous avons fait allusion à la force, à la rapidité et à la détermination qui le distinguent en présence du cerf ou du renard. Son prédécesseur le limier était autrefois aussi fort apprécié pour la chasse au cerf, car il compensait ce qui lui manquait en rapidité par la patience dans la poursuite. Mais quand les forêts furent déboisées et les campagnes praticables pour les chevaux on sentit le besoin d'une race de chiens plus rapide; des croisements variés, des améliorations successives ont enfin produit l'espèce que nous appelons chien de cerf lorsqu'elle est fort grande et chien de renard lorsqu'elle est de plus petite taille.

Le zélé chasseur de renard alléguera peut-être la spécialité distincte du chien de renard, mais un grand nombre de faits viennent à l'appui de notre assertion. On coupe rarement les oreilles au chien de cerf comme au chien de renard, car il ne

lui arrive pas souvent de s'accrocher dans les buissons et les ronces et par conséquent ses oreilles sont moins sujettes à s'ulcérer. Cependant comme l'extrémité peut encore s'irriter par le contact des épines, de la nourriture chaude, ou par mille autres causes, dans beaucoup de chenils on fait subir à cette partie un léger raccourcissement. Il devrait en être ainsi pour tous les chiens de chasse.

Les chiens de daim ont généralement beaucoup de rapports avec les chiens de cerf et de renard. Il existe cependant une race de couleur jaune que l'on considère comme le vrai chien de daim, de poétique renommée. Il ressemble au vieux chien du sud et, comme lui, a la voix sonore. Le daim fauve est quelquefois chassé par les chiens de lièvre, mais le vrai chasseur de daim n'admettra jamais que la race que nous avons mentionnée.

LE CHIEN DE LIÈVRE.

Le chien de lièvre descend aussi du lévrier. On en connaît trois variétés principales; le vieux chien du sud, le chien de lièvre moderne et le basset. Il existe encore d'autres subdivisions, et une race croisée est employée à chasser le loutre. Nos descriptions du chien de lièvre ne s'appliquent pas à ces espèces à la mode aujourd'hui et qui ne sont que des chiens de renard nains. Nous entendons donner le portrait du chien de lièvre du meilleur sang, car nous avons rarement vu le chien de renard nain suivre avec constance la piste du lièvre. Les meilleurs équipages de lièvre sont nés de parents qui n'ont jamais chassé d'autre gibier : ceux-ci désappointeront rarement le chasseur, en s'élançant à la poursuite d'une vermine quelconque, renard ou autre.

Le vieux chien du sud, ainsi appelé pour le distinguer d'un autre rejeton du lévrier commun dans les contrées du nord, était anciennement grand et fort ; sa tête était monstrueuse, ses bajoues saillantes, sa gorge large. Ce chien se rencontre rarement aujourd'hui, mais on voit parfois un type un peu allongé qui conserve encore les principaux caractères de cette race. Le chien du sud est bigarré, tâcheté, de couleur rouge foncé et quelquefois presque noir, mais dans ce cas les teintes sont élégamment relevées par des taches brun clair. Markham décrit ainsi ce chien à son époque : « La tête grande, les narines développées, les oreilles excessivement pendantes, les hanches rondes et bien dissimulées, ce qui prouve qu'il sait résister à la fatigue, les cuisses rondes et les jarrets droits ; la queue longue, grosse à la naissance et de forme conique; le poil raide sous le ventre, ce qui est une preuve de force ; les jambes longues, osseuses et maigres; les pieds ronds et la cheville élevée. Les formes du corps si exactes et si bien nivelées qu'il est impossible de distinguer quelle est la partie la plus élevée. Ce chien est doué d'un odorat des plus subtils, et aime passionnément le sang. »

Une race de chiens parfaitement blancs était fort estimée des anciens sportsmen, non-seulement à cause de leur beauté, mais parce qu'on les considérait comme d'excellents flaireurs. Cette préférence pour les chiens blancs n'est pas d'accord cependant avec nos propres observations, car l'expérience nous a montré que plus la couleur est claire plus la peau et les pieds sont tendres. Il y a trente ou quarante ans le lourd chien du sud se rencontrait fréquemment dans les pays boisés, mais depuis que l'irrigation a desséché les terres, que la culture a amélioré le sol et permis au sportsman de suivre la chasse à cheval, on a employé une race plus légère. Il y a quelques années encore, on se servait de ces chiens dont la

voix basse et sonore faisait résonner les échos des forêts. Leur manque de rapidité est admirablement compensé par leur odorat infaillible et leur persévérance déterminée qui égalise les chances de la lutte et permet aux chasseurs d'être témoins des stratagèmes du lièvre et des manœuvres des chiens. Ces élans impétueux qui font la joie du chasseur de nos jours auraient dérouté ceux des anciens temps dont les majestueux palefrois et haquenées domestiques se seraient bientôt trouvés distancés.

Le vieux chien bigarré du Sussex est une race presque éteinte aujourd'hui et qu'on ne rencontre plus que dans les forêts de ce comté ; dans certaines parties du pays de Kent, et dans quelques autres localités.

Le chien de lièvre de nos jours n'est guère qu'un petit chien de renard. Sa tête est belle, mais peu allongée ; ses oreilles sont minces, ses narines ouvertes ; sa poitrine est profonde et surmontée de larges épaules bien rejetées en arrière. Son ventre est léger, et son dos vigoureux, dessinant une ligne horizontale, se termine par une queue bien fournie. Les jambes de devant doivent être droites, osseuses et terminées par un pied rond comme une balle. Ses membres postérieurs sont carrés, ses cuisses fortes et nerveuses. Il est évident cependant que les chiens de cette espèce ne sont admissibles que dans un pays découvert ; s'ils sont, sous quelques rapports, inférieurs aux races plus fortes, ils sont très-prompts à découvrir la piste, ne laissent pas le gazon croître sous leurs pattes, et ne permettent guère aux lièvres de leur jouer des tours. Sir John Dashwood Hing dans le Buckinghamshire a la réputation d'avoir beaucoup contribué à la reproduction de la race améliorée du chien de lièvre dont l'espèce est aujourd'hui généralement répandue. Son type modèle, un des chiens les plus célèbres qui aient jamais existé, n'avait pas plus de

dix-huit pouces de hauteur, ce qui rendait la chasse plus intéressante en égalisant les chances de sa lutte avec le gibier. La femelle de ce chien célèbre appartenait à la race des chiens de renard et faisait partie de la meute du duc de Grafton. Elle s'appelait Tyran; son apparence extérieure était frappante et sa renommée si grande qu'elle remporta le prix le plus élevé qui fut jamais donné à un équipage de lièvres, sept cents guinées offertes par lord Soudes, de Rockingham castle, dans le Northamptonshire. La taille et les formes du chien de lièvre doivent être adaptées à la nature du pays dans lequel il chasse; il faut aussi que ses qualités soient en rapport avec la méthode particulière par laquelle on veut lui faire atteindre son gibier, que ce soit par un élan impétueux, ou par une poursuite persévérante. Il y a des chiens doués de peu de rapidité, mais dont l'odorat est si parfait que l'on a vu un seul d'entre eux suivre un lièvre pendant des heures entières sans défaut ni interruption; mais nous supposons que la plupart des sportsmen d'aujourd'hui aimeraient mieux renoncer au plaisir de la chasse que d'être contraints de s'y prendre de cette manière. Les chiens de toutes espèces en usage de nos jours doivent être très-vites; leur conformation doit répondre à la rapidité qu'on en exige, et leur rendre ce train familier et aisé. Les chasseurs de lièvre comme tous ceux qui s'adonnent à la poursuite du gibier ont des goûts distincts. L'un dirige tous ses efforts et ceux de ses chiens contre les ruses du lièvre; celui-là élève des chiens forts et pesants, mais parfaitement bien doués sous le rapport de l'odorat; son bonheur est de les voir retrouver la piste malgré toutes les difficultés et tuer leur lièvre après une poursuite de trois ou quatre heures. Un troisième préférerait rester chez lui que de chasser ainsi. Pour lui, une chasse au lièvre doit être courte, vive et décisive. Aussi, pour convenir à

tous, les chiens de lièvre doivent posséder les qualités requises pour ces deux genres de chasse.

La célèbre meute de lord Maitland est un exemple de l'éducation dont sont susceptibles les chiens de lièvre; un point fort important et parfois négligé, c'est l'uniformité de la taille qui variait dans la meute en question de vingt à vingt et un pouces de hauteur. J'ai souvent chassé avec une meute semblable, et il était fort rare qu'un lièvre put lutter quarante minutes.

Une autre variété de chiens plus généralement utile est la race améliorée employée dans les plaines de Sussex. Les chiens de lièvre de Brighton et ceux connus sous le nom de meute de Brookside sont de cette espèce. Ils sont presque aussi grands que les chiens de renard de taille moyenne, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports. Ils n'en diffèrent guère que par les oreilles et les bajoues qui rappellent vaguement celles du vieux chien du sud. Mais un œil exercé reconnaîtra toujours à première vue un chien de renard d'un chien de lièvre.

On cite quelques exemples de meutes de chiens de lièvre de fort petite taille. J'ai connu un gentilhomme qui en possédait dix-sept couples qui n'avaient guère que seize à dix-sept pouces de hauteur. Ils chassaient dans des terrains élevés et découverts et étaient d'admirables exemples de l'appropriation de la forme et de la taille à la nature du sol. Par leur éducation, la symétrie de leur taille et la richesse de leur couleur, ces chiens qu'on appela chiens de salon, faisaient l'orgueil du voisinage et l'admiration de tous les spectateurs que le hasard leur envoyait.

Les chiens à poils rudes, doués de membres puissants et de larges épaules disparaissent peu à peu; on n'en rencontre plus que de rares spécimens.

LE BASSET.

Il serait impossible de remonter à l'origine de ce chien. Il en existe plusieurs variétés : la première n'est autre que le type rapetissé du vieux chien du sud; la seconde, élégante et légère, est employée à la chasse du renard; la troisième enfin forme la race naine, dont les sujets sont ordinairement appelés bassets d'appartements.

Ces chiens étaient autrefois classés différemment : on les divisait en bassets à poils longs et en bassets à poils ras. Ces derniers, appelés aussi bassets de terrier, qui ont presque disparu de nos jours, étaient cependant de hardis animaux, bien constitués et très-âpres à la poursuite du gibier. Il nous arriva un jour d'entendre résonner, à l'improviste, les aboiements peu harmonieux des bassets, nous vîmes passer une meute de ces chiens à poils ras, et nous nous souviendrons longtemps encore de l'ardeur avec laquelle ils s'élançaient à travers les haies, et de la fermeté avec laquelle ils suivaient leur piste, sans souci d'aucun obstacle. Nous apprîmes plus tard que le propriétaire de cette meute en avait refusé trois cents guinées.

Le basset du nord est agile et vigoureux; il poursuit le lièvre avec impétuosité, sans lui laisser le temps de ruser, et en réduit facilement quatre en une matinée. C'est seulement quand le gibier laisse derrière lui de fortes émanations, que ces chiens agiles déploient tous leurs moyens; leurs qualités sont remarquables, mais ils sont peu disciplinés : sans l'usage presque constant du fouet, il est impossible d'en former une bonne meute.

Les bassets à poils longs ont de nombreux admirateurs; le colonel Thornton attachait beaucoup de prix à cette race, et

possédait des spécimens de presque toutes ses variétés; ses bassets d'appartements étaient fort admirés. Georges IV, lorsqu'il n'était encore que prince de Galles, avait l'habitude de chasser avec des bassets de grande et de petite dimension.

Nous avons nous-mêmes fort souvent chassé dans les plaines de Brighton avec son excellente meute de bassets nains. Le colonel Thornton en parle dans ces termes : « L'intérêt que j'attache à tout ce qui a rapport au sport, m'a conduit à étudier les chenils du prince de Galles, et j'ai fixé plus particulièrement mon attention sur les bassets nains, qui sont de la même race que les miens. Je dois faire observer que la taille du basset doit être choisie selon la nature du pays dans lequel il doit chasser; mais dans tout état de choses il doit être très-lent; dans une contrée sèche et découverte il ne saurait l'être trop.

» Dans un pays qui présente des obstacles, le basset de grande taille est préférable, parce qu'il ne se verra pas arrêté par la moindre barrière, et dans un pays inondé les plus grands sont encore les meilleurs, parce que leur conformation leur permet de nager avec plus de facilité.

» Dans la contrée où chasse ma meute, le gazon est uni comme le velours, circonstance très-favorable à mes chiens. Les bassets du prince sont beaucoup plus grands que les miens, mais je me suis fait une règle, dans l'élève de tous les animaux, de réunir le plus de ressources dans le moins de place possible. Une autre circonstance qui tend à fortifier mon opinion, c'est que plus les bassets sont petits, plus leur nez est près du sol, et nécessairement plus leur odorat est subtil; quant à la rapidité, ils sont tous trop vites. J'ai vu des chevaux de valeur épuisés et quelques-uns mêmes crevés à la poursuite de ces animaux.

» Et cependant leur apparence indique si peu cette rapidité, que plusieurs sportsmen, peu au fait des ressources du basset, s'étaient imaginé les atteindre, montés sur des bidets; mais la meute les eût bientôt distancés. Les chevaux s'épuisent plus vite dans un pays découvert, montagneux, où rien n'arrête la vélocité des chiens, que dans un pays boisé, où chaque obstacle les retarde plus ou moins. Les chiens de renard, il est vrai, évitent les barrières ou les ruisseaux, mais alors le gibier, repassant sur les obstacles déjà franchis, les force à se rejeter en arrière, et prend ainsi un avantage décidé qui permet aux chevaux de regagner leur distance. »

Le colonel Hardy avait anciennement dix ou douze couples de bassets de si petite taille, qu'ils étaient toujours portés au lieu désigné pour la chasse dans deux grands paniers jetés sur le dos d'un cheval. Cette meute curieuse fut perdue pour le colonel d'une manière singulière. Une nuit, les portes de la grange, dans laquelle elle était gardée, furent enfoncées et les chiens enlevés avec leurs paniers. Malgré les recherches les plus actives on n'en put jamais retrouver de traces.

Les plus grandes espèces de bassets ont été souvent employées à la chasse du renard, mais bien qu'en leur qualité de chiens de lièvre ils soient à même de poursuivre et de capturer ce gibier, il est certain qu'ils ne peuvent être adoptés pour les chasses de ce genre, que par une de ces bizarreries que l'on signale si souvent chez les sportsmen. Avec la petite race de bassets, la chasse au lièvre même, est plus fatigante qu'agréable. Ces animaux sont sauvages au possible, leur cri est discordant, et par les temps humides ils courent le risque de se noyer dans les moindres fossés. Les races plus grandes courent avec une rapidité effrayante, on ne peut songer à les arrêter, et il est fort rare qu'un lièvre leur échappe par célérité ou par ruse.

M. Johnson proteste avec beaucoup de raison contre l'emploi du basset dans la chasse au renard, et fait observer qu'un chien à large tête, à longues oreilles, à jambes courtes et à corps rond, est mal constitué pour donner la chasse à un animal aussi leste.

Voici comment s'exprime le *Country Squire* au sujet des bassets : « Les espèces à poils ras et à poils longs ont leurs partisans; leur voix est harmonieuse (nous ne partageons pas cet avis), et ils sont plus vites que les chiens du sud. Lorsqu'ils courent, leur tête rase le sol ce qui leur donne une grande facilité à suivre la piste; ils exigent un habile piqueur, car il arrive que dans les chasses d'hiver, sur quatre-vingts couples, on en trouve à peine quatre sur lesquels on puisse compter.

» Les bassets à poils ras sont les meilleurs; leurs épaules et leurs cuisses sont parfaitement conformées. Les bassets à poils longs ont en général les lèvres épaisses et les narines larges, mais ils ont si peu de fonds qu'on les voit souvent hors de service après la première saison de chasse; on en rencontre beaucoup qui ont les jambes tortues. Après une course de deux heures, leurs forces sont épuisées, et le piqueur se voit forcé de cesser la chasse, car il ne peut compter sur l'assistance du plus grand nombre d'entre eux.

» Leurs formes et leur apparence extérieure dénotent suffisamment qu'ils ne sont pas destinés à de rudes fatigues. »

Notre opinion, fondée sur l'expérience, et sur une étude impartiale, est qu'on ne peut recommander une meute de bassets au vrai sportsman qui met ses délices à lancer l'un contre l'autre deux animaux doués de qualités opposées, pour observer ensuite le travail de l'instinct, les éclairs de raison, et les efforts mutuels du gibier et du chien pour se surpasser.

Le chien de lièvre, d'un odorat subtil, plus ou moins rapide selon la contrée dans laquelle il doit chasser, conviendra beaucoup mieux, et ces chasses procureront au chasseur des plaisirs solides, sans qu'il ait à redouter ces amers désappointements que causent de mauvais chiens, peu constants dans leur poursuite, et qui finissent toujours par se laisser vaincre.

LE CHIEN DE RENARD.

Le chien de renard moderne est une variété issue du chien de chasse original de la Grande-Bretagne. Si l'on songe que la chasse au renard est comparativement d'origine récente, on sera surpris du degré de perfection que ce chien a atteint et des nombreuses modifications qu'il a subies. Nous savons que cet animal était primitivement fortement bâti, que son poil était rude et presque hérissé, mais comme dans les chasses aujourd'hui en honneur les mouvements accélérés sont devenus un impérieux besoin, il acquit peu à peu ses formes actuelles dans lesquelles se combinent la rapidité de l'allure et la force de résistance. Merkin, célèbre femelle de la race du chien de renard, offrait un admirable exemple de la réunion de ces qualités. Il était impossible de n'être point frappé de l'admirable symétrie de ses formes. Nous parlerons plus loin de ses performances extraordinaires.

Il faut se garder de chercher à rétrécir la tête du chien de renard, comme on l'a fait pour tous les chiens de chasse; on ne réussirait qu'à accroître sa rapidité aux dépens de ses facultés olfactives; c'est ce qui est arrivé au lévrier. Quelques sportsmen, sincères admirateurs du chien de renard moderne, sont d'avis que l'odorat des anciens chiens était supérieur à celui des meutes actuelles. Nos chasses multipliées nous ont

mis à même de constater l'effet produit sur l'odorat du lévrier par la modification de la tête, et l'expérience acquise n'a fait que fortifier notre opinion qu'il faut soigneusement éviter de contracter la tête du chien de renard. Cette tête ne doit être cependant ni courte, ni épaisse; mais il faut que le nez soit suffisamment large; le front découvert sans être trop élevé, les narines ouvertes, les oreilles arrondies, et modérément longues. Le cou doit être long et mince et ne pas laisser apercevoir de vestige du fanon. Les épaules, comme celles du cheval de course, doivent incliner obliquement vers le dos et être musculaires sans épaisseur. Il faut que les jambes soient particulièrement vigoureuses et le genou placé fort bas, selon les principes admis pour la formation des chevaux de course. On ne peut exiger une grande rapidité d'un chien dont les jambes de devant sont torses, et il en sera de même s'il y a trop d'espace entre le genou et le sol par devant et le jarret et le sol par derrière. Les hanches doivent être fortes et fermes au toucher, le jarret large et placé très-bas.

Rejetez un chien dont les côtes manquent de fermeté, comme vous rejetteriez un cheval de course dans les mêmes conditions; tous deux seront bientôt hors d'haleine.

La poitrine du chien de renard ne saurait être trop profonde, ni sa carcasse trop resserrée, pourvu que son dos soit parfaitement droit et ses reins suffisamment larges; sans ces conditions il n'aura ni rapidité, ni fonds. Il n'est pas nécessaire que sa croupe soit aussi carrée que celle du pointer, cela pourrait ralentir son allure, mais il ne faut pas non plus qu'elle descende en s'arrondissant comme celle du chien de Newfoundland ou du cheval de charrette.

Sa queue doit être légèrement courbée vers le haut et frangée de poils dans sa partie inférieure; nous ne jugeons point que la ténuité de la queue du lévrier soit une recom-

mandation dans le chien de renard, et nous admirons beaucoup l'arc gracieux de sa queue qu'il porte toujours recourbée sur le dos, excepté dans la course, où la tête haute et la queue basse sont de rigueur.

L'état des pieds qui doivent être ronds, compactes et armés de griffes, dépend beaucoup du degré de liberté que l'on accorde aux jeunes chiens; s'il ne leur est permis dans leurs promenades de courir sans contrainte, ils n'arriveront jamais à un complet développement et n'auront certainement pas les pieds ronds comme le chat.

Quelques personnes attachent beaucoup d'importance à la couleur du chien de renard; M. Beckford attaque ce préjugé et prétend qu'un bon chien, comme un bon cheval, ne saurait être d'une mauvaise couleur.

Les chiens tachetés de jaune ne sont pas en faveur; nous en avons cependant connu plusieurs doués d'un bon odorat et d'une robuste constitution. Le noir, le brun ou le fauve se rencontrent rarement seuls, mais la plupart des robes sont un composé de ces couleurs confondues, et tachetées ci et là, de marques blanches, qui font ressortir ces nuances foncées. Les variétés de couleurs étant infinies il est facile de reconnaître chaque chien à une distance considérable, ce qui est souvent très-important, comme le sait fort bien le piqueur. Une robe noire marquée de brun est fort belle, mais se rencontre plus fréquemment dans les espèces à poils ras et les chiens de loutre, que dans les variétés à poils longs.

On dit que la couleur originale du chien était un jaune pâle ou fauve; il paraît que c'étaient les teintes dominantes parmi les *canes venatici* des anciens. Il est fréquemment question de chiens de chasse fauves dans nos anciens écrivains, ce qui prouve que si cette couleur n'est pas originale, elle était du moins fort répandue dans ces temps reculés.

Dans plusieurs vieux tableaux représentant des chasses de cerf et de sanglier, les chiens fauves dominent, mais j'en ai vu d'autres représentant des chasses à l'ours et dans lesquels les chiens à teintes sombres sont en majorité. Si nous ne nous trompons, cette remarque peut se faire au sujet des tableaux de Snyders aux galeries du Louvre.

La taille et les proportions du chien de renard doivent être appropriées à la nature de la contrée dans laquelle il doit chasser; les grands chiens ne sont pas toujours les meilleurs; dans un pays montagneux, il faut choisir de préférence des animaux de force et de taille moyennes; ils sont plus aptes que les autres à saisir la piste et supportent plus aisément la fatigue des montées et des descentes; dans un pays où les obstacles sont fréquents et élévés, de grands et vigoureux chiens sont nécessaires.

Du reste, quelle que soit votre opinion sur la taille des chiens, adoptez une mesure uniforme; il faut plaire à l'œil aussi bien qu'aux autres sens, et la plupart des bons sportsmen, qui prennent grand plaisir à s'occuper de leurs chiens, et qui tirent autant de jouissance de leur chenil que de la chasse elle-même, ont attaché beaucoup d'importance à ce point. Presque tous les chasseurs de renard en font une condition *sine quâ non;* d'autres en vérité, ont montré à cet égard une complète indifférence; parmi ces derniers nous devons citer Hugo Meynell; cet éminent sportsman déclarait que plus le chien est petit, moins il a de chances d'être mis en défaut; il élevait cependant des chiens dont la taille dépassait généralement la moyenne, mais il ne cherchait nullement à les appareiller, et ne s'attachait qu'à les avoir tous bons et bien dresssés. M. Asheton Smith, qui lui succéda dans la contrée où il avait coutume de chasser, imita cet exemple. Ces deux grands éleveurs exigeaient de leurs chiens toutes les qualités

désirables, et ne les dispensaient que de l'uniformité de taille; ces deux sportsmen étaient sans contredit grands amateurs de chiens, et passaient une grande partie de leur temps au milieu de leur meute; nous nous expliquons difficilement leur manque de goût en cette circonstance.

Le célèbre M. Ward montrait beaucoup de partialité pour les grands chiens; les siens avaient en moyenne vingt-cinq pouces de hauteur et quelques-uns atteignaient à vingt-six. M. Chute au contraire, un vieil et célèbre propriétaire de meute ne protégeait que les petits chiens; je présume que les mots, *multum in parvo* qu'on lisait sur la porte de son chenil; étaient son excuse.

Le duc de Cleveland possédait une fort petite meute; la taille des animaux qui la composaient variait entre vingt et vingt-deux pouces, mais le noble duc possédait une grande meute à la même époque. Les chiens de M. Villebois étaient aussi de grande taille; nous devons donc en conclure, qu'à part quelques considérations qui dépendent de la nature du pays, une moyenne de vingt-et-un à vingt-deux pouces de hauteur pour les femelles, et de vingt-trois à vingt-quatre pouces pour les mâles, doit convenir dans la plupart des cas.

M. Smith, dans son *Journal du Chasseur*, indique vingt-quatre pouces comme moyenne à adopter. Quant à nous, nous sommes si grand partisan de l'uniformité de taille, que dans la formation d'une meute de chiens de renard, nous tenterions de forcer la nature et de faire disparaître, autant que possible, toute différence entre les femelles et les mâles. La fantaisie peut restreindre ou étendre ces limites.

La marque distinctive des chiens de renard ou de cerf, ne dépend point de la taille; on peut en obtenir d'aussi petits que les chiens de lièvre, mais ils n'en seront pas moins des chiens de renard; c'est une affaire de goût; et si ce n'était

une impérieuse nécessité d'approprier les chiens à la nature du pays dans lequel ils doivent chasser, nous conseillerions au sportsman de ne consulter que sa fantaisie.

Les qualités des chiens sont des considérations fort importantes pour les amateurs de chasse au renard. On a dit avec justesse, qu'un bon chien de renard ne ment jamais, que jamais il ne joue de la langue mal à propos. Il doit être vite, mais se garder de manquer la piste par trop de rapidité, et jeter de grands cris aussitôt qu'il se trouve en défaut. C'est le moment alors où le bon chien déploie tous ses moyens; car il se sent abandonné à ses propres ressources, et chez de vieux routiers ces ressources sont parfois inépuisables. Tandis que le nez du chien expérimenté est prêt à saisir la plus légère émanation, ses oreilles sont ouvertes à tous les bruits. Les exclamations du chasseur ou le son du cor sont parfaitement compris; et quand l'animal a confiance dans la qualité de la piste, son élan, son ardeur et sa détermination évidente font honneur à son sang.

Tous les chasseurs de renard savent quelle variété l'on rencontre dans la nature des chiens. De quelque façon qu'on les élève et qu'on les dresse, il s'en rencontrera inévitablement dont on ne pourra tirer aucun parti. Parmi ceux mêmes qui rassemblés, forment une excellente meute, que de caractères différents, que de qualités qui ne sont le partage que de quelques individus et dont les autres sont privés. Quelques-uns possèdent une merveilleuse facilité à découvrir le renard et y réussissent toujours, alors même que vingt ou trente couples de chiens ont été lâchés dans le même fourré, sans obtenir de résultat. D'autres ont une aptitude particulière à chasser dans les terrains accidentés; d'autres encore ne sont à même de faire preuve de leurs qualités de coureurs infatigables que dans les pays plats.

On ne put se faire une idée exacte de la rapidité dont est susceptible le chien de renard que lorsqu'on eût vu les épreuves brillantes qui eurent lieu entre quelques individus des races améliorées de M. Meynell, et les chiens de M. Barry. Les détails en ont été communiqués au public, mais peut-être ne sont-ils pas familiers à tous nos lecteurs; nous allons reproduire ici la version de M. John Lawrence, qui parut dans le *Sportsman's Repository*, édité par Scott. « M. Meynell avait opposé deux chiens de Renard, Richmond et une femelle dont le nom n'est point connu aux deux chiens de M. Barry, Bluecap et Wanton; ils devaient se disputer à Newmarket, un prix de 500 guinées. Les chiens de M. Barry avaient été élevés dans l'Essex, où depuis une époque immémoriale, des courses annuelles pour des prix de peu de valeur avaient été instituées. Leur entraîneur, longtemps fameux dans le comté, était un chasseur nommé Will Crane, propriétaire de l'auberge de Rivenhall. Sa méthode consistait à chasser le renard, trois fois par semaine, pendant deux mois, sur un espace de huit à dix milles, et à nourrir ses chiens de farine d'avoine, de lait et de pieds de mouton. Plusieurs sportsmen qui virent les animaux avant leur départ nous affirmèrent qu'ils paraissaient être dans d'excellentes conditions. Pendant l'entraînement, les chiens de M. Meynell étaient exclusivement nourris de gigots de mouton; ils étaient aussi en fort bon état; au départ, les paris étaient en leur faveur de sept contre quatre, spécialement à cause de la haute réputation de sportsman dont jouissait leur propriétaire. La course eut lieu le trente septembre; Bluecap arriva premier, et Wanton second, à fort peu de distance; les quatre milles furent parcourus en huit minutes et quelques secondes, à peu près le temps qu'emploierait un cheval ordinaire portant un poids de huit stones ou huit stones, sept livres. Le chien de

M. Meynell fut battu d'environ cent et vingt mètres, et la femelle, distancée, n'acheva pas la course. Les connaisseurs furent surpris de ce résultat, bien que la réputation de chasseur de Will Crane fut cependant fort bien établie. Une soixantaine de cavaliers partirent avec les chiens, et Cooper, le piqueur de M. Barry, atteignit le premier le but. Des soixante chevaux, douze seulement purent suivre les chiens; Will Crane monté sur le vainqueur d'une course plate, nommé Rib, arriva douzième. »

M. Daniel parle dans les termes suivants de la rapidité de *Merkin :* « Une femelle de chien de renard, élevée par le colonel Thornton, se montra supérieure en vitesse à Bluecap et à Wanton. Merkin devait courir à Newmarket une distance de cinq milles, en offrant à tout concurrent une avance de 220 mètres; le prix était de 10,000 guinées; si Madcap acceptait la lutte, il ne devait avoir que cent mètres d'avance, et le prix était réduit de moitié. Merkin parcourut une distance de quatre mille en sept minutes et une demi seconde. Cette femelle fut cédée en 1795 pour quatre barils de vin de Bordeaux, à condition que le vendeur recevrait deux couples de ses petits. Quand Madcap eut deux ans, son propriétaire convia tous les chiens de l'Angleterre à une lutte dont le prix devait être de 500 guinées; il fit de même pour Lounger, frère de Madcap, âgé de quatre ans; le défi fut accepté, et l'on fit un pari de 200 guinées; Lounger devait courir avec Pillager appartenant à M. Meynell; les adversaires furent autorisés par le colonel Thornton à faire partir en même temps quelque autre chien du même propriétaire et Lounger devait les battre tous deux. Cet animal ayant été examiné au Tattersal par les sportsmen les plus distingués, ceux-ci furent si émerveillés de la perfection de ses formes, que la partie adverse jugea prudent de payer forfait. »

LE TERRIER.

Les terriers forment une race précieuse qui, il y a quelques années encore faisait partie de la plupart des meutes de chiens de renard ; mais les temps ont changé ; il est fort rare aujourd'hui qu'il faille creuser pour trouver le renard, et comme c'était dans ces occasions seulement que le terrier était utile, pour indiquer par ses aboiements l'endroit exact où se trouvait l'animal, on l'a supprimé dans la plupart des meutes modernes ; une raison suffisante pour se passer de son concours, c'est qu'il est souvent cause de révoltes et de collisions dans le chenil. L'origine du terrier, comme celle de beaucoup d'autres variétés bien définies, est obscure; quelques-uns mettent en doute son antiquité; il est cependant difficile d'admettre que le chien si minutieusement décrit par Oppian ne soit pas le terrier. Buffon le classe avec le chien courant; il n'est pas du tout improbable qu'il en descende, et que des croisements fréquents aient amené cette diversité de taille, de couleur et de qualités que nous rencontrons aujourd'hui.

Les variétés dominantes sont les espèces à poils ras et à poils longs. La première semble être originaire d'Écosse; mais les différences que l'on remarque entre les deux espèces sont dues à la localité et aux hasards du croisement plutôt qu'à quelque particularité distincte. Nous avons remarqué souvent que les rigueurs des climats du Nord sont favorables aux robes crépues et frisées, et que les robes lisses dominent dans les climats tempérés. On élève beaucoup de terriers en Écosse; leur taille y varie de six à seize pouces. Quelques-uns ont le poil long mais c'est l'exception; les robes rudes et crépues y sont plus nombreuses. Il existe aujourd'hui une race mixte produite du croisement de ces deux espèces; cette

race est généralement belle, utile, et très-courageuse; elle n'est ni sauvage ni méchante.

Une grande espèce de terrier anglais, la plupart à poils ras, a paru dans ces derniers temps. En les croisant avec les boules-dogues on obtient des chiens d'un courage indomptable, que rien n'effraie, qui attaquent sans crainte les animaux les plus dangereux, tels que le blaireau, etc. Une petite variété de terriers à jambes torses est parfois employée à la chasse au lapin dans les fourrés; ils sont extrêmement utiles dans les bois; les lapins semblent avoir conscience du manque de rapidité des chiens qui les poursuivent, et se retirent devant eux avec tant de lenteur, qu'ils offrent au tireur un but facile à atteindre. Nous avons déjà dit que les terriers accompagnaient anciennement les meutes de chiens de renard, afin de déterrer la bête traquée; ils étaient ordinairement tachetés de blanc et de jaune ou de noir. On les choisissait ordinairement de taille moyenne; trop grands ils étaient peu propres à suivre les sinuosités de terrain, ou à s'introduire dans des sillons resserrés; trop petits, ils ne pouvaient suivre les autres chiens, ni expulser le renard enterré dans une fondrière ou un égout. Dans quelques meutes on voit encore de grands et de petits terriers accompagner les autres chiens, mais il est très-facile de s'en passer aujourd'hui.

LE CHIEN DE LOUTRE.

On pense généralement que la race du vrai chien de loutre est éteinte; quant à nous, nous ne croyons guère à l'existence d'un chien méritant cette dénomination, ou suivant avec plus de succès la piste du loutre que celle d'autres animaux.

Nous nous engagerions sans crainte à former la meilleure meute de chiens de loutre qui ait jamais existé, en croisant de vigoureux chiens de lièvre avec des terriers à poils ras, pourvu que le mélange du sang du boule-dogue donne à ces derniers cette insouciance du danger que tous les descendants de cette race entreprenante montrent à un degré si extraordinaire. On trouve aussi des terriers à poils ras qui chassent fort bien le loutre, mais il faut que dès leur jeunesse leur éducation ait été dirigée vers ce but, et qu'ils soient accoutumés à saisir une piste aussi légère que celle de l'animal qu'ils doivent chasser. Nous avons vu beaucoup de meutes de chiens de loutre, mais dans aucune nous n'avons reconnu de signes évidents d'une origine distincte.

Dans le Northumberland et le Cumberland où nous avons séjourné pour jouir du plaisir de la chasse, nous avons vu deux ou trois excellentes meutes de chiens de loutre. Tous ces chiens étaient bons mais leur extérieur dénotait le peu d'importance attachée à la pureté de la race. Il est possible cependant qu'il existe des meutes de chiens de loutre dans lesquelles on se soit efforcé d'obtenir une certaine uniformité de taille, de forme et de couleur. Il y a treize ans environ un avis annonça la vente d'une meute de chiens parfaitement dressés à la chasse du loutre. Une autre meute célèbre par ses performances appartenait à M. Eld, et si nous ne nous trompons, c'est de cette source qu'est issue la meute de M. Henri Peyton, dont les chiens avaient la réputation d'avoir considérablement diminué le nombre des loutres de la rivière Cherwell.

La principale qualité nécessaire au chien de loutre est une haine vivace pour le gibier qu'il poursuit, unie à un courage qui lui fasse supporter sans faiblir les terribles morsures du loutre dont une peau dure et un poil raide et crépu ne peuvent le défendre. La morsure d'aucun animal, si ce n'est

celle du blaireau peut-être, n'est aussi douloureuse que celle du loutre. Les chiens des meutes que nous avons vues dans le Nord étaient mal appareillés sous le rapport de la taille, de la forme et de la couleur, mais ils étaient tous à poils ras, fermes sur les jambes, sans crainte de l'eau et d'un courage indomptable. Sur notre observation que la cruelle morsure du loutre pouvait excuser un cri de douleur de la part du chien blessé, le piqueur de l'une de ces meutes nous répondit immédiatement que si l'un de ses animaux se permettait cette lâcheté, il le pendrait aussitôt chez lui. Nous avons été témoins de terribles blessures faites aux chiens par le loutre, mais jamais nous n'avons entendu le moindre cri.

MUZEUM NIEBORÓW

CHIENS D'ARRÊT.

LES ÉPAGNEULS.

La famille des épagneuls comprend le setter, l'épagneul proprement dit, le chien de Terre-Neuve et le retriever; il y a lieu de supposer que tous dérivent du chien de chasse de l'Est. Rien ne prouve que les variétés que nous avons nommées soient originaires d'Espagne, mais il est certain que toutes ont été classées sous le terme générique d'*épagneul* et sont d'origine orientale.

En Irlande, le setter qui avait été importé d'Angleterre fut longtemps appelé l'épagneul anglais et aujourd'hui encore il y est souvent désigné sous ce nom. La pureté de race des épagneuls d'Orient disparut promptement par des croisements artificiels qui produisirent les variétés distinctes dont nous allons nous occuper; mais pendant fort longtemps on confondit sous le nom d'épagneul presque tous les chiens à poils longs.

Nous avons dit que la race épagneule fut primitivement cultivée dans les contrées de l'Est où la civilisation des habitants et un climat tempéré tendent à l'amélioration des animaux indigènes. Nous avons des preuves innombrables de l'attachement de ces peuples aux plaisirs du sport et nous en pouvons conclure que leurs chiens étaient judicieusement choisis parmi ceux qui montraient les plus grandes dispositions pour la chasse, et que les formes de leur corps et leurs qualités assuraient leur succès. On a supposé avec beaucoup de raison que le premier usage que l'on ferait du chien sou-

mis serait de mettre le bétail à l'abri des incursions des bêtes sauvages et des maraudages des voleurs, et le second de choisir ceux qui montraient quelque aptitude à la capture d'animaux, destinés à la nourriture de leurs maîtres. Pour ce dernier usage ceux-là seuls étaient admis qui possédaient la vigueur unie à la sagacité et à la détermination.

LE SETTER.

Le setter est beaucoup plus ancien que le pointer. Robert Dudley, duc de Northumberland, éleva des setters dès l'année 1555; et à des dates antérieures encore, des autorités indiscutables citent le setter comme un chien employé aux usages du sport. Pour bien comprendre l'intention de l'écrivain, le lecteur doit se souvenir que le setter et l'épagneul furent primitivement considérés comme des espèces identiques, et qu'à l'exception de la taille, ils ont encore beaucoup de rapports entre eux. On trouve dans la famille des épagneuls plus de symétrie de forme et de beauté de robe que dans toute autre race. Sous le rapport de la taille et de la force le setter n'a d'autre rival que l'épagneul des Alpes et le chien de Terre-Neuve, dont les formes majestueuses et les admirables qualités suffiraient à nous convaincre, à défaut d'autre preuve, qu'ils sont des rejetons d'une même tige. Tous deux ont une même origine; le chien de Terre-Neuve fut primitivement introduit en Angleterre par les premiers navigateurs qui abordèrent sur le continent américain, et par les marchands orientaux. Nous avons longtemps douté des rapports immédiats de ce chien et de l'épagneul, mais des recherches consciencieuses nous ont convaincu. Le chien de Terre-Neuve est doué d'un odorat très-subtil; il aime extrêmement la chasse, et montre beaucoup d'ardeur dans la poursuite du gibier.

Les principales variétés du setter sont les races anglaises et irlandaises. Le setter anglais ne diffère point de taille avec le pointer, mais ses membres sont plus déliés, et admettent plus de rapidité de mouvement; il représente le cheval de course parmi les chiens; il est doué de beaucoup de rapidité et de fonds; peu de chiens de chasse l'égalent en sagacité et aucun ne le surpasse en docilité et en attachement à son maître. Le setter a comme l'épagneul une grande douceur de caractère jointe à la crainte d'offenser, et il est fort rare qu'on en rencontre d'une nature sauvage ou obstinée; presque tous au contraire se montrent fort reconnaissants de la plus légère marque de bienveillance. On nous excusera sans doute d'extraire le portrait suivant de *l'Histoire des quadrupèdes de la Grande-Bretagne* par Thomas Bell, professeur érudit qui parle d'un setter dans les termes suivants : « L'animal le plus intéressant et le plus aimable que j'aie jamais connu était une femelle de cette espèce, qui avait appartenu fort jeune à mon père, et qui sans avoir jamais été régulièrement dressée fut l'un des meilleurs chiens qu'il possédât. L'attitude même de la pauvre Juno était pleine de sensibilité et d'affection. Elle semblait chercher toutes les occasions de témoigner son amour et sa gratitude à ceux qui se montraient bienveillants pour elle; l'instinct d'attachement était si puissant en elle qu'il se montrait dans sa conduite envers les autres animaux, aussi bien qu'envers l'espèce humaine. Un jeune chat, récemment séparé de sa mère, nous avait été envoyé et à l'approche de Juno il montrait cette horreur qu'éprouvent habituellement les chats pour les chiens. Juno parut résolue à vaincre cette antipathie, et par la bienveillance la plus marquée et la patience la plus persévérante, avançant ou reculant selon les dispositions de son nouvel ami, elle réussit à captiver entièrement le jeune chat; elle

avait récemment perdu ses petits et avait encore du lait; je les ai vus souvent couchés ensemble devant le feu, lui tétant sa mère adoptive, elle le léchant et le caressant comme son rejeton. Elle jouait aussi avec beaucoup de gentillesse avec quelques-uns de mes lapins, et semblait les engager à la familiarité par la douceur de ses manières; elle aimait tant à caresser les jeunes animaux de sa propre espèce que lorsqu'une femelle de mon père eut des petits qui furent détruits à l'exception d'un seul, elle saisit toutes les occasions d'enlever du nid de sa mère celui qui restait pour le transporter à son chenil où elle le léchait et le carressait avec la plus grande tendresse. Aussitôt que la pauvre Bussy, la mère, qui était aussi un animal d'un fort bon caractère découvrait le larcin, elle se hâtait de ramener son petit qui était enlevé de nouveau à la première occasion favorable; ce manége dura jusqu'à ce que les deux femelles tuèrent le pauvre animal en se le disputant. Juno parvint à un âge fort avancé; elle avait chassé pendant quatorze saisons.

La taille du setter anglais est la même que celle du pointer, quant à la couleur on en rencontre de toutes les teintes communes aux chiens courants et aux épagneuls; d'après notre propre expérience nous croyons que la couleur n'a aucun rapport avec les qualités, mais sur ce point la mode a souvent de l'influence sur le prix du marché. Il y a une vingtaine d'années nous considérions l'espèce brun-rouge comme supérieure à la plupart des autres; cette couleur domine fort souvent, mais il est rare qu'elle ne soit pas mélangée d'autres teintes.

Le setter irlandais est un chien de grande taille et d'un port imposant, très-vigoureux, et doué de qualités remarquables. Pendant un assez long séjour que nous avons fait en Irlande, nous avons eu de nombreuses occasions d'étudier ce

chien à la chasse et au chenil ; lorsqu'il est dressé avec soin, sans cruauté et sans abus de punitions corporelles, il fait preuve d'autant de prudence que de courage et de persévérance. Quelques-uns de ces chiens ont une tendance à ramper sur le sol ; ce mouvement, s'il n'est remarqué et réprimé par le propriétaire, se termine ordinairement par un élan subit au milieu de la bande ou de la couvée poursuivie, ce qui se présente assez fréquemment. Les qualités du setter sont précieuses, mais il exige généralement un dressage plus long que le pointer ; il arrive trop souvent que son ardeur lui fait oublier les instructions reçues, et il est prudent de lui donner quelques leçons nouvelles au commencement de chaque saison. Ceci se voit principalement chez les jeunes setters, qui sont longtemps enfermés lorsqu'ils ne travaillent pas ; ils deviennent trop ardents alors pour songer à leurs devoirs ; comme l'écolier, qui emportant son livre au jardin ou dans les champs pour en imprimer les mots dans sa mémoire, ne tarde pas à oublier le livre et la leçon, le setter étourdi s'amuse avec l'oiseau qu'il poursuit, et ne peut se résoudre à se traîner paresseusement derrière son gibier. Le *Suffolk Sportsman* remarque « qu'il y a aujourd'hui de nombreuses variétés appelées *setters*, qui tiennent de l'épagneul anglais, du chien de renard et du pointer. La fantaisie a probablement donné naissance à ce premier croisement, mais la négligence a certainement produit le second. Les Irlandais prétendent que leur chien est le véritable épagneul anglais ; les habitants du pays de Galles soutiennent les mêmes prétentions ; quoiqu'il en soit, il existait il y a cinquante ans deux races distinctes : la noire et la jaune et blanche. » Cet estimable auteur qui est évidemment excellent juge des formes et des qualités du setter, n'est point partisan du croisement du pointer et du setter, et préférerait dresser le setter le plus

sauvage qu'un chien demi-pointer et demi-setter. Il défie tout sportsman de prouver qu'un véritable épagneul anglais, et il entend par là un setter de race pure, se soit jamais montré opiniâtre après la correction.

Nous ne partageons pas entièrement cette opinion sur le caractère du setter; nous avons été témoin d'accès de mauvaise humeur dans d'excellentes races; mais nous pensons comme lui « que leur attention au sifflet et à la direction de la main indique une propension à l'obéissance, qui n'est égalée par aucune autre race. » Une qualité fort importante du setter est son extrême résistance à la fatigue; sa rapidité le rend capable de parcourir plus de distance que le pointer; la perfection de ses facultés olfactives est remarquable, mais cet avantage est parfois contrebalancé par un excès de rapidité qui lui fait dépasser son gibier. Les précieuses dispositions du setter pour la chasse au coq de bruyère sont bien connues; et il y a fort peu de temps encore, il était très-rare que l'on vît un pointer dans les marais. Les poils qui protègent les pieds du setter contre les piqûres aiguës des bruyères le rendent capable de fournir sans dommage une longue journée de chasse dans les landes et les marais, tandis que la plupart des pointers ne pourraient résister à cette épreuve.

Une race de setters, appartenant au duc d'Atholl jouissait d'une grande célébrité, et beaucoup de sportsmen ont mentionné avec admiration leur courage, la subtilité de leur odorat et leur extrême docilité.

Le setter doit être adopté par les sportsmen qui parcourent de grandes distances, qui s'adonnent à la chasse avec ardeur pendant toute la saison, et particulièrement dans les terres marécageuses. Un setter bien dressé est inappréciable pour un chasseur de cette espèce. L'ardeur de ces chiens et leur rapidité supérieure, les rendent capables de supporter de

grandes fatigues, sans que le chasseur ait à craindre ce ralentissement d'allure et cette apathie dans la poursuite que l'on remarque parfois chez le pointer fatigué, quelque ardeur qu'il ait montrée au départ.

Nous terminerons cette dissertation sur le setter par une citation de Markham, sur ses qualités et son emploi à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième; nous y trouverons la preuve que toutes nos connaissances actuelles n'ont pas été acquises par nous et qu'il est injuste de dire que nos ancêtres ne savaient rien. On y verra au contraire que les principaux usages que nous tirons du chien, et les méthodes de le dresser étaient pratiqués à une époque fort reculée, et que nous n'avons fait que les adapter à notre manière actuelle de chasser. Qu'on ne cherche donc point à déprécier la valeur et l'étendue des connaissances de nos prédécesseurs; ils ont découvert la terre et nous en avons pris possession. « Je sais, dit Gervase Markham, que dans diverses parties du royaume on peut se procurer des setters, mais je sais aussi qu'ils sont à un prix si exorbitant que tout homme industrieux, soit qu'il aime le sport, soit qu'il veuille profiter des bénéfices qu'il procure, sera heureux d'apprendre à dresser lui-même son chien; il fera ainsi une économie considérable et s'assurera des plaisirs et des bénéfices plus sûrs et plus délicats; je puis assurer à ceux qui achètent leurs chiens à des dresseurs mercenaires, que ces marchands ont toujours en leur pouvoir quelque secret; faute de le connaître, l'acheteur trouve bientôt son chien peu propre au service qu'il exige de lui, et se voit forcé de le renvoyer à son premier maître pour être réformé; un nouveau payement est exigé et porte le prix du chien à des sommes considérables. Je vais m'efforcer de dévoiler ici d'une manière brève et succincte les secrets et les mystères qui enveloppent l'art du dressage; la première chose à faire

c'est de bien choisir l'animal que l'on veut employer à la chasse; tout chien doué d'un bon odorat et de dispositions à la poursuite du gibier ailé, soit épagneul de terre, soit épagneul de mer, soit produit du croisement de ces deux espèces, ou de l'une de ces espèces avec quelqu'autre race, peut devenir un excellent chien de chasse, j'ai été plus d'une fois à même de m'en convaincre; mais l'épagneul de terre de race pure est préférable à tout autre; il est agile et de bonne taille, courageux et hardi, aimant et recherchant le travail, même lorsque ce travail paraît ennuyeux et fatigant; à l'âge où l'on doit commencer à dresser le chien, il est trop jeune pour que l'on puisse juger de ses dispositions, mais s'il est de bonne race, si ses parents ont été doués de force et de vigueur, d'agilité et d'odorat, il est probable qu'il possédera les mêmes qualités, que son travail sera facile, sa poursuite constante, et que son ardeur ne lui fera pas oublier l'obéissance; la perfection du caractère de l'épagneul consiste à être plein de crainte et d'amour pour son maître. J'ai vu d'excellents chiens élevés dans les contrées basses, produits bâtards d'une espèce de basset, chez lesquels j'ai remarqué plus de sagesse, ce qui n'est en réalité que plus de crainte, que chez nos épagneuls, mais en comparant leurs performances nous avons acquis la preuve qu'ils étaient fort inférieurs à nos chiens, incapables de rivaliser avec eux dans de vastes plaines découvertes, ou de se frayer une route à travers d'épais taillis ou d'épineuses broussailles. Pour résumer en un mot nos observations sur le choix du chien à dresser, tâchez qu'il se rapproche autant que possible de la race pure de l'épagneul de terre. Quelques personnes attachent de l'importance à la couleur; les unes donnent la préférence aux robes bigarrées ou noires tachetées de blanc; d'autres à la couleur rouge-brun; il est incontestable cependant que ce n'est là qu'une question de goût, qu'aucune

couleur n'est incompatible avec le but que l'on se propose et qu'il suffit que les qualités naturelles du chien le rendent propre au travail auquel on le destine.

—

LE POINTER.

La race du pointer se subdivise en diverses espèces connues sous le nom de pointers anglais, espagnols, russes et un type diminutif nommé pointer français; ce dernier quoique beau et bien doué sous le rapport de l'odorat, ne répond pas assez aux besoins du sportsman pour nous occuper plus longtemps. Le pointer espagnol, quelque majestueux qu'il soit, n'arrêtera pas davantage notre attention; bien que la valeur de ses produits, issus d'un croisement avec le setter ou le chien de renard, unissant la force et le développement des facultés olfactives, semblent lui donner droit à notre considération. Le célèbre pointer Dash, si admirablement peint par Gilpin, était issu d'un pointer espagnol et d'un chien de renard, et l'union de l'odorat parfait du pointer espagnol et de l'ardeur, de la rapidité et du courage du chien de renard, produisit l'un des meilleurs pointers qui jamais traversèrent les plaines ou fouillèrent un marais. Il fut vendu par son maître, le colonel Thornton, à sir Richard Symons, pour une valeur de cent et soixante livres sterling en vins de Champagne et de Bourgogne, plus un baril de vin de Bordeaux, un fusil de prix et un pointer. Il fut stipulé dans le marché que si quelque accident lui arrivait il serait rendu à son premier propriétaire moyennant une somme de 50 guinées. Il paraît que Dash se cassa la jambe, ce qui le rendit impropre à tout autre service que celui de la reproduction, et l'heureux colonel le reprit avec joie au prix stipulé. Les pointers étaient connus en

Angleterre un peu avant le commencement de ce siècle; rien ne prouve mieux le prix que les amateurs de chasse attachent à cette race que son rapide développement; dans ce court espace de temps les pointers se sont répandus non seulement dans toutes les îles de la Grande-Bretagne, mais dans tous les pays qui en dépendent. Le pointer n'est ni aussi beau, ni de manières aussi engageantes que le setter, mais il retient plus longtemps et plus complètement ce qui lui a été enseigné, et il n'est point rare qu'il transmette à sa progéniture ses qualités acquises de manière à produire dans quelques chenils une race qu'il est presque superflu de dresser. Il ne manque point de preuves authentiques de jeunes pointers de cinq à six mois, secondant volontairement leur mère. Dans le Northumberland nous avons été témoin du même fait de la part d'un jeune chien qui n'avait pas atteint la moitié de sa croissance. Nous ne nous rendons pas assez compte aujourd'hui des capacités des animaux et des nombreux phénomènes qu'ils sont capables d'accomplir lorsqu'ils sont judicieusement dirigés. Nous empruntons à l'honorable docteur Shaw le récit qu'on va lire et qui prouve les étonnantes aptitudes du chien, et si notre mémoire ne nous fait défaut ce fait n'est pas le seul du même genre qui ait été constaté. « Les académiciens français font mention d'un chien allemand qui demandait d'une manière intelligible du thé, du café, du chocolat, etc., etc. Le fait fut communiqué à l'académie royale de France par le célèbre Leibnitz qui en avait été témoin oculaire. Le chien était de taille moyenne et appartenait à un paysan de la Saxe. Un petit garçon, fils du paysan, crut apercevoir dans la voix de l'animal, une ressemblance confuse avec certains mots, et s'imagina de lui apprendre à parler. Il n'épargna ni temps, ni peine, et son élève qui avait environ trois ans lorsqu'il commença son éducation fit de tels progrès qu'il fut bientôt

capable d'articuler une trentaine de mots. Il paraît cependant qu'il était un peu paresseux et ne se montrait guère disposé à exercer ses talents; il fallait que les mots fussent d'abord prononcés devant lui par son précepteur et il les répétait ensuite. Leibnitz atteste l'avoir entendu parler, et les académiciens français ajoutent que s'ils n'en avaient reçu l'assurance d'un aussi grand homme que Leibnitz ils auraient à peine osé en faire mention. Ce chien merveilleux était né près de Zeitz dans la Saxe.

L'origine du pointer est inconnue; beaucoup d'écrivains présentent des suppositions, mais aucun n'offre de preuve à l'appui de son opinion; selon toute probabilité, le chien de chasse et l'épagneul se sont à différentes époques mêlés à la race du pointer; on a remarqué que la disposition de chasser par l'odorat existe plus ou moins dans la majorité des chiens, et que l'art de suivre le gibier à la piste peut être développé chez la plupart d'entre eux. Chez beaucoup d'autres animaux domestiques les capacités, développées par l'intérêt ou le dévouement, peuvent produire des phénomènes extraordinaires; nous pouvons répondre de la véracité des faits suivants dont nous avons été témoin oculaire : un simple accident avait occasionné le développement des facultés olfactives chez une célèbre truie appartenant à M. Toomer, garde-chasse de sir Henry Mildmay. L'aptitude des cochons à découvrir sous le sol certaines racines d'un goût agréable était bien connue de Toomer; il était d'avis que presque tous les animaux doués d'un odorat subtil pouvaient être habitués à suivre le gibier à la piste, et cette opinion le décida à joindre sa truie à ses jeunes pointers et à la faire participer aux leçons qu'ils recevaient. A la surprise générale, au bout d'une quinzaine de jours elle était en état de chasser les perdreaux et les lapins; son dressage se trouvant hâté par l'abondance de gibier qui

entourait la demeure du garde, elle fit chaque jour de nouveaux progrès, et au bout de quelques semaines retrouvait le gibier égaré aussi bien que le meilleur pointer. Son propriétaire l'employait principalement dans les marais et les bruyères; elle faisait lever le perdreau, le gibier à viande noire, le faisan, la bécassine, mais jamais le lièvre; il était rare qu'elle s'éloignât de plein gré de plus d'un mille ou deux de sa loge, mais elle rejoignait fréquemment son maître lorsqu'il était sorti avec ses pointers et le suivait pendant plusieurs heures. Elle a parfois fait lever une bécassine que tous les chiens avaient passé; elle secondait les pointers lorsqu'ils chassaient, mais ceux-ci refusaient d'agir de concert avec elle jusqu'à ce qu'ils en eussent reçu l'ordre; les chiens de Toomer étaient habitués à faire une halte générale aussitôt que le mot était donné, aussi la vit-on plus d'une fois debout au milieu d'une meute de pointers. Les chiens baissaient la queue et montraient en sa présence des symptômes de jalousie, aussi les accompagnait-elle rarement, si ce n'est lorsqu'elle les rejoignait accidentellement dans les forêts. Son pas était presque toujours le trot; elle galopait rarement, si ce n'est lorsqu'on l'appelait pour aller à la chasse; elle quittait alors les forêts et rejoignait sa demeure à toute vitesse; elle n'était jamais enfermée que lorsqu'on craignait qu'elle ne fût hors de portée du son du sifflet, et qu'une réunion de chasseurs devaient la voir travailler le lendemain; elle obéissait au coup de sifflet aussi promptement que le chien, et se montrait aussi joyeuse à la vue du fusil; elle exprimait toujours une joie extrême lorsque le gibier, mort ou vivant, était placé devant elle. Souvent elle a reconnu la présence d'un seul perdreau à quarante mètres de distance; après être restée quelque temps immobile, le nez tourné dans la direction de l'oiseau, elle se couchait comme un setter et gardait cette

position jusqu'à ce qu'elle s'aperçût que le gibier avait remué; s'il prenait alors son vol, elle fouillait la place qu'il venait de quitter; mais si l'oiseau courait, elle se traînait lentement derrière lui et restait en arrêt lorsqu'il s'arrêtait. Son amour de la chasse ne se bornait pas aux perdreaux seulement; elle chassait également le faisan, la bécassine et le lapin.

Des détails plus complets sur cet intéressant animal se trouvent dans le *Daniel 's Rural Sports,* vol. III, page 63. Nous nous sommes laissé entraîner à offrir à nos lecteurs un extrait aussi étendu pour établir un point qui intéresse hautement le naturaliste et l'intelligent sportsman. Ce sont des faits semblables et les conséquences que nous en tirons qui élargissent nos vues des causes et des effets, et multiplient nos plaisirs et nos ressources.

Il y a cinquante ans bien peu de personnes auraient songé à harnacher des chiens et à les employer régulièrement à tirer non seulement des fardeaux, mais la personne de leur maître tout aussi bien que le cheval. Ce fut la connaissance de la puissance de la discipline qui permit à Van Amburgh de dominer des animaux altérés de sang et de meurtres, mais dont les dispositions naturelles furent si bien amorties par la bonté et adoucies par la dépendance qu'ils ne paraissaient heureux qu'en compagnie de leur dompteur. C'est ainsi que nous dressons nos chiens à chasser et leur éducation est parfois si parfaite, les habitudes qu'on leur enseigne s'identifient si bien à leur intelligence qu'ils les transmettent souvent à leurs rejetons qui chassent volontairement lorsqu'ils approchent de leur maturité.

Dans quelques races les jeunes chiens chassent d'instinct avant d'avoir atteint toute leur croissance et avant d'avoir reçu une seule leçon.

La race du pointer a été perfectionnée par des croisements judicieux; les facultés olfactives de ce chien se sont puissamment développées, et si quelque autre race semblait déchoir sous ce rapport, il serait sans doute utile de la croiser avec le pointer espagnol. Un croisement entre le setter et le pointer est généralement ou très-bon ou très-mauvais; dans le premier cas le produit réunit la démarche gracieuse, l'odorat et la patience du setter au courage et à la fermeté du pointer. Quelques personnes recommandent le pointer français à double nez; elles supposent qu'ayant deux nez, comme l'indique son nom, ses facultés olfactives doivent en être doublées; cette opinion est erronée, il suffit de l'examen le plus superficiel pour se convaincre que cette dénomination est due à une division accidentelle des chairs du nez qui s'est propagée dans les races postérieures. Il existe d'innombrables exemples de monstruosités plus grandes encore qui se sont reproduites de génération en génération; nous en avons la preuve dans le bétail sans cornes et le terrier à jambes torses. Nous avons souvent remarqué dans le produit du pointer et du setter une certaine disposition à ramper, particulièrement lorsqu'il chasse dans des champs de pommes de terre, de navets ou de choux. En Irlande nous chassions souvent avec un officier qui employait un chien de cette espèce, et comme les cailles, et les perdreaux affectionnent ces sortes de remises, la terre étant en beaucoup d'endroits coupée de rigoles profondes et couvertes de récoltes élevées, il en résultait qu'un chien rampant était un inconvénient, bien que sa couleur rouge le rendit plus visible.

Le pointer russe est à notre avis un métis; il est assez rare qu'il possède les qualités recherchées dans le pointer; son poil est ras, son visage refrogné, son caractère un peu bourru; nous en avons cependant rencontré quelques-uns qui

étaient de rudes et persévérants travailleurs. Ceux qui n'attachent pas grande importance à l'apparence extérieure, et habitent un pays sauvage, loin des lieux fréquentés par les hommes, feront bien d'élever cette race dont les individus sont hardis et pleins d'ardeur à la poursuite du gibier aquatique. Un officier que nous avons rencontré dans nos courses à travers les contrées du Nord, nous montra un animal de cette espèce qui de son propre aveu et de celui de ses voisins était une merveille. Il était tout à la fois setter, pointer, épagneul et barbet; et sous ces divers points de vue, son adresse émerveillait les étrangers; l'un d'eux en offrit vingt-cinq guinées, le propriétaire rejeta la proposition disant que le chien valait pour lui la somme offerte, mais n'aurait point la même valeur pour tout autre, et qu'il ne voulait nuire ni à son chien, ni à l'acheteur.

L'ÉPAGNEUL.

L'épagneul est un chien connu depuis fort longtemps et dont la race a été particulièrement estimée dans diverses contrées. Dans l'est de l'Angleterre tout le gibier était autrefois pris au moyen de filets ou abattu à coups de fusil; les habitants de cette contrée paraissent avoir possédé des épagneuls de diverses variétés, et si remarquables, qu'on prenait les plus grandes peines pour en conserver pure la race. La fidélité de l'épagneul lui a toujours été notée; l'ordre principal de Danemark, appelé aujourd'hui l'ordre de l'éléphant, a a été institué en mémoire d'un épagneul nommé Wildbrat qui avait témoigné un sincère attachement au monarque, que ses sujets avaient abandonné. La devise de cet ordre est encore : « Wildbrat fut fidèle. » Une circonstance enregistrée dans la

première partie de l'histoire d'Angleterre et qui a rapport au Danemark, prouve que l'un des débarquements des Danois sur les côtes de la Grande-Bretagne fut occasionné par la sagacité et l'affection d'un épagneul. Lodebroch, du sang royal de Danemark, père de Humbar et Hubba, se trouvant en bateau avec ses faucons et son chien fut jeté par la tempête sur la côte de Norfolk ; il y fut découvert, soupçonné d'espionnage et conduit à Edmond, alors roi des Angles de l'Est. Après qu'il se fut fait connaître, Edmond lui offrit l'hospitalité, le traita avec bienveillance et se montra émerveillé de ses connaissances en matière de chasse et de fauconnerie. Le fauconnier du roi, sentant sa jalousie excitée, et craignant que Lodebroch ne lui nuisît dans l'esprit de son royal maître et ne le privât de sa place, eut la lâcheté de l'assassiner et de cacher son cadavre dans les buissons. L'absence de Lodebroch fut immédiatement remarquée à la cour et le roi manifesta la plus vive impatience de savoir ce qu'il était devenu ; son chien qui était resté dans le bois sur le corps de son maître jusqu'à ce que la famine le forçât à abandonner son poste, revint au palais, et par ses caresses, détermina le roi à le suivre. Le corps fut trouvé, et le meurtrier découvert. Par une juste punition, il fut placé seul dans le bateau de Lodebroch, et abandonné à la merci des flots qui, par un singulier hasard, le portèrent à la côte que le prince avait quittée. Le bateau ayant été reconnu, l'assassin, pour éviter la torture, déclara faussement que Lodebroch avait été mis à mort par ordre d'Edmond ; cette nouvelle exaspéra les Danois qui, pour venger sa mort, envahirent l'Angleterre. M. Daniel, de qui nous tenons cette anecdocte, avait une race d'épagneuls fort renommée, presque sans rivale, et pour laquelle on offrait des sommes considérables. Nous avons connu particulièrement ce sportsman enthousiaste, que peu de personnes pouvaient égaler en

matière de chasse et de sport. Nous avons eu aussi de fréquents rapports avec le révérend M. Corsellis, et nous pouvons répondre de ses éminentes qualités de sportsman et de la vérité de l'anecdote suivante rapportée par M. Daniel : « Le garde-chasse de M. Corsellis avait élevé un épagneul qui l'accompagnait partout, de jour et de nuit. Aussitôt qu'apparaissait le vieux garde, on était sûr de voir Dash le suivant de près, car ce chien lui était fort utile dans ses excursions nocturnes. Jamais la nuit Dash ne s'occupait du gibier, bien que durant le jour aucun épagneul n'eut pu le découvrir avec plus d'adresse ou en plus grande quantité; mais si un étranger pénétrait dans les taillis, Dash, par un grognement significatif, informait son maître que l'ennemi était proche, et plus d'un braconnier avait été pris grâce à cette singulière intelligence. Après plusieurs années de rapports amicaux, le vieux garde fut saisi d'une maladie qui se termina par la consomption et la mort. Tant que les progrès lents, mais fatals du mal, lui permirent de se traîner péniblement, Dash continua à suivre ses pas; quand la nature épuisée le força à garder le lit, le fidèle animal ne le quitta pas un seul instant; et après sa mort refusa d'abandonner le corps et s'établit dans le lit, à son côté. On eut peine à lui faire prendre quelque nourriture; après l'enterrement, il fut conduit au château et caressé avec toute la tendresse qu'excitait un attachement aussi sincère, mais il saisissait toutes les occasions de se glisser dans la chaumière où son maître avait rendu le dernier soupir, il y restait des heures entières et visitait chaque jour son tombeau; au bout de quatorze jours, malgré toute la bienveillance qu'on lui témoignait, il mourut de chagrin. »

L'épagneul a été divisé en plus de variétés que tout autre chien. Quelque grande que soit la différence entre le gigantesque chien de renard et le basset de salon, elle ne peut être

comparée à celle qui sépare l'épagneul des Alpes de ces races diminutives que l'on rencontre, et dont quelques individus pèsent moins de cinq livres. La rareté supposée de ces dernières races est si grande, que 30, 40 ou même 50 guinées ont été données pour un de ces chiens favoris, et si nous en croyons les détails qui nous ont été communiqués, de plus hauts prix ont été reçus par des éleveurs pour des spécimens uniques d'épagneuls plus petits encore que ceux que nous avons mentionnés. Le vieux marquis de Granby était propriétaire d'une race très-célèbre, et à une époque plus reculée le duc de Marlborough et ses descendants ont été renommés pour une race nommée Bleinheim; feu lady Charles Spencer entretenait un grand nombre de ces chiens, et se dévouait à leur bien-être au point de ne jamais porter une épingle, de crainte de blesser accidentellement l'un de ses favoris. Ils étaient tous brun-rouge mêlé de blanc, ils chassaient avec ardeur mais étaient difficiles à dresser. Une variété plus connue encore, est la race noire et brune du roi Charles, que le duc de Norfolk continua à élever avec un soin si jaloux, que rien ne pouvait le décider à en céder un seul individu sans une stricte injonction du propriétaire, et une promesse solennelle du donataire qu'il ne chercherait pas à en propager la race. La duchesse d'York nous envoyait souvent chercher pour nous consulter sur les souffrances de ses bêtes favorites, qui étaient nombreuses et variées. Un jour que nous accompagnions à sa ménagerie, son altesse, suivie d'un grand nombre de ses favoris de race canine, après avoir attiré notre attention sur un jeune chien d'un noir de jais qu'elle venait de recevoir de l'Allemagne, elle ajouta qu'elle allait me montrer ce qu'elle considérait comme un présent beaucoup plus rare : c'était un véritable épagneul, de la race du roi Charles, qui lui avait été envoyé par le duc de Norfolk. « Mais, » continua-t-elle,

« croiriez-vous qu'il a été assez peu galant pour écrire qu'il lui faut une promesse positive, non de moi, mais du duc d'York, que je ne chercherai pas à propager la race? » Il semblerait presque que la parole d'une grande dame n'était pas tenue en aussi grande estime que celle d'un gentilhomme de même rang, ou du moins que telle était l'opinion du duc de Norfolk ; peu de temps après, appelé par les fonctions de ma profession, près de la princesse Sophie de Glocester, son altesse me montra un jeune épagneul fort beau, de la race de Norfolk, qui lui avait été également offert par le duc, sous la condition, garantie non par elle-même, mais par son frère, le duc de Glocester, qu'elle n'en perpétuerait pas l'espèce. Sous quelque point de vue que nous considérions ces restrictions, nous pouvons être persuadés que la nature se fera un jeu de les déjouer; les races de Norfolk et de Blenheim sont suffisamment communes, aujourd'hui; elles sont fort belles et produisent un grand nombre de bons traqueurs. Nous pensons qu'il est de notre devoir de faire remarquer que si quelques dames pourraient ne pas se croire liées par un engagement de cette espèce, nous avons la conviction que celles que nous avons nommées s'en seraient tenues aux termes du contrat.

Les variétés d'épagneuls sont nombreuses; nous nous occuperons particulièrement des espèces recherchées par le sportsman. D'après des dénominations populaires, beaucoup d'écrivains les divisent en *springers* (traqueurs), *cockers* et épagneuls d'eau. Ces désignations conventionnelles sont comprises, mais ne supporteraient pas l'examen. Voici ce que dit le *Suffolk Sportsman*, que nous considérons comme une autorité compétente : « L'épagneul cocker de pure race, appelé communément race du roi Charles, était ordinairement d'une seule couleur, noir, brun-noir, ou rouge plus ou moins foncé. » Le capitaine Brown, autorité fort respectable, mais

qui dans cette circonstance considère la race épagneule sous un point de vue trop restreint, dit : « Le véritable épagneul anglais diffère peu du setter, mais il est de plus petite taille ; la principale différence consiste dans la grandeur de la tête plus développée chez le premier. Il n'a que les trois cinquièmes de la taille et de la vigueur du setter ; ses formes sont plus délicates ; ses oreilles plus longues, douces et flexibles, sont couvertes de longs poils soyeux et onduleux ; son nez est rouge ou noir ; cette dernière couleur est la marque la plus sûre de la pureté de la race ; sa queue est bien fournie, et toujours en mouvement lorsqu'il poursuit le gibier. » Il est évident que le capitaine Brown ne s'occupait ici que du grand épagneul de chasse. Le *springer* et le *cocker* sont parfois employés à la chasse du lièvre, au lieu du lévrier, et leurs excellentes facultés olfactives les rendent très-propres à ce genre de chasse. Le *cocker* est alors plus utile que le *springer ;* il chasse de plus près, et par un léger grognement éveille l'attention du chasseur ; le *springer,* au contraire, par son ardeur et le bruit qu'il produit, alarme à une grande distance le lièvre qui disparaît sans être vu. Aucun chien ne possède des qualités aussi variées que l'épagneul, et aucun n'est aussi universellement en vogue. Nous avons calculé que cinq mille sont entretenus comme chiens d'appartement dans Londres seulement. Il y a dans cette race plus de capacité, plus d'énergie de caractère, plus de sincère attachement à l'homme que dans aucune autre ; nous comprenons ici toute la famille des épagneuls, depuis le gigantesque animal des Alpes jusqu'au mignon favori de Madame ***, acheté pour la somme insignifiante de 25 guinées, et sans égal sous le rapport de l'intelligence et de la fidélité. Nous allons maintenant retourner au *cocker* également fidèle et presque aussi intelligent.

Le *cocker*, ainsi appelé à cause de ses dispositions particulières pour la chasse au coq de bruyère, a une tête ronde et courte, comparée à celle du *springer;* il est de plus petite taille, ses formes sont plus compactes et il est peu élevé sur les jambes. Ses oreilles sont ordinairement longues et bien garnies de poils, ainsi que ses pattes et sa queue. La couleur du *cocker* est très-variée; sa robe est parfois entièrement noire; c'est alors un fort bel animal. Feu lord Rivers avait une race de *cockers* blancs et noirs fort renommée; nous en reçûmes un en présent; il devint excellent et fut plus promptement dressé qu'aucun autre chien; nous attribuons cette docilité à cette circonstance qu'il vivait constamment sous nos yeux, comme chien d'appartement.

Le dressage de l'épagneul est un exemple de la force de l'éducation et de la discipline sur la plus vive des races canines. L'extrême agilité avec laquelle il chasse le coq de bruyère et d'autre gibier, bien qu'il n'y veuille pas toucher lorsqu'il lui est offert en nourriture, prouve son instinctif amour de la chasse, comme sa conduite, après le dressage, prouve son désir de prendre part aux amusements de son maître. Ses qualités générales sont loin d'être méprisables; on a réussi à le dresser à un point extraordinaire, il est surtout remarquable par sa méthode de déjouer les ruses de sa proie. Le sportsman ne peut qu'admirer ses manières intéressantes et affectueuses, et particulièrement son entier dévouement aux desseins de celui qui l'emploie à la poursuite du gibier. Il est prudent de commencer très-tôt son éducation; ses progrès seront plus rapides s'il est toujours sous l'œil du maître. Tous ceux qui connaissent ce chien et ses facultés savent qu'il est aisé de lui apprendre à porter des fardeaux à une grande distance. Souvent il caressera le petit du chat favori, parce qu'il en voit faire autant à son

maître, et donnera un coup de patte à celui qu'il rencontrera dans la grange, parce qu'il sait qu'il ne sera point remarqué. Cette action, bien que nous ne puissions la louer, est une preuve de son intelligence. Quand on le destine à la chasse, il est bon de le conduire fort jeune sur le terrain, à quatre ou cinq mois, et de lui permettre de chasser tout ce qui remue; aussitôt qu'il montre quelque prédilection dans le choix des objets, quand il chasse la volaille, par exemple, de préférence aux rats, il est temps de commencer à le dresser. La première chose à lui apprendre, c'est de ne chasser que lorsqu'il en recevra l'ordre, et de ne poursuivre que les animaux auxquels on l'accoutume à donner la chasse. Lorsqu'il sera entièrement initié aux usages du sport, on lui enseignera à « chercher et à rapporter, » sans déchirer ou gâter son gibier, ou ce qu'il pourrait avoir à porter entre les dents. Nous nous souvenons d'un admirable exemple de l'attention d'un chien à l'objet qu'il portait. Assis avec un ami dans un salon qui avait vue sur une petite plaine, nous suivions des yeux un épagneul favori, qui s'amusait à déchirer en lambeaux un chiffon de cuisine. Vingt minutes après cette scène, l'épagneul s'élançait en bondissant dans le salon, portant dans la bouche le mouchoir de baptiste de sa maîtresse. Connaissant la délicatesse dont sont susceptibles ces animaux, nous affirmâmes de prime abord que l'on ne trouverait sur le mouchoir ni humidité causée par la salive, ni trace des dents, et un examen attentif prouva que nous ne nous étions pas trompés.

L'ÉPAGNEUL D'EAU.

L'épagneul d'eau est un chien robuste à poils frisés, de stature plus ou moins élevée, selon la nature de son travail. Il doit être fort, courageux et excellent nageur, surtout si on veut l'employer au bord de la mer, de lacs ou de larges rivières. Voici l'article que Markham consacre à ce chien : « L'épagneul d'eau est un animal d'un usage si répandu qu'il est inutile d'en faire une description étendue, mais comme tous les individus d'une même race ne sont point de mérite égal, je vais faire l'exposé des qualités qui me paraissent constituer le parfait épagneul d'eau. Certaines personnes considèrent la couleur comme l'indice de facultés particulières, elles attribuent au noir, plus de hardiesse, au brun plus de rapidité à la nage, au tacheté plus de subtilité d'odorat, c'est un préjugé; la couleur n'a aucune importance, et un chien, de quelque nuance qu'il soit, peut être excellent ou fort mauvais selon son éducation première dont il reste toujours quelque chose. » Markham passe ensuite à la description des proportions, des formes et de la robe de l'épagneul d'eau, et offre, d'après les procédés en usage de son temps, une représentation grossière, mais exacte, d'un épagneul rasé; cette tonte, d'après la description qu'il en donne peut s'accomplir de deux manières; nous allons le laisser parler.

« Il est bon de raser la partie postérieure de l'épagneul d'eau lorsqu'on le destine aux chasses d'été; ce chien est naturellement plus fourni de poils sur la partie postérieure qui s'enfonce toujours plus profondément dans l'eau; la nature lui a donné une armure pour le préserver de l'humidité et du froid; mais pendant l'été, l'ardeur du soleil et la fatigue qui résulte de son travail, rendent sa fourrure insupportable au

chien, et en même temps qu'elle lui ôte une grande partie de ses facultés de résistance à la fatigue, elle le prédispose à la gale ou à d'autres maux du même genre.

» Il est inutile d'ajouter que ce fardeau l'empêche dans tous les cas de nager avec autant d'agilité et de vitesse que s'il en était exonéré.

» Quant à la tonte générale j'y suis de tout point opposé; cette opération n'aurait d'autre résultat que d'enlever au chien tous les avantages que lui a donnés la nature, et de le rendre assez délicat et sensible au froid pour que l'eau lui devienne désagréable et même nuisible. »

La manière de dresser l'épagneul d'eau, si consciencieusement décrite par Markham, est digne d'attirer l'attention de tous les éleveurs et dresseurs de chiens de nos jours.

« Quant au dressage et à l'éducation de l'épagneul d'eau, dit-il, il est entendu que l'on ne peut les commencer trop tôt; dès qu'il est sevré il faut lui enseigner à se coucher, sans lui permettre de remuer ou de changer de position, sans autorisation spéciale, le caressant lorsqu'il obéit, le corrigeant lorsqu'il n'a point égard à votre volonté. Ayez toujours soin de ne laisser manger le chien que lorsqu'il a fait quelque chose pour le mériter, il apprendra ainsi que la nourriture est une récompense de sa soumission et il deviendra mieux disposé à apprendre, plus apte à retenir ce qui lui aura été enseigné et plus pressé d'accomplir vos ordres.

» Pour atteindre sûrement ce but il faut qu'une seule et même personne soit chargée de dresser, de nourrir, de caresser et de corriger l'animal, il est fort important aussi de ne pas changer les mots de commandement adoptés dans le principe et de choisir ceux qui répondent le mieux au genre d'action que l'on attend du chien.

» Quand l'animal a bien appris à comprendre les divers

sons ou mots, quand un regard, un geste, le fait coucher à vos pieds et y rester immobile aussi longtemps que vous le désirez, le moment est venu de lui enseigner à suivre sur les talons sans lui permettre de se mettre à vos côtés ou de rester en arrière; il se familiarisera ainsi avec vous et s'habituera à ne reconnaître et à n'aimer que vous seul.

» Lorsque les caresses et les corrections sagement appliquées l'auront accoutumé à ne s'écarter sous aucun prétexte, il faudra lui apprendre à ramasser et à rapporter les objets qui lui seront jetés. »

Markham recommande ensuite l'humanité, la douceur, ajoutant qu'il est plus facile de se passer de corrections que de caresses. Avis aux dresseurs de profession!

Un bon chien doit être non seulement prêt à exécuter vos ordres immédiatement mais doit paraître deviner vos désirs avant qu'ils soient exprimés, ce qui a lieu par exemple dans les circonstances suivantes : — Vous chassez au gibier d'eau, une sarcelle se lève, vous faites feu et l'oiseau semble s'échapper, mais non sans vous laisser la conviction que vous l'avez atteint; d'après vos ordres le chien cherche, mais revient sans gibier; souvent vous doutez encore, vous hésitez et vous tournez à demi vers le lieu que vous venez de quitter après une recherche infructueuse; le chien épie vos mouvements et devine votre intention; il semble chercher votre consentement dans vos yeux, car il n'ose partir sans en avoir reçu l'ordre. Au moment où vous prononcez le mot : cherche! l'animal fuit et fouille avec une ardeur nouvelle la rivière et le taillis.

Certain de l'intelligence et de la fidélité de son chien, le sportsman fatigué s'assied, et après vingt minutes d'attente voit revenir l'épagneul portant avec précaution le précieux oiseau. Qu'on n'aille pas croire que ce soit là un fait inventé à

plaisir, nous avons été témoins d'une scène de ce genre, et l'heureux propriétaire de ce chien accompli en a plus d'une fois refusé deux cents francs.

LE CHIEN DE TERRE-NEUVE.

Le chien de Terre-Neuve est un épagneul fort recherché sur les côtes sud de l'Angleterre; on en connaît deux races distinctes, celle du Labrador et celle de Saint-Jean. Le chien du Labrador est très-grand, à poils courts et porte la queue très-haute; dans son pays natal on tire parti de sa force très-considérable en l'attelant aux traineaux. La race de Saint-Jean doit être préférée par le sportsman sous tous les rapports; elle est plus petite, plus facile à dresser, extrêmement sagace et douée d'un odorat très-subtil. Il y a quelques années l'on pouvait aisément se procurer ces chiens, et, lorsqu'ils étaient bien dressés, leur valeur était considérable; les chasseurs qui en avaient acheté les trouvèrent si intelligents, si fidèles, d'une éducation si rapide, qu'ils abandonnèrent d'autres variétés pour les remplacer par celle-ci, et ils n'eurent pas lieu de s'en repentir, surtout dans les pays marécageux. Un chien de Terre-Neuve, de cette race pure, ami de l'eau, et fait à la chasse du gibier aquatique, est inappréciable. Nous avons vu souvent une femelle de cette race dont le propriétaire résidait à peu de distance de la mer; chaque fois qu'il y avait quelque apparence que les oiseaux aquatiques s'abattissent sur la côte et que des chasseurs vinssent les poursuivre, on la voyait à son poste, prête à chercher dans la mer ou la rivière, en dépit de la glace ou de la neige, le gibier atteint. On l'a vue rester deux jours et deux nuits attendant sur la côte les chasseurs qui pourraient se montrer;

on suppose qu'elle fut pendant tout ce temps privée de nourriture, car à l'époque dont il s'agit, un froid intense de deux ou trois semaines avait gelé les rivières et les cours d'eau.

Bien des sportsmen avaient offert d'acheter cette chienne précieuse et plusieurs fois on tenta de la voler, mais son maître, quoiqu'il chassât peu lui-même était fier de son chien et ne se laissa pas tenter par les offres les plus brillantes; quant aux tentatives de vol, elles échouèrent toutes pour le même motif : ni la force ni la ruse ne purent jamais déterminer la chienne à s'éloigner des localités voisines de son habitation et théâtre ordinaire de ses exploits.

Le colonel Hawker, dans ses intéressants ouvrages, dit beaucoup de bien du chien de Terre-Neuve qui, à son avis, peut être dressé à toute espèce de chasse. Nous répondrions pour notre part, que l'animal dont nous venons de parler aurait été rendu en quinze jours de leçons, parfaitement apte à la chasse aux perdreaux ou à toute autre.

On peut aisément enseigner au chien de Terre-Neuve à chercher le gibier perdu, et il est si traitable et si doux qu'on peut l'amener avec une meute de pointers; il n'ira pas sur leurs brisées et sera fort heureux s'il lui est permis de rapporter le gibier blessé, ce qu'il fait avec une persévérance que, ni la distance, ni la rapidité de la fuite du gibier ni les obstacles ne peuvent arrêter. Il est très-utile dans les fourrés, et on l'emploie souvent à la chasse de la bécasse; il n'est jamais aussi radieux que lorsqu'il revient, portant dans la gueule une bécasse, un faisan ou un lièvre qu'il dépose à vos pieds ou vous met dans la main sans la moindre mutilation.

LE RETRIEVER.

Le retriever n'a point de lignage fixe ; on peut l'obtenir par le croisement de deux variétés du même genre : le terre-neuve et l'épagneul, par exemple. L'un au moins des parents doit avoir le poil raide, la peau dure et être peu élevé sur les jambes ; tous deux doivent être très-robustes, bien doués sous le rapport de l'odorat et capables de persévérance dans la poursuite du gibier. Il est de la plus grande importance que le retriever soit dressé tout particulièrement à ne jamais s'élancer à la recherche du gibier sans en avoir reçu le signal. Il devrait à la rigueur être capable de remplir le rôle de chacun des chiens que nous avons décrits. Si l'on s'est adressé à des producteurs de bonne race, il n'est point aussi difficile qu'on pourrait le croire de dresser un chien de race croisée de manière à obtenir les qualités d'un pointer passable, d'un setter meilleur encore, et d'un animal parfaitement apte à poursuivre dans les fourrés le gibier blessé. A un regard, à un geste, il doit s'élancer dans les taillis ou plonger dans la rivière pour y retrouver l'oiseau frappé. Nous avons connu un chien de cette espèce qui appartenait à un sportsman éminent et dresseur de chiens par excellence, il se vantait de faire rarement usage du fouet, et tous ses chiens sans exception semblaient avoir une espèce d'adoration pour lui, tant ils mettaient de zèle à exécuter ses ordres. Il recommandait d'employer dans les pays boisés des retrievers produits par le croisement du setter et du chien de Terre-Neuve; un croisement entre le pointer et le chien de Terre-Neuve peut être également fort bon, mais bien qu'un excellent pointer soit inappréciable, nous croyons que généralement sa progéniture, produit d'un croisement, n'a pas grande valeur. Ce proverbe « ce n'est

point une hirondelle qui fait l'été » trouve ici son application, car s'il est possible qu'un croisement de ce genre ait dans certaines circonstances produit de bons résultats, au moins pouvons nous affirmer que nous n'en avons jamais vu d'exemple. M. Gilbert Forrester nous informe qu'il a connu quelques bons chasseurs qui obtenaient leurs retrievers par le croisement de l'épagneul et du vieux chien bigarré du sud ; il n'approuve pas cet accouplement et nous eussions été surpris de le voir recommander par un sportsman aussi consommé. Nous eussions en vérité prévu les inconvénients qui, d'après ses remarques, furent le résultat de cette expérience : les produits participaient trop de l'une ou de l'autre des deux races ; dans les localités où le gibier était abondant il a vu l'un de ces chiens poursuivant à travers le bois un animal blessé abandonner son gibier, pour suivre un lièvre frais qui venait de partir devant lui, et courir une demi-heure en aboyant avant de revenir à l'appel de son maître, sans rapporter l'animal blessé ni l'autre, comme il était facile de le prévoir. Si, au contraire, c'est le sang de l'épagneul qui prévaut, le retriever s'élance en glapissant et avec une immense rapidité aussitôt qu'il a fait lever une bande de perdreaux ou un faisan.

Il est inutile d'insister sur l'importance du retriever ; le vrai sportsman n'est satisfait que lorsqu'il possède des chiens parfaitement appropriés à toutes espèces de chasse et destinés à être exclusivement réservés au rôle qui leur convient particulièrement. Nous avons connu un chasseur qui, lorsqu'il sortait précédé de ses pointers, était toujours suivi d'un retriever doué des plus rares qualités. Ses pointers faisaient admirablement leur devoir ; lorsqu'ils étaient en arrêt deux coups de feu partaient et le plus souvent deux oiseaux étaient atteints ; les chiens d'arrêt alors restaient immobiles et, à un mouvement de la main ou à un mot du sportsman, le retriever par-

tait comme l'éclair et revenait bientôt avec les deux oiseaux. L'intelligence de ce chien était telle que lorsqu'il avait à rapporter une double proie, il tenait l'un des deux oiseaux par le cou et l'autre par l'aile près du corps, de manière à n'en endommager aucun et à ne pas gêner sa marche. Dans la chasse au faisan sa soumission extraordinaire et son intelligence remarquable faisaient les délices de tous ceux qui étaient témoins de ses exercices. Ce qu'il fallait surtout admirer c'était la perfection de son dressage. Dans les circonstances ordinaires il suivait sur les talons de son maître et paraissait spectateur indifférent de ce qui se passait autour de lui, mais en cas de nécessité il remplissait également bien le rôle du pointer, du setter ou de l'épagneul, et n'attendait qu'un signal pour entrer en fonctions. Les setters et les épagneuls de ce sportsman, de même que ses pointers étaient de bonne race et admirablement dressés, les setters surtout, car nous n'avons pas besoin de rappeler que les épagneuls, quelque soin que l'on ait apporté à leur éducation, sont doués d'une impatience naturelle, d'une ardeur et d'une fougue à la poursuite du gibier qui leur fait dépasser les bornes, négliger l'observation des ordres du chasseur, voler au faisan abattu, et s'il lui reste quelque vie, le happer et souvent le déchirer. Le retriever, aussitôt qu'il a reçu le signal, s'élance vers le gibier blessé et généralement le rapporte dans un parfait état de conservation. La possession des oiseaux n'est pas le seul but du vrai sportsman; ce n'est point le plaisir de tuer qu'il doit chercher dans la chasse; que le boucher se vante d'avoir coupé la gorge à cinquante porcs en une heure ou abattu une douzaine de bœufs avant son dîner, nous le comprenons, c'est dans la nature de son brutal emploi, mais lorsque nous entendons le sportsman se féliciter d'avoir vu les plumes voler en l'air, et les oiseaux abattus de droite et de gauche,

nous ne pouvons nous empêcher de le comparer au boucher. L'opinion du chasseur réfléchi est que les trésors immenses de la nature sont ouverts devant lui, qu'il doit appliquer son intelligence à en faire un usage modéré et à maintenir l'équilibre entre la destruction et la reproduction. En poursuivant le gibier, il prévient un accroissement dangereux et destructeur, et en le faisant avec modération il ne commet pas un vol envers la société, et ne prive pas les autres de la part à laquelle ils ont droit dans les plaisirs dont il jouit.

CHIENS DU CONTINENT.

Les races de chiens propres au continent et que nous n'avons pas mentionnées parmi celles qui sont employées à la chasse dans la Grande-Bretagne ne sont pas nombreuses, aujourd'hui surtout que l'usage des chiens anglais tend à se répandre et à se généraliser dans toutes les contrées de l'Europe. Une foule de chasseurs français, belges et allemands se servent exclusivement pour la chasse aux chiens d'arrêt de pointers, de setters; et quant aux races employées aux diverses chasses à courre sur le continent, elles ont assez de rapports avec les espèces anglaises, pour que tout ce que nous avons dit de ces dernières puisse leur être appliqué.

Si nous avons dans cet ouvrage donné le pas aux chiens anglais et si nous leur avons consacré un espace si considérable, nous avons été guidé par deux motifs. Le premier c'est que la chasse à courre n'est véritablement exercée d'une façon complète qu'en Angleterre; là seulement des équipages de chiens différents sont consacrés à toutes les espèces de gibier; là seulement encore l'usage de cette chasse est assez répandu pour que l'expérience de chaque jour soit à même de faire réaliser des progrès réels dans le choix des chiens à employer, et dans tous les éléments qui forment la noble science de la vénerie en si déplorable décadence sur le continent.

Notre second motif consiste en ceci : c'est que l'Angleterre

seule a trouvé le secret de conserver pures et intactes ses races de chiens, tandis que celles qui appartiennent exclusivement au continent ont presque toutes dégénéré par suite de la négligence des propriétaires et des chasseurs; et à tel point, qu'il devient aujourd'hui très-difficile de distinguer des autres, ceux auxquels la mésalliance n'a pas infusé une seule goutte de sang roturier.

Nous parlions de la négligence des propriétaires comme source de ce mal incontestable; nous pourrions ajouter aussi qu'un grand nombre, de parti pris, se mettent en tête de faire des croisements qu'ils pensent devoir donner naissance à des produits merveilleux et qui par suite de leur défaut des connaissances les plus élémentaires de l'art d'élever les chiens, contribuent uniquement à abâtardir de plus en plus des races déjà trop mêlées.

Le caractère qui s'observe le plus généralement chez les chiens du continent est un défaut qui dans plusieurs circonstances spéciales peut devenir une qualité. Ce défaut ou qualité c'est la lenteur; les braques, les griffons, les épagneuls du continent diffèrent des pointers et des setters, autant que le lapin de clapier du lapin sauvage; leur marche est mesurée, leurs allures posées, leur arrêt mou.

Pour le chasseur peu favorisé qui n'a que quelques hectares de terrain à battre, un chien de cette nature, qui ne négligera pas un pouce de sol, qui ne s'écartera jamais de son maître et lui permettra de parcourir les moindres replis de terrain, un chien de ce genre est un trésor; les braconniers n'en emploient jamais d'autres, ils savent bien que s'ils battent dans la même journée un grand espace de terrain ils courent bien plus de risques et que tout le gibier qu'un chien trop ardent leur ferait passer, ils eussent pu le tirer sans accroître les dangers de leur périlleux métier.

Le petit propriétaire trouvera encore un autre avantage à l'emploi de ces chiens, c'est celui de pouvoir s'en servir au marais comme en plaine, comme au bois. Les chiens anglais, les pointers surtout, éprouvent une grande répugnance à aller à l'eau; ceux même qu'on est parvenu à dresser à la chasse au marais se dégoûtent parfois tout à coup, sans que l'on puisse en savoir le motif, de ce genre d'exercice et refusent pour le reste de leur vie, de mettre seulement le nez dans un étang ou une rivière. Il est vrai que les Anglais possèdent l'épagneul d'eau (*Water-Spaniel*), mais ce dernier, excellent au marais, ne peut guère être employé à un autre usage.

Quant à la chasse au bois, le désavantage qu'offrirait l'emploi d'un seul chien à celui qui aurait fixé son choix sur un chien anglais serait plus grand encore : en plaine, l'impossibilité de tenir les pointers, par exemple, à une petite distance du chasseur est compensée par la fermeté de leur arrêt : au bois, comme il est impossible pour peu que le chien s'éloigne de suivre des yeux ses mouvements, la chasse dans ces conditions ne serait qu'une série de désappointements.

Il en est tout autrement pour le chasseur opulent dont les domaines sont vastes et qui est parfaitement à même de nourrir plusieurs chiens qu'il emploiera, l'un au bois, l'autre au marais et le troisième en plaine.

Certes, pour celui auquel sa fortune permet cette jouissance, c'est un beau spectacle que celui d'un pointer de pure race, chassant au galop à travers la plaine, et dont les qualités olfactives sont tellement développées que vous le voyez, longtemps avant que le bruit de ses pas ait pu donner l'éveil au gibier, tomber en arrêt, l'œil brillant, les nerfs tendus, les narines développées et aspirant avec une volupté indescriptible les émanations de son gibier. C'est bien là le noble animal qui caractérise cette passion de la chasse si féconde en jouis-

sances diverses, et si on lui reproche certains défauts, c'est plutôt l'excès de certaines qualités qu'il faudrait dire.

En effet, s'il s'éloigne du chasseur, s'il parcourt au galop la plaine, sans souci du bruit qu'il peut faire en traversant les trèfles et les luzernes, n'est-ce pas qu'il sait qu'il peut avoir confiance dans ses qualités olfactives, infiniment plus développées que celles des chiens lents dont nous parlions tout à l'heure, et dont la circonspection vient sans doute de ce qu'ils n'ont pas autant de raison de s'en rapporter à la perfection de leur odorat. Cette supposition d'un raisonnement de ce genre chez le chien ne doit pas être rejetée comme absurde; car tout dressage prouve chez l'animal une réflexion du même genre. D'où vient-il, en effet, que l'on peut violenter en quelque sorte par l'éducation l'instinct naturel du chien qui est de poursuivre le gibier dès qu'il l'aperçoit, si ce n'est de ce que, après plusieurs essais infructueux, il a pu se convaincre que, livré à ses seules forces, il est incapable de s'approprier l'animal qu'il poursuit. Persuadé de la nécessité du concours de son maître, le chien obéit au chasseur, et si le gibier fuit sans avoir été atteint, il se fait violence sur son naturel qui le pousse à le suivre et revient à l'appel.

En résumant ce que nous venons de dire nous conseillerons donc aux chasseurs du continent, l'usage des braques, griffons et épagneuls, pour autant qu'ils ne possèdent que des chasses peu étendues, où le gibier n'est pas assez abondant pour que l'on puisse courir le risque d'en passer la moindre partie; nous leur donnerons le même conseil, dans le cas où ils seraient forcés de se servir du même animal pour la chasse au bois, au marais et pour la chasse en plaine. Quant à ceux qui sont assez favorisés pour avoir droit de chasse dans les immenses plaines bien gardées, où le gibier abonde, nous sommes certains, pourvu qu'ils soient un peu artistes et que

la chasse ne soit pas envisagée par eux uniquement au point de vue matériel de la capture du gibier, nous sommes certains disons-nous, qu'ils préféreront le pointer ou le setter de pur sang qui leur procureront sinon l'avantage de tirer plus de gibier, du moins à coup sûr, celui de le tirer avec de plus nobles jouissances. C'est un fait qu'aucun véritable chasseur ne contestera, que la source principale des plaisirs que procure la chasse est la satisfaction que l'on éprouve à voir travailler un bon chien avec toute l'intelligence que la nature a donné à certaines races, surtout quand ce résultat est l'ouvrage du chasseur qui a voulu dresser son chien lui-même.

LE BRAQUE.

De tous les chiens d'arrêt en usage sur le continent, le braque est celui que l'on rencontre le plus communément; c'est ce qui explique que ce chien se trouve si rarement sans aucun mélange, soit des races étrangères, soit de l'épagneul, également fort répandu. Le braque a le poil ras, plus fin sur la tête et les oreilles que sur le reste du corps; son échine est au contraire garnie de soies plus rudes qu'il a la faculté de hérisser quand il gronde. Les formes sont moins fines et moins distinguées, les pattes moins longues que celles du pointer qui n'est au reste qu'une espèce de braque modifié. Sa couleur est ordinairement mouchetée de roux et de blanc, plus rarement de blanc et de noir et parfois elle comporte les trois nuances réunies. Le braque plus docile, plus sage et plus prudent que le pointer est aussi moins agile; quelques-uns quêtent comme ce dernier chien, la tête levée, mais un grand nombre vont le nez à terre, ce qui offre ce grand inconvénient qu'ils sont souvent ramenés par la piste aux en-

droits qu'ils ont déjà fouillés et qu'ils font ainsi perdre beaucoup de temps au chasseur. De tous les chiens d'arrêt, le braque est celui qui conserve le mieux l'odorat aux époques de grandes chaleurs; il peut servir également à tous les genres de chasse sauf cependant à la chasse au marais, car il a d'ordinaire une grande répugnance pour l'eau ; alors même que l'éducation a vaincu cette répugnance naturelle, nous ne préconiserons pas l'usage de ce chien pour ce genre de chasse, car moins préservé par son poil que l'épagneul ou le griffon, il contracte souvent en allant à l'eau des maladies qui le mettent bientôt hors de service. Il existe en France une espèce de braques blancs marqués de jaune qui portent le nom de chiens orangés; on les croit issus, dans le principe, d'un croisement du braque français avec le pointer. Ils ont comme ce dernier chien de larges macules noires sur le palais et ils unissent, dit-on, la finesse d'odorat du pointer à la sagesse et à la prudence du braque. Ces chiens qui ont la poitrine fort large et la taille élevée sont réputés excellents.

On a croisé également le setter et l'épagneul anglais avec le braque du continent et ces tentatives ont été souvent heureuses; nous n'hésiterons pas cependant à nous élever contre toutes ces expériences en général, parce que si leur résultat primitif est bon, il n'en est pas moins vrai que les chiens de sang mêlé appelés à leur tour à se reproduire arrivent la plupart du temps, après quelques générations à cette dégénérescence relative dont on voit si souvent des exemples sur le continent où les chiens purs sont devenus aussi difficiles à rencontrer que les merles blancs.

Il y a quelques années encore, il était d'usage de couper la queue aux braques. Cette mutilation préconisée encore par Elzéar Blaze a été complétement abandonnée de nos jours; c'est incontestablement un progrès.

LE GRIFFON.

Il est fort difficile de se faire une idée exacte de ce qu'étaient il y a quelques siècles les diverses races de chiens ; à en juger cependant par les tableaux anciens, il paraîtrait que l'un de ceux qui se sont le moins éloigné des types primitifs est le griffon que nous voyons représenté sur un grand nombre de peintures des anciens maîtres, d'une façon très-reconnaissable.

Ce chien a une originalité bien marquée et ne partage avec les autres chiens d'arrêt que fort peu de points de ressemblance.

Tandis que les braques, les épagneuls du continent se rapprochent des chiens anglais dont le sang s'insinue peu à peu parmi ces races, le griffon seul est resté à l'abri de tout mélange ; seul il a gardé son originalité ; son type n'a varié en rien, ses allures n'ont avec celles du chien anglais aucun rapport : il marche posément, attentivement, sans oublier un instant que le chasseur suit ses pas et a les yeux attachés sur lui ; de temps en temps il tourne la tête et cherche à lire sur le visage de son maître l'approbation de sa conduite. Il est bien différent en cela du pointer, par exemple, qui chasse en véritable égoïste. Un sportsman qui ne veut en aucun cas se servir d'autre chien que du griffon disait à ce propos, qu'il n'employerait un pointer que quand à force de s'être usé les pattes à courir il n'aurait plus que la taille d'un basset.

Les amateurs qui se servent habituellement de ces chiens recherchent ceux qui ont l'encolure large ainsi que le poitrail, le nez gros et court, les naseaux bien fendus.

On aime encore qu'ils aient le poil le plus dur possible. Ce poil rude, taillé en aiguilles et ayant assez de rapports avec

les soies de sanglier, forme une excellente cuirasse naturelle destinée à protéger l'animal contre les ronces et les épines.

C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer le peu de crainte qu'inspirent au griffon les corrections : son dressage est le plus pénible de tous; il se montre rétif, entêté, et exige les soins d'un sportsman très-expérimenté.

Beaucoup de chasseurs reprochent au griffon de ne pas battre suffisamment son terrain, se contentant souvent de parcourir les remises perpendiculairement au chasseur en jetant les yeux alternativement de droite et de gauche, mais sans obliquer ni parcourir son terrain en zigzags comme il le devrait faire.

C'est parmi ces chiens aussi que l'on rencontre le plus grand nombre d'animaux à la dent dure qui abiment et déchirent le gibier : on en voit aussi qui happent les oiseaux de petite dimension comme les grives et les cailles et parfois même les perdreaux. C'est là un très-vilain tour qu'ils jouent au chasseur qui ne se fait généralement pas faute, dans ce cas, de leur administrer une correction soignée. Quelques chasseurs prétendent que ce fait de happer le gibier n'est pas volontaire chez le chien et est une conséquence de l'ardeur avec laquelle il s'empare de son gibier. Nous ne sommes pas trop disposé à admettre cette explication.

En dépit de ces observations, la grande valeur du griffon comme chien d'arrêt n'est contestée par personne; ses qualités olfactives très-développées, sa patience, sa persévérance, le courage avec lequel il endure la fatigue et toutes espèces de privations, et surtout, l'aptitude qui le distingue pour la chasse en plaine, comme pour la chasse au bois et au marais le rendent tout particulièrement recommandable au chasseur rustique.

Le griffon montre de très-bonne heure ses dispositions

pour la chasse et son instinct se développe plus tôt que celui de tout autre chien : nous avons vu des griffons de six mois posséder parfaitement le sentiment du gibier et arrêter la bécasse comme de vieux chiens.

Il n'est pas à notre connaissance que jamais un chien de cette espèce ait refusé de chasser, quel que fût l'état de fatigue dans lequel il se trouvait et lors même qu'il avait travaillé, durant quinze jours consécutifs : le griffon ne se dégoûte jamais : il faut dire aussi que c'est un animal très-rustique et que les travaux excessifs qui causeraient un préjudice notable à un chien de toute autre race ne nuisent en rien à sa santé.

Au bois, aucun obstacle ne l'arrête ; il n'est fourré si épais ni si épineux qui l'intimide, il se mettra tout en sang le nez et les oreilles sans se rebuter. Non-seulement l'eau ne lui fait pas peur, mais encore il paraît s'y complaire, à quelque température qu'elle soit; l'hiver, au milieu des glaçons, vous le voyez s'élancer à la recherche du gibier et on en cite même qui se sont précipités sous la glace, dans un étang entièrement fermé et qui ont péri par excès d'ardeur, faute de retrouver l'ouverture qui leur avait livré passage.

—

L'ÉPAGNEUL.

On a donné cette dénomination à une foule de races de chiens, qui ne peuvent être tous originaires d'Espagne, comme leur nom semblerait l'indiquer : il serait puéril du reste d'attacher trop d'importance à ces conjectures sur l'origine des espèces canines, qui ne reposent généralement sur rien de précis; le seul chien qui soit bien incontestablement originaire d'Espagne est le pointer que l'on considère générale-

ment comme chien anglais. L'épagneul n'est pas au reste plus commun en Espagne que dans toute autre partie de l'Europe.

Le pelage de l'épagneul est très-varié; parfois blanc et noir, souvent fauve et blanc ou marron; celui que l'on emploie ordinairement pour l'arrêt sur le continent, est un peu plus petit que le braque, mais il en est de toutes tailles comme de toutes nuances. Ses oreilles sont pendantes, garnies de poils doux et soyeux; sa queue fort gracieuse, offre l'aspect d'un panache; son poil est long, parfois lisse et parfois frisé.

L'épagneul du continent, à l'opposé de l'épagneul anglais qui est considéré dans ce pays comme le plus pétulant de tous les chiens d'arrêt, est plus docile et plus doux encore que le braque; il buissonne, sinon avec plus d'intelligence, du moins avec plus de soin que tout autre chien, c'est l'animal consciencieux par excellence, si ce terme peut s'employer, et il serait difficile de signaler à son endroit d'autre défaut que l'exagération même de cette qualité. Ce chien va bien à l'eau et on l'emploie fort souvent à la chasse au marais, il est bon, en été de le débarrasser de ses poils sur toute la partie postérieure du corps,[1] je ne sais même si l'on ne pourrait préconiser également cet usage pour la chasse en plaine, car il est très-sujet à souffrir de la chaleur. Lorsque le soleil donne vigoureusement, l'épagneul devient mou, indolent et même, s'il ne rencontre sur sa route une mare où il puisse se rafraîchir, il perd presque complétement ses facultés olfactives. Il est donc bon dans ce cas que le chasseur se munisse d'eau s'il ne prévoit pas qu'il rencontrera quelque endroit où son chien pourra se rafraîchir.

Il existe en France une sorte d'épagneuls noirs, dont les

---

(1) Voir, à propos de cette tonte, ce qui a été dit à l'article, *épagneul d'eau*, dans la nomenclature des chiens anglais.

formes sont ordinairement plus élancées que celles des épagneuls ordinaires; ils se rapprochent un peu pour le caractère des épagneuls anglais, ce qui veut dire qu'ils sont moins dociles, bien qu'ils forment une excellente race, très-goûtée des amateurs. On leur a donné le nom bizarre de chiens bleus.

D'autres chiens qui portent également le nom d'épagneuls, ont été parfois dressés à la chasse, bien qu'ils n'aient pas la taille qu'il est d'usage de considérer comme propre au chien d'arrêt; on cite même parmi les plus petits, qui portent le nom de King's-Charles, certains individus qui ont été reconnus susceptibles d'être dressés à la chasse de la bécasse. Elzéar Blaze, l'illustre écrivain cynégétique, rapporte qu'un chasseur qu'il a connu, avait deux épagneuls de la plus petite espèce, qui arrêtaient fort bien le gibier. Ces chiens étaient si petits que leur maître les portait dans sa carnassière. Il chassait avec l'un et portait l'autre; puis il changeait de temps en temps, pour faire reposer celui qui se trouvait fatigué.

Nous n'engagerons aucun sportsman sérieux à se livrer à des fantaisies de ce genre. Il nous reste à parler d'une espèce d'épagneuls, auxquels on donne le nom de chiens à double nez, parce qu'ils ont le milieu du nez divisé par une fente profonde; sorte de gouttière qui sépare les deux narines. — Il y a également des braques à double nez.

On a autrefois vanté beaucoup cette conformation qui, disait-on, développait singulièrement le sens de l'odorat; il a été reconnu depuis que cette particularité n'influait en rien sur les qualités olfactives de ces chiens, qui ne sont ni moins bons, ni meilleurs que les autres.

LE CHIEN DE CHASSE.

LE SETTER.

DRESSAGE

DES

CHIENS D'ARRÊT.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'une vie d'homme ne suffirait pas à porter l'art de dresser les chiens d'arrêt au plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre; les améliorations successives qu'il a subies jusqu'à ce jour nous ont été transmises de génération en génération. Je ne me prétends donc aucunement l'inventeur des méthodes que je vais m'efforcer de décrire, et qui sont pour la plupart mises en pratique par les meilleurs dresseurs de profession, mais elles sont peu connues des gens du monde, et plus d'un bon tireur qui se voit à la merci des marchands de chiens pour l'entretien de son chenil, préférerait infiniment former lui-même ses élèves, s'il en connaissait la méthode. Ceux qu'une fortune restreinte oblige à viser à l'économie et qui ne peuvent acquérir à grands frais de bons chiens d'un parfait dressage, aimeront mieux acheter à un prix modique de jeunes animaux de bonne race qu'ils dresseraient eux-mêmes, que de prendre tout dressé un de ces misérables animaux qui chaque année sont mis en vente par douzaines à l'ouverture de la chasse. Pour tirer d'un chien tout le parti possible, il faut beaucoup d'expérience et d'habileté; le sports-

man ordinaire ne peut donc s'attendre à voir ses élèves atteindre le degré de perfection dont ils sont susceptibles ; mais en ne négligeant aucune des instructions que nous allons nous efforcer de donner clairement, il obtiendra sans aucun doute des chiens supérieurs à la plupart de ceux de ses voisins. Il les trouvera au mois de septembre prêts à travailler avec ardeur et à obéir au moindre signe, mais il ne doit pas s'attendre à les voir se comporter aussi bien à cette époque, que pendant les mois d'avril ou de mai précédents, lorsqu'il considérait leur éducation comme terminée. Celui qui attache plus d'importance à une carnassière bien remplie qu'au travail et aux progrès de ses chiens, ne doit s'en servir qu'après les avoir fait chasser pendant quelque temps avec un dresseur de profession qui ne s'abandonne pas entièrement au plaisir de la chasse. La différence que l'on remarque dans la conduite du jeune chien qui vient de voir pour la première fois tomber le gibier est vraiment étonnante ; parfois il part avec la fermeté que deux mois de leçons au printemps lui ont fait acquérir, mais le plus fréquemment il oublie tout si on ne lui fait subir un nouvel apprentissage pendant la semaine qui précède l'ouverture de la campagne. Aussitôt qu'il a découvert la trace du gibier et entendu retentir la détonation du fusil, suivi de la chute d'un ou de deux oiseaux, il devient fou d'ardeur, se lance à la poursuite du gibier, ou joue quelque autre tour aussi digne de correction. Il n'y a de remède à ce mal que la patience et un travail sérieux comme nous allons le démontrer ; nous le mentionnons ici afin que nos lecteurs n'entreprennent point une tâche sans en connaître les inconvénients aussi bien que les avantages.

Supposons maintenant qu'un sportsman soit déterminé à dresser une couple de chiens d'arrêt pour son usage parti-

culier, et sans l'assistance d'un dresseur, et voyons comment il devra s'y prendre.

Il faut d'abord que les jeunes chiens qu'il choisira soient d'une race dans laquelle il puisse avoir confiance ; il fera bien de s'en procurer trois, pour se prémunir contre les accidents ou les difformités qui peuvent survenir pendant la croissance. Leur éducation doit commencer vers la fin de janvier, lorsque les perdreaux sont accouplés. Il faut veiller à leur nourriture, leur donner chaque jour quelques os, mais peu de chair ; la viande nuirait à la subtilité de leur odorat, et s'ils ne possèdent pas toutes les chances possibles de trouver leur gibier, il est inutile de tenter leur dressage. Ils doivent être élevés en pleine liberté ou du moins avoir une cour aérée et être conduits en promenade chaque jour.

De fort bonne heure, il est indispensable qu'ils connaissent bien leur nom et soient accoutumés à l'obéissance la plus immédiate, mais il faut éviter de les terrifier par une excessive sévérité. Beaucoup de patience et de tact sont ici nécessaires, mais si le propriétaire sort lui-même avec ses chiens deux ou trois fois par semaine et réussit à s'en faire aimer, quelques corrections, appliquées à propos, pourront produire de bons résultats. Jamais dans les promenades il ne faut permettre aux jeunes chiens de pénétrer dans les enclos, lors même que les portes en seraient ouvertes ; il faut les rappeler aussitôt qu'ils tentent de le faire. Ces points sont de la plus haute importance ; si on y attache toute l'attention qu'ils méritent, la difficulté du dressage sera à demi vaincue ; l'élève ayant de bonne heure appris à obéir, il suffira de lui faire comprendre ce qu'on exige de lui, pour qu'il le fasse immédiatement. Il est bon d'accoutumer très-tôt les jeunes chiens à modérer leurs appétits lorsqu'ils en reçoivent l'ordre ; dans ce but, placez à leur portée un morceau de biscuit ou de

friandise quelconque, et empêchez-les de le prendre à l'aide de la voix seulement.

Beaucoup de dresseurs poussent cette pratique si loin qu'ils placent une nourriture friande devant un chien affamé et emploient le mot « Toho » pour l'empêcher d'y toucher; bien que cette méthode puisse leur être utile dans la suite lorsqu'ils se sentent portés à se précipiter sur le gibier, elle n'est point sans inconvénient; le gibier exerce sur le chien de bonne race une attraction beaucoup plus puissante que la nourriture, à moins que l'estomac n'en ait été longtemps privé.

Outre ces leçons antérieures au dressage, il convient d'enseigner aux jeunes chiens à suivre sur les talons, à s'élancer au premier mot de commandement et à se coucher quand on le leur ordonne. Ces divers ordres doivent être accompagnés de mots appropriés dont on fera plus tard usage à la chasse.

Ces expressions, employées par tous les chasseurs, ne sont pas nombreuses, et on les aura bientôt fixées dans la mémoire du chien. Voici les principales :

Pour faire suivre le chien sur les talons, on lui dit ; « Derrière ! » ou bien : « Aux pieds ! »

Pour le faire pénétrer dans un enclos ou une pièce en culture : « Passe ! » en lui indiquant du geste la direction qu'il faut suivre.

Pour le faire coucher : « Couche ! »

Pour modérer son ardeur : « Tout beau ! »

Pour retrouver un gibier mort : « Cherche ! »

Pour lui faire remettre en vos mains ce gibier quand il l'a trouvé : « Apporte ! »

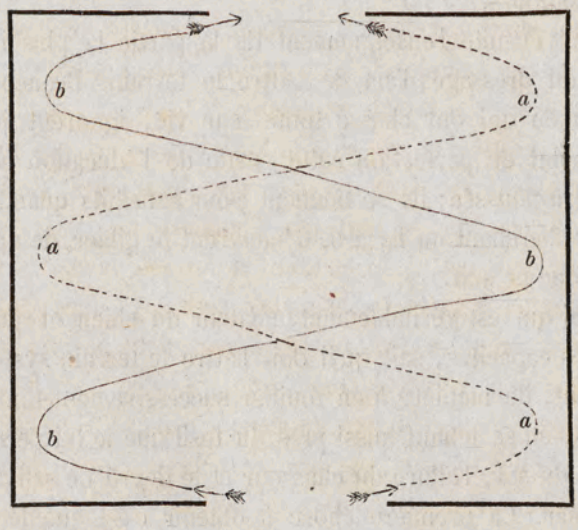
Quand ces ordres sont exécutés promptement et de bonne grâce, il est temps de commencer le dressage proprement dit du jeune chien. Beaucoup de dresseurs s'occupent alors de

l'accoutumer au bruit du fusil, en tirant des coups de pistolet à une courte distance, mais de manière à ne pas l'effrayer. Il est rare qu'un chien de bonne race, convenablement élevé, et qui jouit d'une liberté suffisante pour ne point contracter une timidité excessive, ait peur du fusil, mais comme cette tendance se dénote parfois, il est bon d'avoir recours au moyen signalé plus haut qui est peu coûteux et d'exécution facile. Il est avantageux aussi d'accoutumer le chien à se baisser quand le pistolet est déchargé; s'il est naturellement courageux, il sera facile de le lui enseigner, de manière que dans la suite il ne l'oubliera jamais. A l'aide d'une corde on l'amène subitement à soi au moment où part le coup de feu, et on lui ordonne immédiatement de se coucher. Avec des chiens timides il pourrait être dangereux de recourir à cet expédient qui pourrait les rendre plus craintifs encore, et les gâter pour toujours.

Vient ensuite l'enseignement de la partie la plus importante du dressage, l'art de battre le terrain. Beaucoup de sportsmen qui ont chassé toute leur vie, ignorent jusqu'à quel point de perfection cette partie de l'éducation peut et doit être poussée; ils se tiennent pour satisfaits quand leurs chiens cherchant au hasard, découvrent le gibier, de quelque façon que ce soit.

Celui qui est véritablement amateur du chien et qui connaît ses capacités, sait qu'il doit battre le terrain systématiquement, de manière à en fouiller successivement toutes les parties, en se tenant aussi près du fusil que le lui permet la nature du sol, l'allure du chasseur et le degré de sauvagerie du gibier. La première chose à obtenir c'est que le jeune chien chasse sans y être contraint, ce qui ne sera point difficile s'il est de bonne race; la seconde qu'il ne cherche que lorsqu'il en reçoit l'ordre et soit toujours attentif à la main

ou au sifflet qui doivent le diriger. Cette attention semble naturelle à certains chiens qui dès leur naissance cherchent à accomplir la volonté de leur maître; d'autres, au contraire, montrent beaucoup d'obstination; cette différence doit être attribuée à la diversité des races. Il faut se garder de permettre au jeune chien de subordonner ses mouvements à ceux de son compagnon et de suivre ses traces. La manière dont deux chiens doivent battre le terrain est indiquée dans le tableau suivant : la ligne pointillée *a a a* représente la direction suivie par le premier; la ligne pleine *b b b*, celle prise par le second. On ne doit pas s'attendre à voir un jeune chien inexpérimenté prendre la droite quand son compagnon procède vers la gauche, comme ils devront le faire dans la suite s'ils remplissent convenablement leur devoir.



On conduit dans les champs un vieux chien et un jeune chien, on ordonne au premier de chercher, lui indiquant l'une

ou l'autre des deux lignes que, s'il est convenablement dressé, il suivra immédiatement, accompagné par le jeune chien qui ne comprend rien à ce qui se passe. Il est probable que lorsque le vieux chien découvrira du gibier, le jeune partira comme une flèche, poursuivant les oiseaux, au grand déplaisir de son compagnon, jusqu'à ce qu'il les perde de vue. A ce point du dressage on doit se garder d'infliger de ce chef une correction au jeune chien, qui obéit à son instinct; le premier point à obtenir c'est de lui inspirer le goût du travail, au lieu de le lui faire craindre. Lors même qu'il donnerait la chasse à une douzaine d'oiseaux, il n'y aurait pas grand mal, quelque crève-cœur qu'il causât à son compagnon. Aussitôt que le jeune chien se montre déterminé à travailler par lui-même il faut le prendre seul et le faire chasser jusqu'à ce qu'il soit très-fatigué ou qu'il commence à se mettre en arrêt, ce qui arrive souvent avant la fatigue quand il est de bonne race. D'abord, lorsqu'il saisit une piste, il s'arrête en hésitant, puis se précipite vers les oiseaux et les poursuit, mais à mesure qu'il se fatigue il devient moins impétueux et finit par prendre l'attitude du pointer ou du setter; mais il n'en est pas toujours ainsi pendant les deux ou trois permiers jours. Cette première leçon, on ne doit pas l'oublier, n'a pour but que d'enseigner à battre le terrain, la fermeté dans l'arrêt est subordonnée à cette connaissance première; chez les chiens de bonne race, les deux choses s'enseignent parfois simultanément. On a irrévocablement gâté des centaines de jeunes chiens en cherchant à leur apprendre d'abord à se mettre en arrêt, et en détruisant, par des corrections appliquées hors de propos, leur désir de chasser ou de battre le terrain; jamais dans la suite on n'est parvenu à leur faire accomplir convenablement cette partie de leur travail, bien que leur odorat fût excellent, et qu'ils fussent de force à rester en arrêt une

semaine entière si on le leur demandait. Jusqu'à ce que le jeune chien batte le terrain dans les règles, d'abord seul, puis avec un compagnon, on ne doit pas s'occuper d'autre chose; il est rare qu'un vieux chien continue longtemps à remplir exactement son devoir lorsqu'il travaille en compagnie d'un jeune animal qui poursuit constamment les oiseaux ou commet à chaque pas quelque autre méprise. Pour ces raisons, aussitôt que le jeune chien se montre disposé à chasser, faites-le travailler seul; lorsqu'il battra le terrain librement, suivant la direction de la main et du sifflet, s'élançant à droite, à gauche, en avant ou en arrière au plus léger mouvement de la main, et commencera à se mettre en arrêt, alors il sera temps de lui donner un compagnon.

Pour que l'éducation du chien d'arrêt, en ce qui concerne l'art de battre le terrain, soit complète, il ne suffit pas qu'il suive les règles précédemment indiquées, il faut encore qu'il saisisse le bénéfice du vent, qu'il ne perde point de temps sur une fausse piste et surtout qu'il évite de faire lever le gibier sans tomber en arrêt. J'ai expliqué déjà d'après quels principes un champ doit être fouillé, et de quelle manière le chien doit être dirigé à l'aide de la main, de la voix et du sifflet. En général, les chiens d'arrêt trouvent leur gibier à l'aide de l'odeur qui leur est envoyée du corps et que l'on appelle piste du corps, et non de celle laissée par le passage du pied sur le sol et que l'on appelle piste du pied, il est donc de la plus grande importance que le vent souffle du gibier vers le chien. Dans certaines circonstances cependant, il ne peut en être ainsi; par exemple, lorsque les oiseaux se trouvent selon toute probabilité sur la limite d'un domaine, et que le vent souffle des terrains sur lequel le sportsman n'a pas droit de chasse, s'il donne à ses chiens le bénéfice du vent comme d'habitude, il chassera le gibier hors de sa portée; pour

éviter cet inconvénient, il se place à l'extrémité de sa chasse, et envoie ses chiens, s'ils sont suffisamment dressés à l'autre extrémité du champ, pourvu qu'il ne soit pas trop long; ils battent alors le terrain de la manière habituelle en se dirigeant vers le sportsman. La nécessité de fouiller le sol de cette manière, ne se présente pas fréquemment, mais dans certaines circonstances, bon nombre de coups de feu sont perdus, faute d'expérience. Donc, lorsque le jeune chien a appris à battre le terrain de la manière ordinaire et obéit à la main, il faut lui donner une leçon de cet autre genre de chasse; si quelque difficulté se présente, faites-le conduire par un jeune garçon à une distance suffisante puis regardez l'animal dans les yeux de manière à lui faire bien comprendre que vous êtes le gibier qu'il doit chercher. Au bout de quelques leçons il découvrira le but de cette déviation du plan habituel, et avec un peu de persévérance, lorsqu'il verra qu'il n'a pas le bénéfice du vent, de lui-même il travaillera de manière à faire un circuit et à se le procurer. Cependant un bon chien, qui a un maître intelligent et habile doit toujours attendre ses ordres, mais on ne doit pas s'étonner que beaucoup d'excellents animaux deviennent opiniâtres lorsqu'ils sont constamment mal dirigés. J'insiste de nouveau sur la nécessité de ne s'occuper d'abord que de la manière de battre le terrain selon les règles admises, et de continuer les leçons sur ce sujet seulement, jusqu'à ce que le jeune chien ait atteint presque à la perfection.

A cette première période du dressage, il est souvent nécessaire de corriger de nombreux défauts auxquels les jeunes chiens sont très-sujets; tels que : chasser trop bas, ce qui conduit à demeurer sur la piste du pied; s'écarter trop du dresseur, ou abandonner le gibier aussitôt après l'avoir trouvé; ce dernier défaut est dû presque toujours à des

excès de sévérité de la part de celui qui a dressé le chien.

Quant au premier, il n'y a point malheureusement de remède infaillible, et le jeune chien, qui après huit ou dix jours de dressage montre cette propension à un degré prononcé, deviendra rarement bon en dépit de toute l'habileté du dresseur et de la peine qu'il prendra pour le corriger. La méthode de guérison la plus généralement employée consiste en un morceau de bois solide, de chêne ou de frêne, attaché au cou par un collier de cuir, et à la mâchoire par un cordon lié derrière les dents canines. La pièce de bois dépasse la mâchoire inférieure de six à neuf pouces, et ne permet pas au chien de rapprocher davantage le nez du sol. Pour que l'animal s'y habitue peu à peu on la lui met une heure ou deux chaque jour pendant qu'il est en liberté; si on en faisait usage pour la première fois le jour qu'il doit chasser, il en serait si effrayé qu'il deviendrait tout à fait incapable de battre le terrain. Cette pièce de bois empêche l'animal de saisir la piste du pied, à moins qu'elle ne soit très-forte ou du moins de se baisser pour la suivre de la manière qui a nécessité son adoption, mais souvent, lorsqu'elle est enlevée, l'ancienne tendance reparaît et le sportsman s'aperçoit que tous ses soins ont été sans résultat. Dans ce cas il n'y a d'autre remède à conseiller que le collier de force. Lorsqu'on fait usage de la barre de bois elle doit être mise pendant fort longtemps chaque fois que le chien travaille et lorsqu'on a cru pouvoir s'en passer, on doit y avoir momentanément recours chaque fois qu'il montre la plus légère tendance à se baisser trop ou à demeurer sur la piste du pied. Je dois faire remarquer ici que le faux arrêt est tout à fait distinct de l'habitude de chasser trop bas, bien qu'il se combine souvent avec ce dernier défaut; nous reviendrons sur ce sujet après avoir décrit la nature et le mode d'enseignement de cette partie de l'édu-

cation du chien d'arrêt. Quelques races ont une merveilleuse faculté pour saisir à de grandes distances la piste du corps tandis qu'au contraire elles ne trouvent que fort difficilement la piste du pied ; cette qualité devrait être fort recherchée chez le chien d'arrêt, à moins qu'on n'en veuille faire un retriever, dans ce dernier cas un pareil odorat serait un défaut.

La pièce de bois dont nous avons parlé, ne doit être employée que dans les cas extrêmes, et alors même, comme je l'ai déjà fait remarquer, son utilité est douteuse ; en général il faut avoir recours à la voix pour ranimer le chien lorsqu'il demeure trop longtemps sur la piste ou porte le nez trop bas ; on crie « en haut » d'une voix sonore et on encourage l'animal de la main. Le colonel Hutchinson recommande de faire préalablement comprendre au chien que le mot « haut » signifie qu'il doit lever la tête. C'est un raffinement de dressage auquel il est possible d'arriver, mais qui est fort difficile en pratique. Peu de nous seraient disposés à enseigner à leurs chevaux à lever les genoux en leur faisant comprendre ce que c'est que la hauteur ; nous trouverions beaucoup plus simple de choisir des animaux dont l'action soit bonne ou d'en élever nous-mêmes. S'il n'y avait pas d'autre moyen d'arriver au but, il faudrait sans aucun doute l'adopter, mais lorsqu'on en a sous la main un autre beaucoup plus aisé, ce serait folie de ne pas le choisir. Néanmoins, il peut servir à prouver le degré de capacité des chiens ; sachant jusqu'à quel point, avec de la patience et de la persévérance, leur éducation peut être poussée, je ne doute point que le plan du capitaine Hutchinson ne soit susceptible d'exécution ; mais les résultats compenseraient-ils les difficultées vaincues et la perte de temps ?

Passons maintenant au second défaut qui consiste à s'éloigner trop du dresseur. Ce dernier se corrige aisément

en forçant l'animal, à l'aide du fouet lorsqu'il le faut, à faire attention à la main et à la voix, ou en attachant au collier du chien une longue corde qu'on laisse traîner sur le sol ou que le dresseur tient à la main quand le chien est très-étourdi : Vingt, trente ou au plus quarante mètres de corde suffiront et dompteront bientôt le chien le plus fougueux et le plus indiscipliné; quelques animaux très-courageux, les setters particulièrement persévèrent jusqu'à l'épuisement presque complet de leurs forces. L'application de cette corde est parfois aussi nécessaire pour perfectionner l'éducation du chien sous d'autres rapports, mais c'est à une période plus avancée du dressage qu'on y a surtout recours.

Occupons-nous maintenant de la méthode la plus propre à enseigner l'arrêt. On s'apercevra facilement dans la pratique que quand on leur enseigne à buissonner, la plupart des chiens commencent à arrêter; parmi ceux de bonne race, dix-neuf sur vingt acquièrent même de la fermeté, lorsqu'ils n'entendent pas le fusil, avant qu'ils aient appris à battre le terrain selon les règles. Pour ces derniers il est inutile de s'occuper des moyens de leur enseigner leur métier, mais il en est d'autres qui après quinze jours de travail sont encore en défaut sur ce point et qui invariablement s'élancent à la poursuite de leur gibier, parfois avec une imprudente insouciance, et parfois avec une crainte évidente des conséquences de leur faute. Dans ce cas il faut donner au jeune chien un compagnon dont l'éducation soit terminée et les faire chasser ensemble. On s'efforce alors de donner au vieux chien quarante mètres d'avance et s'il est possible, de lui faire trouver le gibier, puis à l'aide de la voix on empêche le jeune chien de s'élancer vers son compagnon; si l'obéissance lui a été enseignée il s'arrêtera immédiatement, avec circonspection, et à une distance qui variera selon le degré de crainte que lui

inspire son dresseur, et la dose de courage dont il est doué. Alors, allez doucement à lui, caressez-le, encouragez-le, mais de manière à l'empêcher de prendre la fuite, et gardez-le en place, aussi longtemps qu'il peut sentir le gibier, ce qu'indique l'écume qui lui sort de la bouche. Alors, avancez lentement, en tenant toujours les yeux fixés sur l'animal et en le retenant de la voix et de la main, et lorsque les oiseaux auront levé, faites-le coucher s'il est possible à l'aide du mot « à bas » dont il aura appris précédemment la signification. Mais si le chien est très-étourdi et courageux il vaut mieux ne pas essayer de ce moyen, procéder pas à pas et lui inculquer parfaitement une chose avant de s'occuper d'une autre. Avec de la persévérance, le dresseur peut enseigner à tout chien, de quelque race qu'il soit, à tomber en arrêt quand il trouve le gibier. Quand le dresseur a affaire à des animaux très-ardents, il tient parfois en main ou laisse traîner sur le sol, une corde de trente ou quarante mètres de longueur, pour empêcher l'animal d'avancer lorsqu'on veut le faire tomber en arrêt, mais l'emploi de cette corde est si rarement indispensable qu'il est presque inutile d'en parler. En général, cette partie de l'éducation se termine sans peine en une couple de leçons; souvent le jeune chien arrête avec assez de fermeté la première ou la seconde fois qu'il saisit la piste. Quand il possède cette faculté, souvent instinctive, on pourrait le faire chasser seul sans pousser plus loin son éducation, mais si l'on continue à lui donner un ou plusieurs compagnons, il faut qu'il reste en arrière lorsqu'un autre chien arrête. Chez les chiens de très-bonne race, cette propriété, comme la première, se développe de fort bonne heure, mais plus la race est hardie et courageuse, plus elle met de temps à l'acquérir; le jeune dresseur ne doit donc pas se décourager, si ses élèves lui donnent quelque peine après qu'ils ont parfaitement appris à

tomber en arrêt; le vieux compagnon qu'on leur donnera doit être fort bien dressé et il faut qu'on puisse compter sur lui; lorsque ce dernier aura trouvé le gibier, on arrête le jeune chien à l'aide de la voix, de la main ou au besoin, d'une corde. Le grand art consiste à se trouver entre les deux chiens au moment où le vieux arrête, de manière à faire face au jeune animal lorsqu'il s'élance pour partager la piste de celui qu'il considère comme son rival. La jalousie est un sentiment commun à tous les chiens et qui nait de leur désir d'obtenir l'approbation de leur maître, mais on doit s'efforcer de le déraciner chez les chiens d'arrêt ou ils ne seront jamais capables de chasser avec un compagnon. Pour éviter cet inconvénient allez au chien que vous avez arrêté, caressez-le et encouragez-le, mais sous aucun prétexte ne le laissez avancer d'un pas; tenez-le immobile pendant quelques minutes. Avancez alors vers le vieux chien, mais sans vous occuper de lui, tenez toujours les yeux fixés sur le jeune animal et arrêtez-le de la voix et de la main aussitôt qu'il remue. Si le vieux chien a arrêté faussement, son jeune compagnon perd toute confiance en lui, et à l'avenir il sera plus difficile de l'empêcher de courir et de juger par lui-même; de là la nécessité de choisir un chien doué d'un bon odorat et dont l'éducation soit parfaite sous tous les rapports. On voit qu'il n'est pas difficile de mener à bonne fin cette partie de l'éducation, qui ne demande que de longues marches, de la patience et de la persévérance pour obtenir les résultats les plus satisfaisants : Les leçons doivent se continuer de jour en jour jusqu'à ce que le jeune chien puisse non-seulement trouver son gibier par lui-même et arrêter, mais aussi se tenir à distance de son compagnon et ne pas faire un pas vers lui lorsqu'il le voit en arrêt.

Lorsque ce résultat est obtenu et que l'élève a appris à

battre le terrain selon les règles, il est aussi bien dressé qu'il pourra l'être sans le fusil, et on peut abandonner les leçons jusqu'à une quinzaine de jours avant la saison de la chasse; il convient alors de le faire travailler pendant deux ou trois jours, car dans l'intervalle il perd généralement un peu de sa fermeté. Mais du travail, de la patience et au besoin quelques corrections lui rendront bientôt tout ce qu'il avait perdu. Beaucoup de maîtres s'imaginent que là se termine l'éducation du chien d'arrêt, mais ils s'aperçoivent bientôt que le jeune animal qui avait antérieurement de la fermeté, devient sauvage et ingouvernable aussitôt qu'il entend retentir les premiers coups de fusil et voit tomber les oiseaux; voilà pourquoi, si souvent, on se plaint des dresseurs sans raison; mais lorsque l'expérience a prouvé aux propriétaires que cette conduite est la règle et non l'exception, ils laissent leurs jeunes chiens chasser avec un garde pendant quelques jours ou même davantage, avant de s'en servir eux-mêmes. Cette étourderie des jeunes chiens a d'autres raisons encore; au commencement de la saison leur maître leur est souvent complétement inconnu et chasse en compagnie de plusieurs autres sportsmen; celui qui les a dressés aurait nécessairement beaucoup plus d'empire sur eux, surtout s'il chassait seul. C'est encore une raison de plus pour que les sportsmen dressent leurs chiens eux-mêmes ou du moins terminent leur éducation.

Il convient d'enseigner de bonne heure aux jeunes chiens à se coucher sans la moindre hésitation aussitôt qu'ils en reçoivent l'ordre. Il n'est pas nécessaire que nous nous arrêtions longtemps sur cette partie de l'éducation; il suffira de faire remarquer qu'immédiatement après que les oiseaux ont levé, il faut faire coucher le chien au moyen du mot « à bas » ou en élevant la main si on peut rencontrer le regard du

chien. Aussi longtemps qu'on ne se servira pas du fusil on obtiendra sans grande peine l'accomplissement de cet ordre, mais ensuite, il faudra beaucoup de patience et de persévérance pour empêcher le chien de s'élancer sur le gibier lorsqu'il tombe. Si on ne prenait soin de l'en empêcher, il perdrait toute fermeté, aussitôt qu'il aurait aperçu le gibier, soit avant, soit après l'arrêt. C'est alors qu'on reconnaît combien il est avantageux d'avoir appris au chien à se coucher dès qu'il en reçoit l'ordre, car la première chose à laquelle il songe en entendant le coup de fusil est la nécessité de se coucher, et s'il est encouragé dans ces bonnes dispositions tout marchera bien. Trop souvent le tireur lui-même est cause du peu de fermeté de l'animal, en le négligeant au moment où il devrait s'occuper de lui tout particulièrement, pour aller prendre possession de son gibier auquel il tient plus qu'à la fermeté de son chien.

Les corrections trop sévères appliquées aux jeunes chiens qui chassent les chats ou la volaille produisent souvent un vice dont il est fort difficile de les corriger; comme ils ont été contraints à l'aide du fouet à abandonner leur proie et à suivre ensuite sur les talons, ils croient qu'il en est de même à l'égard du gibier et la crainte les empêche de s'abandonner à leurs instincts. Dans ce cas, il est presque inutile de continuer le dressage au printemps, mais par des leçons bien dirigées à la saison de la chasse, on pourra encore tirer bon parti de l'animal. On ne peut remédier à ce défaut qu'en inspirant la confiance et en évitant les corrections, mais on a souvent la plus grande peine à le vaincre. Il est presque aussi préjudiciable que le refus obstiné de travailler. Ces deux vices se présentent chez les chiens qui manquent de courage et tous deux exigent le traitement le plus délicat et le plus encourageant. Il faut laisser à ces chiens liberté complète, et

leur laisser commettre quelque faute que ce soit sans jamais les punir; lorsqu'ils auront perdu toute espèce de crainte et seront pleins d'ardeur à la poursuite du gibier, alors seulement commencez leur éducation et prenez les plus grandes précautions, peut-être pourrez-vous encore réussir. Lorsque le vice est très-invétéré, toute tentative de dressage doit être abandonnée, et l'on doit compter sur le fusil comme dernière ressource; souvent la vue du gibier tué réussit merveilleusement à inspirer du courage à un chien découragé par des corrections appliquées mal à propos. Les punitions ne doivent pas être condamnées sans exception; il est des races et des individus dont on ne peut rien obtenir sans l'aide du fouet; mais avant d'y recourir, il faut étudier le caractère du chien et ne les appliquer qu'avec beaucoup de prudence et en cas d'absolue nécessité. La bonté, unie à la fermeté et à la volonté persévérante d'obtenir l'obéissance produira des merveilles; si l'on arrive à des résultats satisfaisants sans avoir recours aux corrections, tant mieux; mais dans le cas contraire, le fouet ne doit pas être épargné.

La crainte du fusil disparaît généralement avec le temps; mais comme d'ordinaire on ne la rencontre que chez des chiens très-timides et très-nerveux, il est rare qu'ils deviennent fort bons, même lorsque cette crainte a disparu. Le meilleur moyen de corriger ce défaut est de conduire le chien timide derrière les tireurs, sans lui donner l'occasion de s'enfuir, ce qu'il fait ordinairement à la première décharge, s'il peut en trouver le moyen. Menez-le vers le gibier abattu et laissez-le happer sa proie; peu à peu il établira le rapport existant entre la cause et l'effet, et cessera de craindre le bruit du fusil toujours suivi d'un résultat qui lui procure le plaisir de flairer le sang.

Chasser trop loin est un défaut auquel il est facile de re-

médier en retenant constamment le chien à l'aide de la voix et de la main ; s'il a été bien dressé, on n'aura pas de peine à le faire passer des grandes battues, nécessaires dans les pays où le gibier est rare, aux battues limitées à soixante mètres, préférables dans les contrées giboyeuses.

MANIÈRE D'APPRENDRE A RAPPORTER.

A mon avis, le soin de rapporter devrait toujours être confié à un chien consacré spécialement à cet usage, mais comme cette mesure n'est pas généralement adoptée, il est nécessaire de dire ici quelques mots sur ce sujet. Quand, outre les fonctions qui leur sont spéciales, les chiens d'arrêt sont dressés à rapporter, il faut qu'ils soient assez obéissants pour ne jamais partir à la recherche du gibier sans en avoir reçu l'ordre. Quelques races sont incapables de saisir la piste du pied, et si on leur ordonne de chercher, elles battent le terrain jusqu'à ce qu'elles saisissent la piste du corps ; un rapporteur de cette espèce est de peu d'utilité ; excepté lorsqu'on a affaire à un oiseau dangereusement blessé et qui n'a pu courir loin. Peu de chiens d'arrêt poussent le gibier fort loin, et il est presque inutile de passer beaucoup de temps à le leur enseigner ; lorsqu'on les envoie à la poursuite du gibier blessé, il vaut mieux les suivre et les aider dans leurs recherches, afin de se dispenser de développer en eux les qualités si précieuses chez le véritable rapporteur.

Le véritable rapporteur exige une éducation beaucoup plus soignée ; il faut qu'il s'en tienne à ses fonctions spéciales et n'agisse jamais sans ordre exprès. La race généralement employée à cet usage est un croisement du chien de Terre-Neuve

et du setter ou de l'épagneul d'eau, mais d'autres races peuvent être également fort bonnes. L'éducation de ces chiens doit être commencée de fort bonne heure ; plus tard il devient presque impossible d'obtenir une obéissance parfaite. La disposition à chercher et à rapporter se développe très-tôt chez eux ; si elle ne se trahit pas, on a peu de chance d'arriver à des résultats satisfaisants. On verra les jeunes chiens de cette race porter des bâtons, ou épier le moment où leur maître les jettera pour les lui rapporter. Cet amour du jeu doit être encouragé mais pas suffisamment pour fatiguer ou dégoûter le chien, et l'on doit veiller à ce qu'il ne déchire ni ne morde l'objet qu'on lui confie. Sous aucun prétexte on ne doit le lui arracher de la gueule, mais lui ordonner de le laisser tomber sur le sol aux pieds de son maître ou de le lâcher aussitôt qu'il s'en est emparé. Si l'on agissait autrement, le jeune chien contracterait l'habitude de serrer fortement les dents, et lorsqu'il aurait à rapporter un oiseau blessé, il le mettrait en pièces.

On peut apprendre à rapporter au chien qui n'y est pas naturellement incliné, en lui faisant tirer un mouchoir de poche ou un bâton ; mais ces animaux deviennent rarement bons de cette manière, et il vaut mieux les appliquer à un autre usage. Aussitôt que le jeune chien a appris à rapporter un objet quelconque dès que son maître le lui ordonne, on peut lui enseigner à chercher de petits objets dans un gazon long ou dans des buissons ; lorsqu'il réussit à les trouver, on se procure quelques jeunes lapins à peine assez âgés pour courir, et l'on en cache un à quelque distance après l'avoir traîné sur le gazon, de manière à lui faire imiter la progression naturelle d'un animal blessé. On met alors le jeune chien sur la piste et lorsqu'il a trouvé le lapin on le lui fait rapporter sans lui causer le moindre mal. Le succès doit être encouragé, et pendant la recherche son ardeur doit être

ranimée par les mots « cherche, cherche » et les signes du maître. La persévérance dans ce genre d'exercice rendra bientôt le chien fort habile à trouver les lapins cachés, et au bout d'un certain temps on pourra lui confier la charge de rapporter un perdreau ou un faisan blessé dans une chasse sérieuse. L'éducation du rapporteur est fort longue, beaucoup de pratique est indispensable.

Beaucoup de chasseurs le font tenir en laisse jusqu'à ce qu'on ait besoin de lui ; c'est une bonne méthode à adopter lorsqu'on a toujours un garde à sa disposition. Dans tous les cas, ces chiens doivent être habitués à se coucher, lorsqu'on fait usage du fusil pendant qu'ils travaillent ; si l'on néglige cette précaution, le bruit des armes à feu les excite et souvent ils font lever d'autre gibier avant que le fusil soit rechargé.

Le dressage de l'épagneul d'eau, est une tâche des plus compliquées, il a de doubles fonctions à remplir ; il doit chasser dans l'eau et sur terre. De même que pour le retriever la première chose à enseigner à cette variété c'est à chercher et à rapporter ; dans les mois de juillet ou d'août, quand l'eau est chaude on commence à les faire plonger, afin qu'ils ne ressentent pas les inconvénients d'un poil humide par un jour d'hiver. A cette saison les jeunes oiseaux sont lents et maladroits, et les chiens sont encouragés à continuer leurs exercices pendant des heures entières. La première difficulté à vaincre, c'est d'empêcher les épagneuls d'eau de chasser les rats qui infestent les rives de la plupart des ruisseaux, et qui attirent généralement l'attention des chiens. Lorsque le gibier est atteint d'un coup de feu et tombe à l'eau, il faut enseigner à l'épagneul à s'y précipiter immédiatement et à rapporter sa proie à terre sans délai. Rien ne doit être épargné pour arriver à ce résultat, et si les autres moyens sont insuffisants,

le dresseur doit entrer lui-même dans l'eau ; si l'on permet une seule fois au chien d'abandonner son gibier, il deviendra ensuite beaucoup plus difficile de le dresser. La persévérance chez le dresseur est indispensable, si l'on veut donner à l'élève la même qualité. Il est souvent nécessaire d'indiquer au chien l'endroit où se trouve l'oiseau dans l'eau ; son œil est si peu élevé au-dessus du niveau, et l'oiseau parfois si profondément enfoncé, que le plus léger bouillonnement l'empêche de voir à plus d'un mètre de distance. L'épagneul d'eau doit comme les autres chiens être accoutumé à se coucher après la détonation, et à suivre tranquillement sur les talons pour éviter de troubler le gibier d'eau que le tireur attend au passage. Le plus léger bruit est fatal, on doit donc apprendre au chien à rester aussi silencieux qu'une souris jusqu'à ce qu'on lui ordonne de se mettre en mouvement.

DRESSAGE DE L'ÉPAGNEUL.

Le dressage des épagneuls doit être commencé de bonne heure, car ils sont naturellement impétueux et toujours portés à s'éloigner trop du chasseur. Après leur avoir enseigné les premiers principes de l'obéissance, il faut les mettre en rapport avec le gibier qu'ils sont destinés à chasser. En général les épagneuls sont employés pour les faisans, les oiseaux et les lièvres et doivent négliger les lapins; si on peut leur enseigner à donner une note différente pour chacune des trois variétés nommées plus haut, ils en acquerront plus de valeur. Il est bon de conduire d'abord ces chiens dans de petits fourrés (pourvu qu'il ne s'y trouve pas trop de lapins); ils y sont plus sous la dépendance du maître que dans des bois étendus; jamais ils ne doivent être autorisés à chasser par eux-mêmes ou pour eux-mêmes; il faut leur faire comprendre qu'ils doivent servir d'auxiliaire au fusil et se tenir toujours à portée; c'est cette dernière partie de leur éducation qui donne le plus de peines au dresseur. Quand on veut consacrer exclusivement les épagneuls à la chasse au gibier ailé on doit les arrêter et les gronder aussitôt qu'ils poursuivent les quadrupèdes. Il faut beaucoup de temps pour arriver à ce résultat, et peu d'épagneuls sont vraiment bons avant d'avoir chassé pendant une ou deux saisons; on ne doit donc point s'étonner si ceux dont le dressage est terminé et l'éducation parfaite se vendent à des prix si élevés. Quand ils sont trop ardents et chassent avec trop de liberté on a recours aux moyens suivants pour obvier à ce défaut : 1° glisser dans le collier une des pattes de devant et forcer

ainsi l'animal à courir sur trois pattes seulement; 2° boucler une petite courroie ou lier un morceau de ruban très-serré au-dessus du jarret de derrière de manière à rendre impossible l'usage de ce membre; et 3° mettre au chien un collier chargé de plomb. Si l'on a recours au second moyen indiqué on doit l'appliquer à chaque jambe successivement; l'emploi trop prolongé de la courroie contracterait les muscles et rendrait l'animal boiteux pour plusieurs jours. Lorsque la chasse est coupée par une haie, dans les commencements le jeune chien doit toujours être tenu du même côté que le tireur, afin d'être sous la surveillance immédiate de ce dernier, mais aussitôt qu'on peut avoir confiance en lui on doit l'envoyer de l'autre côté de la haie, afin qu'il chasse le gibier vers le sportsman qui veillera à ce que le chien ne s'écarte pas trop. La première fois qu'on fait chasser un jeune chien dans un bois étendu il convient de lui donner une couple de compagnons dont la fermeté soit reconnue, et de lui mettre un collier de plomb ou de le priver de l'usage de l'un de ses membres. Sans cette précaution, il chassera certainement trop loin, et s'il saisit la piste d'un lièvre il le poursuivra dans toute l'étendue du bois, et gâtera entièrement la piste du jour. A l'aide des moyens indiqués plus haut on l'empêche de se conduire de cette manière et par l'exemple de ses compagnons il apprend bientôt à se tenir à une distance convenable. Un point de la plus haute importance, c'est de faire comprendre au chien que c'est le fusil et non lui-même qui est l'instrument de destruction et que c'est seulement en faisant au fusil l'attention nécessaire qu'il peut espérer réussir à s'emparer de son gibier. Les encouragements continuels que quelques sportsmen se plaisent à donner à leurs chiens ne sont nullement nécessaires et ne peuvent qu'éloigner le gibier. Si l'épagneul est convenablement dressé, le bruit que

fait son maître en se frayant un passage à travers le taillis lui suffira, et il prendra soin de chasser le gibier dans cette direction, tandis que s'il est lent et paresseux, la voix n'aura guère d'influence sur lui, et diminuera encore les chances de succès. Dans la chasse en battue, les épagneuls, quand on en fait usage, doivent seconder les traqueurs et non les tireurs dont la plupart ne connaissent pas même les noms des chiens et ne peuvent par conséquent s'en servir avantageusement ; les traqueurs doivent se garder de permettre aux chiens de s'éloigner trop, ou il leur arrivera fréquemment de repousser le gibier. Pour cet usage, il n'est pas nécessaire qu'ils soient aussi parfaitement dressés que pour chasser avec un seul sportsman ; dans ce dernier cas ils doivent connaître parfaitement leur maître et même être dressés par lui.

DRESSAGE

DES

CHIENS COURANTS.

On confond sous le nom générique de chiens courants, des animaux de deux espèces différentes, ou, du moins, employés à deux usages parfaitement séparés et demandant chacun des aptitudes spéciales.

Les premiers sont les chiens courants de la petite espèce, que l'on n'emploie pas pour forcer le gibier, mais uniquement pour chasser dans les bois, dont ils expulsent les animaux qui y sont retranchés. Les chasseurs postés à la limite du taillis, tirent le gibier qui déboule pour gagner la plaine.

Les chiens de la grande espèce sont uniquement réservés à la chasse à courre, le plus noble de tous les exercices du sport. Ils forment des meutes nombreuses et poursuivent les divers gibiers, depuis le lapin, le lièvre et le renard, jusqu'au roi des forêts, le cerf.

Nous nous occuperons successivement de ces deux espèces de chiens.

CHIENS COURANTS DE LA PETITE ESPÈCE.

—

Presque tous les chiens possèdent en naissant certaines aptitudes, qui les rendent plus ou moins propres à faire sortir du bois le gibier qu'il renferme, pour le faire tomber sous le plomb des chasseurs. Les petits épagneuls jusqu'aux king-charles ont été appliqués à cette chasse, et il paraît que conduits par un chasseur intelligent, ces derniers eux-mêmes s'acquittent convenablement de leur besogne. Cependant, il est plus difficile de se procurer un chien courant véritablement excellent que tout autre. Cela vient de ce que dès que le dressage de ces animaux est terminé, dès qu'ils accomplissent leurs fonctions de chasseurs, ils cessent d'être sous les yeux de leur maître. Un défaut contracté par un de ses chiens pourra rester caché bien longtemps au chasseur, et s'il s'en aperçoit, il est plus que probable qu'il sera trop tard pour y porter remède.

Les animaux les plus propres à cette chasse sont les bassets et les petits briquets. Les briquets de plus grande taille sont également employés, mais ils ont le grave défaut d'être trop vites. Le basset, le moins rapide de tous les chiens courants, est sans contredit le meilleur pour la chasse au bois. Sa poursuite lente n'effraie pas le gibier, qui se laisse suivre de près, quitte le bois au moment où le chasseur entend la voix du chien très-rapprochée, et sort parfois au petit galop, ce qui offre un immense avantage au tireur, qui manquerait souvent un animal se présentant inopinément et s'élançant impétueusement dans la plaine.

Il arrivera aussi que le lapin, par exemple, se terrera s'il est effrayé par la présence d'un grand chien, tandis qu'il se déplacera sans grande inquiétude, devant la poursuite d'un animal tout à fait dépourvu de rapidité.

Les bassets et les petits briquets sont pour ainsi dire dressés d'avance à la chasse au bois, sauf sur deux points, capitaux il est vrai. L'obéissance absolue et immédiate au rappel, et la persistance à suivre la même voie sans se laisser mettre en défaut.

Cette dernière qualité est rare, et j'en ai dit la raison; elle demande des soins tout particuliers dans le dressage, et son importance est telle, qu'il est préférable de n'avoir que deux chiens courants sur lesquels on puisse absolument compter, que d'en posséder dix parmi lesquels il pourrait s'en rencontrer qui fussent sujets à prendre le défaut.

Le basset a la tête très-forte, presque démesurée, de longues oreilles traînant jusqu'à terre, un corps robuste et des pattes excessivement courtes; conformation qui explique à la fois sa lenteur et sa persévérance, car la fatigue lui est presque inconnue. On en distingue deux variétés connues sous les noms de bassets à jambes droites et bassets à jambes torses. Ces derniers sont encore plus lents que les premiers, plus désagréables d'aspect, mais non moins vigoureux.

Le petit briquet est la reproduction exacte mais un peu réduite du chien courant de la grande espèce; il est plus rapide que le basset, et pour ce motif ce dernier doit lui être préféré.

Le chien courant doit être conduit plus sévèrement que le chien d'arrêt; il n'est pas docile et obéissant comme lui, et il faut l'attribuer à ce que, comme ce dernier, il ne chasse pas pour son maître ou même pour le plaisir de la chasse, mais bien poussé par un mobile égoïste.

Lorsqu'on veut avoir des chiens parfaits, il faut commencer

par s'occuper de leur origine, car jamais proverbe n'a été plus vrai que celui-ci : « Bon chien chasse de race. » C'est là un point sur lequel tous les hommes expérimentés sont d'accord, à savoir que les descendants montrent plus de dispositions au dressage en raison directe du plus ou moins de perfection avec laquelle on avait dressé leurs parents. Des chiens courants que l'on emploirait uniquement à garder la maison, et dont les petits serviraient de même à des usages exclusivement domestiques, dégénéreraient de génération en génération, et arriveraient au bout d'un certain laps de temps à n'avoir pas plus de dispositions pour la chasse que les premiers mâtins venus.

Il est donc important que les parents soient de bonne race et bons chasseurs eux-mêmes; le mâle ne doit pas avoir plus de six ans, — limite extrême, — quant à la lice, elle peut être plus âgée.

Il est bon de croiser le caractère des chiens; il ne faut pas prendre trop à la lettre ce principe, mais si l'on a le choix pour une lice indolente entre un chien trop vif et un chien paresseux, il est clair que ce serait folie de prendre ce dernier. Il faut éviter autant que possible l'accouplement entre chiens provenant d'une même portée.

Dès l'âge de six mois on peut commencer le dressage des chiens courants; on les mènera au bois dans la matinée, ayant soin d'attendre que l'humidité matinale se soit dissipée; tout chasseur sait jusqu'à quel point les chiens saisissent avec plus de facilité la piste du gibier quand la rosée couvre la terre; or, il est très-important que les jeunes chiens s'habituent à chercher la piste avec ardeur : si dès leurs premiers pas ils ne rencontrent aucune difficulté, plus tard, quand le gibier sera difficile à suivre, ils le poursuivront mollement ou prendront le défaut.

Si par hasard le chasseur connaît le gite d'un lièvre, il doit se garder de mener ses jeunes chiens droit sur l'animal : il faut au contraire tâcher de leur faire prendre de loin le sentiment du gibier.

Une fois la bête lancée, il faut les suivre, si rude que soit cette tâche, pour voir comment ils s'acquitteront de leur besogne; c'est alors que l'on comprendra l'importance de la docilité au rappel que l'on a dû avant tout inculquer aux jeunes chiens courants.

Je pense que deux chiens suffisent toujours pour la chasse à tir au bois, mais il les faut excellents; si l'on exerce quatre ou six chiens, il sera bon de remarquer s'ils ont la même rapidité, car souvent un chien trop vite épuisera les autres qui voudront l'imiter. En aucun cas il n'est possible de se servir à la fois de bassets et de briquets.

Il est presque indispensable, lorsque l'on va au bois dresser de jeunes chiens courants, d'avoir avec soi un ou deux vieux chiens bien dressés. Leur emploi cependant ne doit être que momentané, car les jeunes seraient trop enclins à s'en rapporter à eux complétement du soin de lancer le gibier.

Si par hasard le chasseur aperçoit une bête fauve qui traverse la voie, ce sera une excellente occasion pour s'assurer si les chiens sont portés à prendre le défaut : c'est le cas de les corriger s'ils quittent la voie. Mais comme l'on ne peut guère compter sur cette circonstance, on peut faire préparer un défaut au moyen d'une peau de lièvre fraîche que l'on ferait trainer en travers de la voie.

On pourrait à la rigueur accoutumer le chien courant comme le chien d'arrêt à ne pas toucher au gibier mort. On pourrait même obtenir avec le temps une race qui se montrerait aussi continente sous ce rapport que celle des chiens d'arrêts; ce serait l'affaire d'un dressage de plusieurs géné-

rations, mais comme les parents des chiens courants de toutes les espèces ont de temps immémorial pu contenter leurs appétits à l'égard du gibier, un pareil dressage serait une rude besogne. Il est hors de doute cependant que de nombreux exemples pourraient être cités, de chiens courants qui se couchent auprès du gibier sans y porter la dent, mais nous n'engagerons pas les sportsmen à employer leur temps à renouveler ce tour de force.

Pour encourager les jeunes chiens courants il est bon d'apporter avec soi, quand on les conduira au bois, un morceau de venaison qu'on leur distribuera soit après l'exercice, soit par parties, quand ils se seront bien tirés de l'un ou l'autre point difficile.

Le chasseur doit se montrer en général beaucoup plus sobre de corrections que d'encouragements; cependant, et surtout pour le dressage des chiens courants, le fouet est un instrument indispensable : le tout est de s'en servir à propos.

Quand les chiens seront dressés et que pour la première fois on les conduira au bois pour une chasse sérieuse, nous engagerons le sportsman à ne prendre que deux chiens à la fois.

Ce sera en quelque sorte le complément du dressage, complément indispensable, car les jeunes animaux n'ont jamais été livrés à eux-mêmes. Comme ils ne seront que deux, une fois la bête lancée, il sera facile de s'assurer par la voix de quelle manière ils se conduisent. S'il le faut, le chasseur entrera sous bois et dirigera lui-même ses chiens. C'est malheureusement un expédient auquel il faut souvent recourir quand les animaux ne sont pas parfaitement dressés.

CHIENS COURANTS DE LA GRANDE ESPÈCE.

—

Nous avons parlé plus haut avec détail des chiens courants employés en Angleterre et connus sous les dénominations de chiens de cerf, chien de lièvre, de renard.

Ceux que l'on emploie sur le Continent proviennent presque tous du Chien Blanc, Chien Greffier, ou Grand Chien Blanc du Roi, connu depuis trois siècles. Cette race s'est subdivisée par suite de croisements divers. On connaît aujourd'hui :

Les Chiens d'Artois, estimés pour la chasse au lièvre.

Les Briquets, à poils ras et à poils frisés, dont les derniers possèdent plus de vigueur.

Les Chiens de Saint-Hubert, dont la race est originaire des Ardennes. Ils sont de stature moyenne, bien coiffés, de couleur noire ou blanche avec marques de feu; on leur reproche une grande lenteur.

Les Chiens gris, les plus rapides et les plus impétueux de tous les chiens courants du Continent; leur fougue les emporte souvent hors de la voie et il est difficile de les y ramener. Ils sont hauts sur jambes et de couleur de poil de lièvre.

Les Chiens Anglo-Normands, variété du chien blanc issue

de son croisement avec une espèce de chiens anglais. Cette race est très-estimée; elle est fort rapide et possède un odorat très-fin.

Les chiens courants de toutes les espèces doivent avoir le pied petit, sec, nerveux et allongé ; le jarret droit et le tendon bien séparé de la jambe; la cuisse forte, bien musclée; la queue très-grosse à l'origine. Il faut que l'arrière-main soit plus élevée que l'avant-main, suivant le proverbe espagnol qui dit : haut des pieds, bas des mains. Le front doit être large, les naseaux bien ouverts, l'oreille mince et plate.

C'est vers son huitième mois que le jeune chien commence ordinairement à acquérir le sentiment du gibier et à suivre les voies ; il serait imprudent toutefois de le laisser travailler sérieusement une piste avant qu'il soit âgé d'un an : quand il est trop faible, le gibier qu'il fait lever l'épuiserait s'il s'attachait à le poursuivre, ou, ce qui arrivera plus souvent, le jeune chien abandonnera une piste pour en chercher une autre et s'habituera à prendre le change. Il faut commencer par enseigner au chien courant à marcher en laisse, puis à être accouplé avec un autre chien ; l'élève ne doit jamais être uni à un chien de son âge avec lequel il jouera ou se battra ; il ne faut pas non plus lui donner un voisin hargneux et méchant, mais bien un vieux chien sage, qui lui indiquera ce qu'il aura à faire. Cela fait, il faudra que les jeunes chiens sachent marcher en harde et suivre le piqueur : ce dernier va devant, le fouet à la main, et empêche que les chiens ne le dépassent, pendant qu'une autre personne suit la harde et s'oppose à ce qu'aucun ne reste en arrière ou ne s'écarte de l'un ou de l'autre côté : quand les jeunes animaux sauront reconnaître la voix et la trompe de celui qui les guide et obéiront sur-le-champ à ses injonctions, on n'aura plus qu'à

les faire chasser. Il est indispensable dès lors de leur donner pour compagnons de vieux chiens sur lesquels on puisse absolument compter : ces professeurs de leur espèce compléteront leur éducation bien mieux que le piqueur le plus expérimenté. Il faut éviter de rendre les premiers travaux trop faciles à exécuter : ainsi, il est également préjudiciable aux progrès des jeunes chiens de les conduire sur la voie quand l'humidité matinale rend la piste extrêmement facile à saisir, et de les exercer en commençant dans les taillis où les émanations du gibier se rencontrent non-seulement sur le sol, mais encore sur les petites branches situées à la hauteur du nez du chien. Ce dernier contracterait ainsi deux défauts des plus graves, dont le premier consiste à ne s'attacher qu'aux pistes très-faciles à saisir, et dont le second pourrait l'amener à suivre la voie le nez en l'air comme les chiens d'arrêt.

Quand tous les chiens se trouvent en défaut et qu'il est impossible de les remettre sur la voie, il faut immédiatement les coupler et regagner le logis : s'il en était autrement, et si les chiens avaient l'espoir, une bête étant perdue, d'être autorisés à en faire lever une autre, ils ne mettraient pas à retrouver la piste l'ardeur et la persévérance indispensables pour relever un défaut. Ils contracteraient l'habitude du change.

La prise doit toujours être suivie de la curée. Le chien courant chasse en égoïste, et il faut qu'il sache bien que sa peine trouvera sa récompense.

Il est d'usage en Angleterre, pour perfectionner le dressage des jeunes chiens courants, de leur faire faire la chasse au renardeau : dans les contrées où le renard n'est pas chassé à courre, on pourrait se servir avec le même succès d'un levraut ou même d'un lapin domestique.

Ces exercices ont lieu d'ordinaire pendant le mois d'août :

dès le matin on conduit les chiens dans une partie de bois où l'on a eu soin de faire à l'avance boucher les terriers. Cette chasse n'est dénuée ni d'intérêt ni de charme : on place des hommes à la lisière du bois où elle doit avoir lieu, pour empêcher les chiens de le quitter : il est rare que le renardeau en sorte, mais s'il se trouve accompagné de sa mère, il ne sera pas surprenant que celle-ci quitte le bois tout d'abord en emportant le petit dans sa gueule.

Le piqueur doit se trouver sous bois et surveiller les chiens, pour les empêcher de poursuivre les lièvres et les lapins qu'ils pourraient faire lever; il faut qu'il rompe à coups de fouet les chiens qui prendraient le change.

Aussitôt qu'un renardeau est tué, le piqueur s'en empare, et tous les valets de chiens portés autour du bois pénètrent dans le taillis pour rassembler la jeune meute, ordinairement très-dispersée. L'animal mort est suspendu à un arbre hors de portée de la dent; toute la jeune meute est réunie dans un endroit spacieux, et le piqueur procède à la curée, en ayant soin de donner la meilleure part aux plus jeunes chiens et surtout à ceux qui sont timides et craintifs.

Les chiens courants atteignent le maximum de leur vigueur après leur deuxième année; à l'âge de six ans, ils commencent à perdre de leur vitesse.

Nous avons considéré jusqu'ici le chien isolément; il y aurait bien des choses à dire sur la constitution de la meute. Dix chiens, tous excellents, s'ils sont pris chacun à part, peuvent faire une meute détestable.

La particularité la plus importante, la première à observer, est la rapidité respective de chacun des chiens; il faut que tous ceux qui composent une meute soient de vitesse égale, du même pied comme on dit en termes de vénerie. Si deux chiens sont beaucoup plus lestes que tous les autres, autant

vaut laisser le reste de la meute au logis; le veneur qui croit avoir dix chiens, n'en a réellement que deux.

Beaucoup de veneurs exigent également que leurs chiens soient aussi de même taille et de même couleur : c'est là une question de goût dans laquelle nous n'avons pas à intervenir : si les animaux sont du même pied, ils peuvent être de diverses grandeurs et nuances sans que leur travail en souffre : la question d'élégance et d'aspect demande seule qu'ils ne soient pas trop disparates sous ces deux rapports.

La taille des chiens courants de la grande espèce varie ordinairement de 52 centimètres à 60.

Les noms des chiens courants accrédités par l'usage sont courts et surtout sonores.

En voici quelques-uns parmi lesquels le veneur pourra choisir :

Pour les mâles.	*Pour les lices.*
Barraud.	Mirande.
Cléraud.	Coquette.
Miraut.	Vitesse.
Briffaut.	Mérope.
Nicamor.	Finaude.
Polidor.	Rabelle.
Ramonaud.	Blanchette.
Souillard.	Chevrette.
Ravaudin.	Diane.

LE CHENIL.

Toute meute exige les soins les plus assidus et de l'entretien du chenil dépend en grande partie le succès de la chasse. Si bien dressés que soient les chiens, ils ne pourront exécuter leur rude travail à la complète satisfaction du veneur si leur bien-être, aux divers points de vue de la nourriture, de la propreté, du repos, n'est l'objet d'une sollicitude spéciale et continue. Il faut donc que tout piqueur ait sans cesse en vue de tenir ses chiens en condition telle qu'ils soient prêts en tous temps à supporter les fatigues de la chasse sans nuire à leur santé; il faut aussi que le propriétaire lui-même veille sur ses chiens et s'assure que ses intentions en ce qui les concerne sont toujours ponctuellement remplies.

Le chenil doit être placé dans un endroit élevé et bien sec, exposé de préférence au levant, mais jamais au midi; la chaleur durant l'été y deviendrait insupportable et l'air s'y corromprait indubitablement. Autant que possible, un cours d'eau limpide le traversera afin que les chiens aient à toute heure et en tous temps de l'eau en abondance. C'est là un point d'une immense importance. Le chenil se divise ordinairement en trois bâtiments ou trois salles de rez-de-chaussée dans un même corps de logis; pour bien faire, chaque partie

doit avoir sa cour séparée. Il est indispensable que l'on puisse, quand le cas s'en présente, séparer les chiens atteints de maladies contagieuses ou même de blessures, les chiennes en chaleur et celles qui nourrissent des petits. La pièce qui sert à la réfection de la meute à qui la pitance ne doit jamais être distribuée, si ce n'est sous les yeux d'un piqueur, est ordinairement réservée à ce seul usage; les cours doivent être pavées en pente pour qu'on puisse les nettoyer souvent et avec facilité; toutes les portes doivent s'ouvrir en dehors, et il faut s'arranger de façon que les chiens en se précipitant dans les cours ne risquent pas de se blesser.

Le sol sera couvert de planches au-dessous desquelles on aura mis une couche épaisse de charbon destinée à préserver de l'humidité. Les murs doivent être solidement crépis et réparés aussitôt qu'on y découvrira les moindres crevasses. Des planches de chêne seront assujetties le long des murs en forme de bancs : elles auront au moins trois pieds en largeur, seront munies d'un rebord et établies à six pouces du sol : on les met parfois à un pied de hauteur, mais il arrive que les chiens qui doivent y coucher ne peuvent y atteindre quand ils sont fatigués par un exercice exceptionnel; on courrait donc le risque de les priver de repos, alors qu'ils en ont le plus grand besoin. Sur ces planches, se trouvera une bonne litière de paille de seigle qui doit être enlevée chaque jour pour procéder au nettoyage. En munissant les planches de charnières, on pourrait les relever le long du mur, ce qui préserverait des dépôts d'ordures qui se feront indubitablement en dessous si l'on croit pouvoir négliger cette précaution. Il est bon que les murs du chenil soient lambrissés à hauteur d'appui : ce n'est là qu'une nouvelle précaution contre l'humidité, mais ses effets sont si pernicieux qu'il semble qu'on ne s'en pourrait trop garantir.

Il est rigoureusement nécessaire que, dans toutes les saisons, il soit possible de chauffer instantanément le chenil si l'intérêt de la santé de la meute l'exige.

Lorsque les chiens reviendront de la chasse mouillés, il faut qu'ils puissent se sécher autour d'un poële ou d'un tuyau de chaleur dont ils seront séparés par un grillage. Le piqueur veillera à ce que tous les chiens aient leur part de chaleur, et quand ils seront bien secs, il les fera bouchonner jusqu'à ce que la circulation du sang soit bien rétablie. Les chiens qui se coucheraient mouillés dans un local sans feu se réveilleraient pour la plupart malades, peut-être gravement.

L'instant où les chiens prennent leur repas est celui où les amateurs doivent visiter le chenil s'ils veuillent jouir d'un spectacle aussi bruyant qu'animé.

Les auges remplies de nourriture sont déposées dans la cour; le piqueur, le fouet à la main, se tient à la porte de la pièce où les chiens sont renfermés : ceux-ci se pressent, dévorant leur pitance des yeux, mais n'osant s'en approcher sans en avoir reçu la permission. Le piqueur fait d'abord sortir les chiens les plus faibles et les plus craintifs ou ceux qui mangent le moins vite; puis, quand ils sont repus, le reste de la meute sort sur le mot du piqueur et le contenu des auges est bientôt dévoré. Après le repas, on enferme la meute pour la nuit, et si le temps est chaud, on ouvre un châssis pratiqué dans la porte et qui permet aux chiens d'aller dans la cour et de se désaltérer. Cette ouverture empêche aussi le chenil de trop s'échauffer.

Un piqueur qui possède parfaitement la science du chenil et qui sait se faire obéir de tous ses chiens est le premier élément de la chasse à courre. Pour rendre un chien ce qu'il doit être, brave et vigoureux autant que possible, intelligent et docile, il faut une sollicitude de toutes les heures, et si

quelques chiens prennent au chenil le dessus sur l'autorité du piqueur, il n'y a à attendre de la meute, en chasse, que désordre et confusion.

DE L'ÉLÈVE DU CHIEN.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ÉLÈVE.

Les principes de l'élève du chien sont souvent d'accord avec ceux qui président à l'élève des autres animaux du même ordre (mammifère); cependant il ne faut pas perdre de vue qu'il y a tant de diversité dans les habitudes des animaux et la manière dont ils se propagent, qu'il serait préjudiciable de prendre pour règle de conduite de conclure par analogie.

Les animaux étrangers à la race des mammifères, notamment les oiseaux, ne nourrissent pas leurs petits du produit de leur propre chair; dans ce cas le rôle de la mère n'est guère plus important que celui du père, mais il n'en est pas de même pour les races canine, chevaline et bovine, dans lesquelles le rôle de la lice, de la jument et de la vache doit être pris en sérieuse considération. Lorsqu'il s'agit de l'élève du chien, le choix de la femelle a plus d'importance que celui du mâle, pour diverses raisons, dont l'une des plus importantes est que la chienne reste d'habitude la propriété de l'éleveur, tandis que le chien peut être changé après un premier essai; le principal argument en faveur de la femelle est la supposition que ses formes, plus que celles du chien, se reproduisent dans la progéniture; c'est là une question d'histoire naturelle, aussi bien que d'élevage pra-

tique, mais mon expérience me porte à croire cette opinion fondée. On peut citer beaucoup d'étalons et de chiens qui ont produit, de bons rejetons avec toutes espèces de juments et de lices, mais en revanche il est facile de prouver qu'un bien plus grand nombre de reproducteurs des races chevaline et canine qui, dans de fréquentes occasions, avaient fait preuve de qualités exceptionnelles, n'ont obtenu d'excellents produits qu'avec le concours d'une ou deux femelles également remarquables et ont complétement échoué avec toutes les autres. Des juments et des chiennes ont donné chaque année pendant tout le temps qu'elles ont été consacrées à la reproduction un ou plusieurs magnifiques produits quels que fussent l'étalon et le chien qui les avaient fécondées. On suppose généralement que le père lègue à sa progéniture ses formes extérieures, tandis que la mère lui transmet son tempérament et son caractère ; il y a probablement quelque vérité dans cette hypothèse ; néanmoins il est évident que non-seulement le père et la mère influent sur les rejetons, mais aussi les grands pères et grand'mères des deux côtés, et même au delà, jusqu'à la sixième ou la septième génération, notamment du côté de la mère. On cite un fait remarquable se rapportant à l'élevage et qui devrait être généralement connu, c'est qu'il existe dans les produits une tendance à une séparation entre les différentes races dont ils se composent ; ainsi chez un jeune chien dans lequel se confondent en proportions égales quatre races distinctes, on ne trouvera pas au même degré les qualités ou les défauts particuliers à chacune de ces races ; il ressemblera à l'une beaucoup plus qu'aux autres ; ce fait est plus évident encore, lorsqu'il y a mélange de huit races, et en supposant que la portée soit de huit, elle pourrait se composer d'animaux représentant chacun une des races dont ils descendent. Ceci explique qu'une femelle de terrier à longs

poils, accouplée à un terrier mâle également à longs poils, mette bas un ou même plusieurs petits à poils ras, bien que depuis deux ou trois générations tous les reproducteurs aient été à longs poils ; c'est qu'en remontant plus haut encore il y a eu un croisement avec un chien à poils ras. Il en est de même de la couleur et des marques particulières qui changeront ou s'effaceront pendant une, deux ou même trois générations et reparaîtront ensuite. Chez la plupart des races de chiens ce fait est assez difficile à établir, parce qu'on ne tient pas soigneusement note des croisements successifs et qu'on ne pourrait sans crainte d'erreurs remonter bien haut, mais en Angleterre il est tenu note de la généalogie des levriers de pure race, avec indication de la couleur des individus et des particularités de toute nature qui les distinguent. Ces registres remontent à plus de vingt générations. C'est ainsi que l'on a pu constater les curieuses observations qui vont suivre et qui sont appuyées sur des documents dignes de foi.

Il existe dans la Grande-Bretagne une espèce de levriers bien connue et justement estimée qui descend toute entière d'une chienne appelée *Parrot-nosed-Bitch ;* ce nom qui signifie « chienne au nez de perroquet, » lui avait été donné à cause de la conformation bizarre et extraordinaire de son nez. Cette lice fut accouplée en 1825 à un levrier mâle nommé Streamer et donna naissance à une chienne nommée Ruby; ni chez cette dernière, ni chez aucun des petits auxquels elle donna le jour dans ses deux premières portées ne se reproduisit ce nez extraordinaire, tandis que, dans la troisième, dont le père nommé Blackbird, appartenait à M. Hodgkinson, on retrouva chez deux des petits, Blackbird et Starling, le nez extraordinaire. Dans cette même portée se trouvait une femelle devenue célèbre du nom de Old Linnet, de qui descen-

dent un grand nombre de levriers de premier ordre. Chez ces derniers cette particularité ne s'est jamais reproduite, à deux exceptions près; une dans la troisième génération et une dans la cinquième chez un chien appelé Lollipop, né chez M. Thomas de Macclesfield, propriétaire de toute la génération. Une des femelles de cette race est remarquable pour avoir dans chacune de ses portées un jeune chien bleu, bien que cette couleur ne se soit jamais vue depuis Ruby dont nous avons déjà parlé. Ces faits sont très-remarquables et prouvent la tendance des jeunes animaux à reproduire les qualités et les marques distinctives des générations précédentes, mais comme ils sont reconnus vrais par tous les éleveurs, il est inutile que nous nous y arrêtions plus longtemps; les exemples que nous avons cités n'ont pour but que de prouver aux gens inexpérimentés ce qu'ils auraient pu prendre pour une assertion hasardée.

PRATIQUE DE L'ÉLÈVE DU CHIEN.

—

Y a-t-il, se demandera-t-on sans doute, y a-t-il en matière d'élevage, des principes, des règles impérieuses, dont l'éleveur ne puisse se départir? Sous beaucoup de rapports il est difficile de donner à cette question une réponse catégorique. Néanmoins il est certains principes généraux qui peuvent être d'un grand secours et que nous allons indiquer, en évitant soigneusement toutes les règles qui ne sont pas clairement établies et généralement admises.

— Le mâle et la femelle contribuent également à former le germe originel du rejeton, mais la femelle ayant de plus à le nourrir jusqu'au moment de sa naissance, il est rationnel de supposer qu'elle a plus d'influence que le mâle sur sa formation.

— La conformation naturelle, ainsi que toute particularité acquise ou accidentelle, se transmet par le père et la mère; c'est une loi générale que nul ne songe à contester. On peut donc dire que des deux côtés le bon produit le bon et vice-versâ.

— La race se transmet sans changement aux rejetons, en proportion de sa pureté. Ainsi les jeunes produits d'un levrier femelle de pur sang accouplé à un chien de sang mêlé ressembleront bien plus à la mère qu'au père.

— Les croisements successifs entre chiens d'une même souche que l'on a toujours proscrits ne sont pas préjudiciables

dans toutes les occasions comme beaucoup d'hommes compétents l'avaient affirmé. Plusieurs exemples pris chez les levriers les plus remarquables sembleraient prouver au contraire que dans certains cas ils peuvent être avantageux.

— Comme le chien participe non-seulement des qualités d'un père et d'une mère, mais encore de celles des générations précédentes, à moins qu'il n'y ait eu de nombreux croisements entre chiens d'une même souche, il est impossible de prévoir avec une certitude absolue le résultat à obtenir.

— La première fécondation paraît avoir quelque influence sur les suivantes. Il est donc nécessaire de veiller à ce que le succès de toutes les portées à venir de la lice ne soit pas compromis par une fécondation préalable et mauvaise. Ce fait a été si positivement établi qu'il est inutile d'en donner des preuves.

C'est par ces principes généraux que nous devons nous laisser guider dans le choix du chien et de la chienne à consacrer à la reproduction, en nous efforçant de trouver des animaux aussi remarquables que possible par la conformation du corps, les qualités de l'intelligence et du caractère et la perfection du système nerveux. Ainsi si vous vous consacrez à l'élève du pointer, choisissez un père et une mère de bonne apparence et qui remplissent bien leurs fonctions à la chasse, qui soient doués d'un bon odorat, qui travaillent bien et qui aient de la vigueur ; s'ils sont parfaitement dressés, ils seront préférables encore. En n'attachant pas à ces points l'attention qu'ils méritent on obtiendra souvent des résultats peu satisfaisants.

Pour assurer la réussite, quelques vrais amateurs étudient soigneusement la généalogie du mâle et de la femelle qu'ils se proposent de choisir ; ils ont l'assurance alors, qu'aussi loin qu'ils peuvent remonter, leurs ancêtres étaient doués de ces

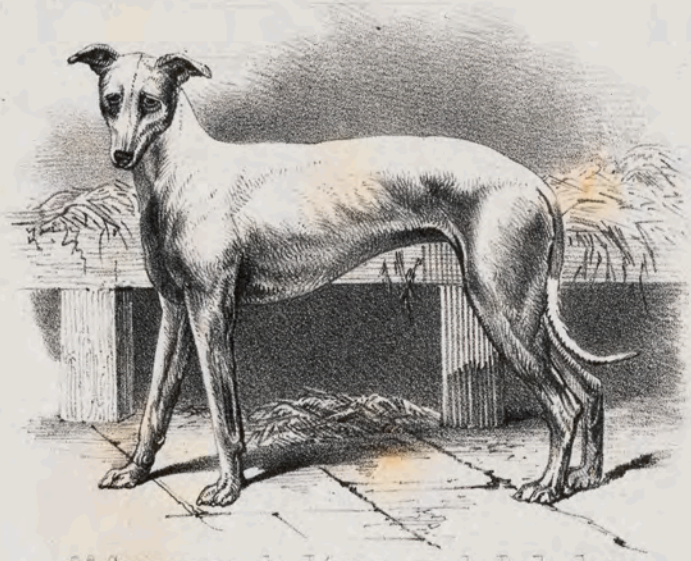
qualités sans lesquelles, selon toute probabilité, leurs propriétaires ne les auraient pas conservés. S'il était établi qu'un pointer descend d'un chien et d'une chienne renommés par leurs performances ou provient d'animaux ayant été la propriété d'un sportsman justement renommé, il serait prisé plus haut qu'un autre pointer sans généalogie, lors même que ce dernier lui serait supérieur par sa conformation et remplirait également bien ses fonctions à la chasse. L'importance de la généalogie est plus appréciée chaque année, et des éleveurs expérimentés refusent en général de consacrer à la reproduction tout chien ou toute chienne dont les ancêtres ne leur sont pas connus pour avoir appartenu à des personnes soigneuses elles-mêmes dans leurs choix. Dans la plupart des cas cette connaissance suffit lorsqu'il s'agit de pointers, de setters, d'épagneuls, etc., mais la généalogie des levriers et des chiens de renard de pur sang peut se tracer à travers une douzaine de chenils d'une réputation établie. Cette attention devrait s'étendre à toutes les variétés de chiens dont les performances ont de l'importance ; sans elle on ne pourra compter sur la reproduction de formes particulières. Les éleveurs de petits chiens de valeur, tels que les épagneuls King-Charles, les levrettes, etc., sont excessivement soigneux. L'expérience leur a prouvé que la négligence est une source de continuels désappointements.

CROISEMENT ET RACES CROISÉES.

L'éleveur peut avoir en vue deux buts opposés : prévenir la dégénérescence en s'en tenant constamment au même sang, ou en produisant sans cesse des chiens d'une même souche, ou bien améliorer les races particulières chez lesquelles se fait sentir l'absence de quelque qualité désirable, en les croisant avec d'autres qui la possèdent à un plus haut degré ou même à l'excès. Le premier de ces buts sera mieux compris quand nous aurons traité la question de la fécondation entre animaux provenant d'une même origine; nous allons maintenant nous occuper du second.

Parmi les chiens comme parmi les chevaux il est des variétés remarquables par leurs qualités particulières; ces qualités, plus nombreuses chez le chien que chez le cheval donnent lieu à de plus nombreuses modifications des races. Ainsi chez le cheval l'on a à s'occuper de la rapidité, de la vigueur, du courage, du caractère et des formes qui ont tant d'influence sur l'action; mais le chien doit avoir en plus l'odorat et la sagacité qui chez quelques espèces sont de la plus grande importance. Il existe certaines races anciennes chez lesquelles l'une ou l'autre des qualités que nous avons citées se trouve développée au plus haut degré tandis que les autres lui font défaut; on l'accouple alors avec une autre race chez laquelle les qualités qui lui manquent sont poussées à l'excès. C'est par la connaissance et l'application intelligente de ces principes que l'on a atteint à la perfection de nos races

1e Croisement du Levrier avec le Boule-dogue



2e Croisement du Lévrier avec le Boule-dogue

modernes. C'est ainsi que l'on a obtenu en Angleterre l'admirable chien de renard en combinant la rapidité du levrier et le courage du boule-dogue. Le terrier, quoique fort ardent à la poursuite de la vermine, n'a pas le courage nécessaire pour supporter sans fuir ses morsures, s'il n'est croisé avec le boule-dogue; le produit de ce croisement appelé boule-terrier est fort recherché. Presque tous les terriers ont été croisés de cette manière il y a quelques générations, et je suis persuadé que sans le mélange de ce sang ils ne seraient bons à rien.

Les personnes qui n'ont pas eu la preuve du contraire pourraient supposer qu'il faut plusieurs croisements successifs pour faire disparaître les formes lourdes et pesantes du boule-dogue, mais l'expérience prouvera qu'à la troisième génération il ne reste que bien peu de traces du boule dogue, et qu'à la quatrième les formes extérieures ne trahissent plus le croisement. Cette opération a été faite récemment, et les gravures que nous allons donner, prouveront la vérité de notre assertion. Elles sont la reproduction fidèle d'autant de photographies faites d'après les quatre animaux, qui représentent chacun un des croisements du boule-dogue et du levrier. Les deux animaux qui furent la base primitive de cette combinaison, étaient l'un et l'autre d'une beauté de formes peu commune, et d'une grande valeur.

Nous avons donné cette explication dans la crainte de voir nos lecteurs considérer comme impossibles les formes étranges des deux premières figures; le procédé photographique explique également l'attitude dans laquelle sont représentés les quatre animaux.

Le premier croisement du boule-dogue, qui s'appelait Chicken, et de la femelle de levrier, qui portait le nom de Fly, produisit l'animal lourd et grossier, nommé Half-and-Half, dont nous donnons ci-contre la reproduction.

Half-and-Half fut fécondée par un bon levrier nommé Blunder. Le produit de ce second croisement, Hécate, femelle blanche, présentait encore quelques légers caractères de la race du boule-dogue, mais un observateur médiocre les eût à peine remarqués. Il existait cependant dans cette lice une absence de symétrie et de proportion que le portrait que nous donnons rend exactement.

Elle fut accouplée à Preston, chien très-vite, et leur produit fut Hecuba, grande femelle noire bien conformée, et, comme je l'ai déjà fait remarquer, à peine reconnaissable d'un levrier pur sang.

On l'envoya à un chien célèbre, nommé Bedlamite, espérant obtenir de bons coureurs par ce quatrième croisement; tous étaient vites, mais manquaient complétement de vigueur. Nous donnons ici un de ces produits, qui portait le nom d'Hysterics.

Cette chienne fut fécondée par Ranter, fils de Bedlamite, mais le résultat de ce cinquième croisement ne fut pas, croyons-nous, plus satisfaisant que celui du quatrième.

Avant de s'occuper d'une race particulière dans le but d'en atténuer les défauts, il est nécessaire de bien connaître les races douées à un haut degré des qualités les plus importantes, c'est-à-dire la rapidité, le courage, l'odorat et la sagacité. Quant à la rapidité, elle domine si incontestablement chez le levrier, qu'il est inutile de chercher ailleurs, et chaque fois qu'il s'agit d'accélérer l'allure, cette race est immédiatement choisie; il n'y a pas de discussion possible sur le meilleur moyen d'arriver au résultat désiré. Le courage du boule-dogue est proverbial, et fort heureusement sa conformation permet de le croiser avec les autres races; le levrier même a complétement reconquis ses formes primitives à la quatrième génération, et dès la troisième, il serait difficile de

3e Croisement du Lévrier avec le Boule-dogue

4e Croisement du Lévrier avec le Boule-dogue

découvrir des preuves certaines de l'existence du croisement.

Quant à l'odorat, il peut y avoir divergence d'opinion selon l'emploi auquel le chien est destiné, mais comme il est rare qu'il soit nécessaire de greffer cette qualité sur la rapidité et le courage, et que c'est d'ordinaire le contraire qui a lieu, il est inutile de nous étendre sur ce sujet. S'il devient nécessaire d'améliorer le nez du pointer, du setter, du braque ou de l'épagneul, il faut avoir recours aux meilleurs specimens, sous le rapport des facultés olfactives, de la race elle-même, parce qu'il y a dans la manière de mettre à profit l'odorat du chien, une particularité qui le rend plus propre à la besogne à laquelle on l'applique qu'à toute autre. Ainsi le pointer croisé du chien courant est sujet à chasser trop bas, sans parler d'autres défauts qui nuisent à ce croisement, ainsi qu'à celui du braque et de l'épagneul avec le chien courant. On peut donc établir en règle qu'il n'est pas prudent d'avoir recours à d'autres races pour l'amélioration de l'odorat.

La sagacité se trouve chez plusieurs races, mais elle est plus développée peut-être chez le chien de Terre-Neuve et le terrier; principalement je suppose parce que ces animaux sont plus fréquemment les compagnons des hommes, que les chiens de chasse entretenus dans des chenils.

Aucun chien n'est plus susceptible d'instruction que le boule-terrier, issu, comme nous l'avons déjà dit, du croisement du terrier et du boule-dogue; il est loin d'en être de même de ce dernier. La réclusion et la solitude ont sur les animaux la même influence que sur les hommes, elles les prédisposent à l'idiotisme, et le chien que l'on veut rendre sagace, doit être constamment le compagnon de son maître. De là vient que chez le chien du braconnier l'intelligence se développe bien mieux que chez celui du sportsman; étant l'ami et le compagnon constant de son maître, il comprend chacune de

ses paroles et semble prêt en retour à lui communiquer ses propres idées.

En résumé, les races suivantes peuvent être considérées comme le type des qualités remarquables en chacune d'elles, et il est bon d'y avoir recours lorsqu'elles font défaut dans quelque autre race. La rapidité domine chez le levrier, le courage chez le boule-dogue, et l'odorat chez le limier ; l'épagneul et le terrier sont remarquables par leur facilité à trouver la piste. Enfin, le chien de Terre-Neuve et le terrier sont plus sagaces que les autres chiens parce qu'ils sont constamment les compagnons de l'homme.

QUALITÉS DES PARENTS.

La santé chez les parents est de la plus grande importance ; la constitution de la femelle doit être assez vigoureuse pour la mettre en état de supporter sans faiblir la croissance de ses petits avant leur naissance, et de produire une quantité de lait suffisante pour les nourrir ensuite ; dans ces dernières fonctions elle peut être secondée par une autre chienne.

Chez presque toutes les races le moment le plus favorable est celui où le père et la mère viennent d'atteindre à la maturité. Cependant, lorsqu'on désire obtenir des produits de fort petite taille, plus les animaux sont vieux, plus on a de chance d'arriver à ce résultat, excepté toutefois lorsque la femelle en est à sa dernière portée qui ne se compose souvent que d'un ou de deux petits, et il arrive que, dans ce cas, la taille de ces derniers dépasse même la moyenne. Toutes les lices devraient avoir atteint à la maturité avant d'être consacrées à la reproduction ; cette période varie selon la taille ; les petits chiens sont adultes à l'âge d'un an, tandis que les grands n'ont pas à cette époque atteint plus de la moitié de leur développement. Le mâtin n'a toute sa croissance qu'à deux ans ; le levrier à un an et demi ; le braque, le pointer et le setter d'un an et trois mois à un an et demi ; les terriers et les petits chiens d'appartement à un an ou même plus tôt.

CROISEMENTS ENTRE CHIENS PROVENANT D'UNE MÊME SOUCHE.

Les points relatifs à ces questions sont de la plus grande importance ; les opinions opposées sont soutenues avec une égale vigueur. On a grossièrement abusé de ce genre de croisement comme de beaucoup d'autres pratiques excellentes en elles-mêmes. Les propriétaires d'un bon chenil se sont entichés de leurs produits, et en s'y tenant exclusivement, ils ont fini par réduire leurs chiens à un état d'idiotisme et de délicatesse de constitution qui rend leur emploi impossible. Dans le cours de vingt années, j'ai vu une race de pointers de grande valeur qui par la persistance à éviter tout croisement, en fut réduite à un tel état qu'ils étaient sans cesse sur une fausse piste et se secondant les uns les autres sans qu'il y eût de gibier à portée ; de plus, il était absolument impossible de les ramener. Le manque d'intelligence peut seul expliquer ce fait, car c'est par leurs facultés raisonnantes que les chiens reconnaissent leur erreur. Lorsque ceux auxquels je fais allusion étaient tombés en arrêt, ils restaient immobiles comme des idoles chinoises, et il fallait absolument avoir recours aux coups de pied ou au fouet pour les forcer à battre le terrain de nouveau. Un éleveur qui avait une longue expérience de l'élève du levrier, disait qu'un croisement dans la race même et deux en dehors était la juste proportion quant au levrier, et il est probable qu'il en est de même pour les autres espèces. Une sœur peut être fécondée

par un frère, s'il n'y a pas eu de proche parenté entre leur père et leur mère, mais quoique cet essai ait eu parfois de bons résultats, en règle générale je n'oserais le recommander; il vaut mieux faire féconder une chienne par son père, parce que si celui-ci et la mère de la chienne n'étaient point parents, la moitié de leur sang seulement est le même. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est de se procurer un chien qui ait une portion considérable du même sang que la femelle, mais qui en soit séparé par un ou deux croisements, c'est-à-dire d'accoupler des animaux dont les grands-pères ou arrière-grands-pères étaient frères, mais dont les mères et grand' mères n'étaient point parentes. Le degré de parenté sera également bon s'il existe du côté de la mère, ou si c'est la grand'mère qui est sœur du grand-père. L'usage de ce genre d'élevage a pris beaucoup d'extension depuis quelques années, et a produit de très-heureux résultats pour le levrier. Je crois avoir établi que l'usage d'accoupler dans certaines limites des chiens unis par un lien de parenté non-seulement n'est pas préjudiciable, mais sera avantageux, pourvu qu'il ne nuise pas au tempérament nerveux et aux qualités mentales du produit; que le corps n'en souffre pas, c'est un fait bien connu et dont il est aisé de se convaincre en examinant les formes extérieures des chiens obtenus de cette manière. La nature nous offre l'exemple d'animaux sauvages vivant en troupes et qui se reproduisent ainsi; le cerf ajoute ses filles à son harem aussi longtemps qu'il lui reste assez de force pour vaincre ses plus jeunes rivaux. Il en est de même du taureau et de l'étalon sauvage qui briguent la suprématie, jusqu'à ce qu'enfin, vaincus par l'âge ou la maladie, ils se voient forcés de céder la place à un animal plus jeune et plus vigoureux qui devient leur maître et celui des femelles qui les suivaient. Il semble que la nature ait eu recours à ce moyen

pour produire une race supérieure et prévenir la dégénérescence qu'on remarque chez les êtres humains lorsqu'un couple faible assume la tâche de produire une famille. L'homme est une exception à la règle générale, car les lois prohibent les unions entre parents, qui ont continuellement lieu entre les animaux comme nous l'avons fait remarquer plus haut et spécialement entre ceux qui vivent en troupes. Cet exemple doit nous prémunir contre les erreurs dans lesquelles nous pourrions tomber en raisonnant par analogie ; parce que nous voyons que chez la race humaine l'union de cousins germains produit d'habitude des enfants défectueux, physiquement et mentalement, nous ne devons pas en conclure que l'accouplement de chevaux ou de chiens, parents au même degré, produira les mêmes résultats. D'un autre côté, si l'on peut obtenir tout ce que l'on désire sans avoir recours à ce genre d'élevage, je conseillerai de l'éviter, mais j'y reviendrai toujours lorsqu'il sera désirable de voir reparaître une espèce particulière, submergée par un sang prédominant.

ÉPOQUE FAVORABLE A LA REPRODUCTION.

L'époque de l'année, la plus favorable à l'élève des chiens, commence au mois d'avril et se termine au mois de septembre. Au cœur de l'hiver les petits sont sujets à souffrir du froid, ce qui arrête leur croissance et fort souvent développe des maladies. Quant aux levriers, on choisit une époque de l'année moins avancée. Les chiens de chasse doivent commencer à travailler en automne, et comme ils ne sont pas complétement développés à l'âge d'un an, on doit s'efforcer de les obtenir au printemps. Les chiens d'appartement, élevés dans l'intérieur des maisons peuvent naître presque à toute époque de l'année; mais ils sont plus vigoureux et mieux portant lorsqu'ils naissent pendant les mois d'été; ils jouissent alors de plus d'air et de soleil qu'on ne pourrait leur en procurer pendant l'hiver, époque à laquelle la chaleur du feu leur est indispensable.

DURÉE DE LA CHALEUR.

La durée de la période de chaleur chez la femelle est de trois semaines environ pendant la seconde desquelles elle sera généralement fécondée par le mâle; le onzième ou le douzième jour est d'ordinaire le meilleur moment de la livrer au chien. Pendant les trois ou quatre premiers jours de la seconde semaine la femelle saigne considérablement de la vulve, et tant que ce symptôme se manifeste on ne doit pas la laisser approcher du mâle, ce qu'elle permettra rarement, du reste, quand elle est abandonnée à elle-même; mais aussitôt qu'il disparaît, il n'y a pas un moment à perdre, car il arrive souvent que peu de temps après elle refuse obstinément le chien, et l'on pourrait perdre ainsi une année entière. La plupart des femelles sont en chaleur deux fois par an à époques également éloignées, d'autres tous les cinq ou même tous les quatre mois; quelques-unes tous les sept, huit, neuf, dix, onze ou douze mois, mais c'est là l'exception; la plus grande partie des chiennes de toutes races sont en chaleur deux fois par an assez régulièrement. Il est bon d'être en état de calculer l'époque probable du retour de la chaleur chez chaque chienne. La période qui s'écoule entre la première et la seconde peut en général servir de règle.

TRAITEMENT DE LA FEMELLE.

—

Lorsqu'on n'a pas l'intention de consacrer les chiennes à la reproduction, on doit à l'époque de la chaleur, les séparer soigneusement du chien, et les priver d'une partie de leurs exercices habituels; souvent leur santé en souffre; à cause de leur état fiévreux et de la privation d'exercice on devrait à cette époque les nourrir moins fortement que d'habitude et ne leur donner que fort peu de viande. De la bouillie, des légumes mêlés à la farine d'avoine leur conviendront parfaitement, mais si la femelle a été habituée à une grande quantité de chair, il ne sera pas bon de l'en priver entièrement. Qu'on se rappelle en un mot qu'il est bon de la soumettre à un régime moins échauffant, mais qu'il faut se garder de la faire souffrir de la faim et de lui nuire par un changement trop brusque. Après cette période une médecine rafraîchissante consistant en une dose d'huile ou de sel sera souvent nécessaire.

TRAITEMENT DE LA LICE PLEINE.

Quand il est positivement établi qu'une lice est pleine, l'exercice qu'on lui fait prendre doit être accru jusqu'à la sixième semaine, et pris régulièrement chaque jour en évitant soigneusement tout effort violent soit en galopant, soit en sautant. Une chienne de valeur est souvent conduite en laisse pendant la dernière semaine; de quelque façon que ce soit il faut qu'elle fasse de l'exercice jusqu'au dernier moment; on évitera de cette manière la nécessité de recourir aux médecines. Pendant les dernières semaines la nourriture doit être réglée selon la condition de l'animal; elle doit être augmentée s'il est trop maigre, diminuée s'il est trop gras; son état doit être compatible avec une santé parfaite et ne tendre ni vers l'épuisement, ni vers l'échauffement. Un embonpoint excessif rend plus difficile la naissance des petits, et très-souvent nuit à la sécrétion du lait; dans ce dernier cas la fièvre de lait est rendue plus grave. Pendant la dernière semaine il vaut mieux séparer la lice des autres chiens; à cette époque elle est agitée et cherche instinctivement une place pour mettre bas; si on l'empêche d'occuper un coin qu'elle paraît désirer elle est inquiète. La nourriture doit être alors très-humide et se composer principalement de bouillon, ou de pain et de lait auquel on ajoute de la farine d'avoine quand l'état des entrailles l'exige.

DU LIEU PRÉPARÉ A LA LICE POUR Y METTRE BAS.

La meilleure manière de préparer à la lice une place pour y mettre bas, est de clouer un morceau de vieux tapis dans le coin d'un plancher bien uni, ou sur une porte ou une autre pièce de bois élevée à quelques pouces du sol. Si la femelle occupe ordinairement un chenil de bois on peut l'y laisser ; elle s'y trouvera mieux que partout ailleurs, mais si quelque accident survenait soit à la mère, soit aux petits, il serait difficile d'arriver à elle, et pour ce motif une autre place est préférable. Une pièce de bois, grande ou petite selon la taille de la chienne, avec un rebord assez élevé pour empêcher les petits d'en rouler, et supportée par des briques à quelques pouces du sol, suffit à l'animal le plus précieux ; si un morceau de tapis est cloué sur le bois et qu'un peu de paille recouvre le tout, la mère et les rejetons jouiront de tout le confort possible. Le tapis est utile en ce qu'il permet aux petits d'y enfoncer leurs griffes quand ils sont suspendus aux mamelles de leur mère ; sans ce secours ils glissent sur la planche, s'agitent, et sont incapables de prendre une nourriture suffisante, éparpillent la paille et restent à découvert et exposés au froid.

DES SOINS A DONNER A LA LICE EN GÉSINE.

Pendant que la lice met bas, le calme le plus absolu lui est nécessaire; toutes sont en ce moment agitées, inquiètes et soupçonneuses, et détruisent leurs petits si elles sont troublées, surtout par des étrangers. Tant que dure le travail aucune nourriture n'est nécessaire, à moins qu'il ne se prolonge plus que de coutume; aussitôt terminé on administre à la chienne, une portion de gruau tiède, fait mi-partie de lait, mi-partie d'eau, et on renouvelle la dose toutes les deux ou trois heures. Rien de froid ne peut être donné pendant les deux ou trois premiers jours à moins qu'on ne soit au cœur de l'été; lorsque la température s'élève de 60 à 70 degrés Fahrenheit, ces précautions sont inutiles. S'il est difficile de se procurer du lait, on peut donner du bouillon dans lequel on a fait bouillir de la farine d'avoine. Cette nourriture doit se continuer jusqu'à ce que la sécrétion du lait soit bien établie; elle peut alors devenir plus substantielle, se composer d'aliments humides et d'une quantité de viande un peu plus considérable que celle à laquelle la lice a été accoutumée. Cette règle est la seule bonne à suivre; les chiennes qui ont été habituées à la viande, s'affaibliront si elles en sont privées en ce moment, la quantité de lait que consomment les petits épuise considérablement le système; celles, au contraire, qui n'en ont point fait usage préalablement deviendront fiévreuses si on ne la leur ménage pas. Une lice en bonne santé et qui n'est ni épuisée par la famine, ni trop grasse par excès de

nourriture, donnera rarement de l'embarras à cette époque, mais dans l'une ou l'autre de ces conditions, la sécrétion peut ne pas s'établir. Dès le premier jour la lice doit être encouragée à quitter ses petits deux ou trois fois par jour pour satisfaire ses besoins naturels, ce que, dans son excessive tendresse pour sa jeune portée, elle est trop sujette à négliger. Lorsque la sécrétion du lait est bien établie, la lice doit prendre régulièrement une heure d'exercice chaque jour, dès la seconde semaine elle sera enchantée de quitter ses petits de temps à autre, et se prêtera volontiers à faire de l'exercice si on l'en laisse libre. La meilleure nourriture pour une chienne qui nourrit est du fort bouillon mêlé de pain et de viande, ou du pain et du lait, selon les habitudes antérieures.

DE LA DESTRUCTION DES PETITS.

Il est parfois désirable de détruire tous les petits aussitôt après leur naissance, mais on ne doit recourir à ce moyen extrême que dans des circonstances toutes particulières; pour des motifs d'humanité aussi bien que pour prévenir la fièvre de lait, il vaut mieux garder un ou deux petits pendant quelque temps. Si cependant on a résolu de les détruire tous, on doit les emporter immédiatement après leur naissance, n'en laissant qu'un seul à la mère pour captiver son attention; aussitôt que tous sont nés, on emporte le dernier avant qu'elle ait eu le temps de s'y accoutumer; il y a moins de cruauté à agir de cette manière qu'à lui laisser le loisir de s'attacher à ses rejetons pour les lui enlever ensuite. Des aliments rafraîchissants, un purgatif léger, et un exercice modéré, tel est le régime le plus propre à la préserver de la fièvre; mais, comme nous l'avons déjà dit, ce sont des moyens extrêmes que des circonstances extraordinaires peuvent seules justifier.

DES SOINS A DONNER AUX PETITS.

—

Jusqu'à ce que les petits soient sevrés, leur élève n'exige ni beaucoup de connaissances, ni une grande expérience, la nourriture de la mère est la seule chose dont on ait à se préoccuper; lorsque les petits sont trop nombreux pour que la mère puisse les nourrir tous sans nuire à sa santé, il est indispensable d'en supprimer une partie. Pendant une période d'au moins quinze jours, les petits doivent être nourris exclusivement du lait d'une chienne, à moins que l'on ne veuille tenter de les nourrir à la main, tâche extrêmement ingrate et qui bien rarement donne des résultats tout à fait satisfaisants. Quelquefois une lice met bas douze, quatorze ou même seize petits, et comme il lui est impossible d'en nourrir convenablement un aussi grand nombre, si on les lui laisse tous, les plus faibles meurent, ou tous souffrent et restent petits et maladifs. Il vaut donc mieux, surtout quand la taille et la vigueur ont de l'importance pour l'éleveur, détruire une partie de la portée quand elle comprend plus de cinq ou six petits chez le lévrier ou sept ou huit chez un chien de plus grande taille. Quant aux chiens de fantaisie chez lesquels la petite taille est considérée comme une qualité, on peut en garder un nombre quelconque, pourvu toutefois que la santé de la mère ne puisse en souffrir, ce qui est rarement le cas. Pendant les trois ou quatre premiers jours la lice pourra nourrir toute sa portée, mais si elle a plus de petits que de bonnes mamelles, c'est-à-dire de mamelles pleines de

lait, les plus faibles souffriront de la faim, à moins que les plus vigoureux ne soient tenus à distance, pour permettre aux autres de se nourrir à leur tour. On se procure un panier couvert, doublé de laine, si le temps est froid, on y met le tiers ou la moitié des petits à peu de distance de la mère pour qu'elle ne soit pas inquiète, mais en tenant le couvercle baissé afin qu'elle ne les enlève pas avec la gueule. Toutes les deux ou trois heures on fait un échange, on remet près de la mère ceux qui étaient dans le panier et *vice-versâ*. Au bout de dix jours, en leur introduisant dans la gueule le bout du doigt imbibé de lait de vache sucré et en leur trempant le museau dans la soucoupe qui le contient, on leur apprend à laper; de cette manière on n'éprouvera que peu de difficultés à en élever même une douzaine, mais quelques soins que l'on prenne pour venir en aide à la mère, ils ne seront jamais aussi grands que si on ne lui en avait laissé qu'un petit nombre; c'est pourquoi les éleveurs de lévriers limitent leur portée à cinq, six ou sept petits au plus; ils détruisent les autres ou les font nourrir par une autre chienne.

CHOIX DES PETITS.

—

La plupart des éleveurs ont des principes différents d'après lesquels ils se guident dans le choix des petits à conserver. Les uns prennent les plus lourds, les derniers nés ou les plus longs de la portée, tandis que d'autres ne sont influencés que par la couleur. Quant aux petits chiens de fantaisie qui ne peuvent avoir d'autre mérite que l'apparence, il faut accorder à la couleur toute l'importance qu'elle mérite, puisqu'il en est dont la valeur est diminuée de cent pour cent par de légères variations dans les marques. Parmi les pointers et les setters on pourrait aussi préférer un chien avec beaucoup de blanc à un autre d'une seule couleur, celui-ci fut-il préférable sous d'autres rapports, à cause de la plus grande utilité du premier à la chasse. Ce sont les formes qui décident surtout du choix des lévriers, et bien qu'elles ne soient pas, au moment de la naissance, ce qu'elles seront plus tard, il est certaines indications qui ne sont pas à mépriser. Si en soulevant un petit par la queue il met ses jambes de devant en arrière, plus loin que les oreilles, on peut supposr que la conformation du quartier de devant sera sans défaut, pourvu que les jambes et les pieds soient bien formés, ce qu'il est très-difficile de vérifier à cet époque. On peut conjecturer aussi la largeur des hanches, et la forme de la poitrine et des reins; la longueur du cou se dessine déjà, mais pas avec la même certitude que les épaules et les côtes. Un état d'embonpoint permanent qui se remarque chez un ou deux des petits, est un

signe de leur force actuelle ou de la vigueur de leur constitution, soit que par la violence ils privent les autres de leur part de lait, soit que soumis au même régime, ils prospèrent davantage. Le nombril doit être examiné pour vérifier s'il n'y a point rupture ; et comme cet examen ne peut se faire avec succès qu'à la fin de la première semaine, cette raison seule est suffisante pour différer le choix jusqu'à cette époque. Lorsqu'il y a moyen, il vaut toujours mieux garder presque tous les petits jusqu'après le sevrage, en les faisant nourrir par la mère aidée au besoin d'une autre lice ; les formes futures sont alors évidentes et les conséquences du sevrage se font sentir soit par un dépérissement de tout le corps, soit par une prompte guérison. Parfois cependant, ce moyen est impraticable et l'on se voit forcé de recourir à un choix immédiat ; dans ce cas il faut se laisser guider par les principes indiqués plus haut.

DE LA CHIENNE ADJOINTE A LA MÈRE.

—

Il n'est pas indispensable que la lice destinée à venir en aide à la mère soit de la même race que les petits qu'elle doit nourrir; pour remplir ses fonctions une femelle à robe lisse est préférable à une femelle à robe crépue, sujette à réceler des puces et à augmenter la malpropreté d'autre manière encore. Pour toutes les races de grande taille, le boule-terrier accomplit très-bien cette tâche, et son lait est généralement abondant et de bonne qualité. Pour les petites races, tout chien d'appartement conviendra, pourvu que sa peau soit saine, et que sa constitution ne soit pas altérée par la privation d'air ou une nourriture grossière. Les jeunes lévriers sont fréquemment élevés par des femelles de boules-dogues sans en ressentir aucun inconvénient, ce qui prouve clairement l'avantage du système. Pour fixer le nombre de petits qu'une lice peut nourrir convenablement sans nuire à sa santé on peut s'en rapporter à la règle suivante : autant de petits de lévriers ou de pointers, qu'elle pèse de fois sept livres; ainsi une femelle de boule-terrier, de force moyenne, en nourrira trois, son poids étant de vingt et une livres environ. Lorsque la substitution des petits doit se faire, on procède de la manière suivante : on se procure un panier chaud dans lequel on introduit une partie de la litière sur laquelle la lice et ses petits ont reposé; on lui enlève alors toute sa progéniture qu'on enferme dans le panier avec les petits destinés à être nourris, en prenant soin de les mêler de

telle sorte que les nouveaux venus soient mis en contact avec la paille de la litière et avec les propres rejetons de la chienne. On les laisse en cet état pendant trois heures, durant lesquelles on fait prendre à la lice une promenade d'une heure; ses mamelles seront alors péniblement distendues par l'abondance du lait. On place ensuite tous les petits dans le nid et on la laisse retourner vers eux en la surveillant de près. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent elle les laissera teter tranquillement, et si elle les lèche tous de la même manière on peut les lui abandonner en toute sécurité, mais si elle repousse les nouveaux venus on doit lui mettre pendant douze heures une muselière qu'on n'enlèvera que pour lui permettre de manger, ou la surveiller jusqu'à ce qu'elle lèche tous les petits indifféremment. Le jour suivant on lui enlève deux par deux ses propres rejetons à l'exception d'un seul, en laissant une heure d'intervalle entre chaque disparition et en s'efforçant de les lui cacher. Le lendemain le dernier est emporté de la même manière et elle agit envers ses petits d'adoption comme envers les siens. Quelques personnes pressent les mamelles de la lice pour en faire sortir du lait dont elles frottent les membres des petits, mais je n'ai trouvé aucun avantage à cet expédient et comme je n'ai jamais éprouvé de difficultés à faire adopter des petits, je ne conseille pas de recourir à d'autres moyens que ceux que j'ai indiqués. Dans la plupart des cas, la lice qui n'a été amenée que pour servir de nourrice est étrangère à ceux qui l'entourent et une muselière est souvent nécessaire pour la sûreté des domestiques qui la soignent aussi bien que pour celle des petits. Mais si elle paraît calme et de bonne humeur, on peut se dispenser de cette précaution.

DE LA NOURRITURE AVANT LE SEVRAGE.

—

La nourriture des petits avant le sevrage ne doit se composer d'abord que de lait de vache, trempé d'un peu d'eau lorsqu'il est trop nutritif. Il est bon de le bouillir et d'y ajouter un peu de sucre; on en donne aux petits autant qu'ils en veulent prendre, trois fois par jour, ou toutes les quatre heures, si la portée est nombreuse. Dans la quatrième semaine on se procure une tête de mouton, qu'on fait bouillir dans de l'eau jusqu'à ce que la viande tombe en pièces, on enlève ensuite avec le plus grand soin toute parcelle d'os, et on sépare la viande en morceaux de la grandeur d'une petite fèverolle de cheval; on mèle le tout avec du bouillon dont on fait une espèce de crême en y faisant bouillir de la farine de froment pendant un quart d'heure; puis on laisse refroidir et on donne alternativement cette nourriture et du lait. A cette époque on peut également mêler de la farine au lait; comme le lait de la lice décroit en quantité à mesure que les petits se développent, on doit augmenter chaque jour la portion de lait et de bouillon, et en donner plus fréquemment. Il faut quelque expérience pour ne pas dépasser la quantité de nourriture convenable, mais en ayant soin de n'augmenter la dose que lorsque les petits auront achevé leur portion avec avidité, on ne risquera pas de donner trop. Dans aucun cas le plat contenant la nourriture ne doit être laissé à portée des petits lorsqu'ils ne l'ont pas immédiatement vidé; ils se dégoûteraient de son contenu et la fois suivante refuseraient de manger.

DU CHOIX DE LA PLACE DESTINÉE AUX PETITS.

Jusqu'à la troisième semaine, les petits peuvent être renfermés dans un espace de un ou deux mètres carrés, recouvert de planches comme nous l'avons déjà dit. Après la troisième semaine, lorsqu'ils commencent à courir, on doit leur donner accès dans un terrain plus étendu, et leur arranger un plan incliné qui les aide à descendre de leur échafaudage de planches et à y remonter. Quand le temps est froid, la meilleure place à donner à une lice pour y mettre bas est une sellerie, chauffée par un poële, ou une stalle vide dans une écurie, mais alors il faut que des planches empêchent les petits de se glisser au milieu des chevaux. Dans l'un ou l'autre cas, il y a une quantité de chaleur artificielle qui favorise la croissance des petits et leur donne une vigueur suffisante pour leur permettre de supporter plus tard toute espèce de froid avec impunité. Par une température douce, un box ordinaire est la meilleure place que l'on puisse choisir, on fixe l'échafaudage de planches à quelque distance de la porte, et on recouvre le sol briqueté de sable ou d'une légère litière de paille, la paille est préférable, si la température n'est pas très-élevée. Dans ces boxes les petits peuvent faire autant d'exercice que leur santé l'exige et gagner l'appétit nécessaire pour prendre la nourriture que demande leur croissance.

ÉCOURTEMENT DE LA QUEUE,

ENLÈVEMENT DES GRIFFES, ETC.

Toute opération, écourtement de la queue, enlèvement des griffes, etc., doit se pratiquer avant le sevrage; les oreilles seules doivent être laissées jusqu'au troisième ou quatrième mois, parce qu'avant cette époque elles ne sont pas suffisamment développées. Si l'opérateur ne connaît pas parfaitement son métier, il vaut mieux attendre plus longtemps encore de peur que la quantité convenable ne soit pas coupée ou arrondie, selon le cas. Les mains les plus habiles seront à peine capables d'accomplir convenablement l'une ou l'autre de ces opérations avant le cinquième mois; pour les chiens de grande taille, il est d'usage d'attendre qu'ils aient atteint presque tout leur développement, parce qu'ils perdent souvent une grande quantité de sang, ce qui nuit à leur croissance. Quant à l'opération sur la queue et les griffes, elle se fera plus facilement et sera moins douloureuse avant le sevrage; la langue de la mère servira mieux à cicatriser la blessure que celle du petit qui a à peine appris à s'en servir. Quelques personnes préconisent l'usage de mordre la queue du chien, mais une paire de ciseaux remplira tout aussi bien cet office, et il en est de même pour les griffes. Si cependant l'ongle seul doit être enlevé, ce qui devrait presque toujours être, les dents peuvent très-bien remplacer une paire de pinces, et par leur aide on peut l'arracher en laissant la griffe elle-même.

SEVRAGE.

—

Quand l'époque du sevrage est arrivée, vers la cinquième ou la sixième semaine, il vaut mieux enlever les petits tout à coup que de les laisser teter à de longs intervalles. Leurs griffes et leurs dents sont devenues alors si longues et si aiguës qu'ils se vengent terriblement sur la lice de leurs privations, et par conséquent cette dernière ne leur permet pas de satisfaire leur faim. En général le lait s'accumule dans les mamelles et s'y aigrit; dans cet état il ne convient plus aux petits; beaucoup de personnes supposent qu'il engendre des vers. Les jeunes animaux qui ont toujours appris à laper mangeront de la viande, ou prendront du bouillon ou du lait préparés de la manière indiquée plus haut; si on ne leur donne pas de temps à autre l'occasion de teter, ils prendront avec plus de plaisir une autre nourriture, tandis que si on leur permet de se suspendre à des mamelles vides, ils se rempliront de vent, perdront l'appétit et refuseront toute espèce de nourriture. Lorsqu'on a résolu de les sevrer, il est plusieurs détails auxquels on doit prêter toute l'attention qu'ils méritent ou le résultat sera un échec complet, pour quelque temps du moins. Immédiatement après le sevrage les petits perdront toujours une partie de leur chair et cesseront de croître aussi rapidement que par le passé. Dans presque tous les cas, ce qu'on appelle graisse de lait disparaît, mais il est désirable cependant que les jeunes chiens conservent quelque chair sur les os et l'on n'arrivera à ce résultat qu'en suivant les conseils

que nous allons donner et qui s'appliquent aux chiens de toute espèce; on a le tort de ne s'en préoccuper d'ordinaire que pour le levrier dont la taille et la vigueur sont d'une importance telle qu'on n'épargne rien pour le douer de ces avantages. Chez les pointers et les setters un temps d'arrêt dans la croissance a absolument les mêmes conséquences; mais comme leur rapidité et leur vigueur ne sont pas soumises à des épreuves aussi importantes ni aussi scrupuleusement contrôlées que celles du levrier, les légers défauts qui ont pu se développer pendant les premiers mois de leur existence ne se découvrent pas; ces soins qui n'exigent dans la plupart des cas que de l'attention et fort peu de frais, devraient être donnés aux chiens courants, aux braques, aux pointers et aux épagneuls aussi bien qu'aux levriers. Ces principaux éléments de succès sont : 1° un logement propre, chaud et sec; 2° une nourriture convenable; 3° de la régularité dans les repas; et 4° un exercice suffisant.

NÉCESSITÉ D'UN LOGEMENT CHAUD ET SEC.

—

Tous les jeunes chiens exigent un logement sec en toute saison et chaud pendant l'hiver. Les levriers jusqu'à leur troisième ou quatrième mois sont parfois élevés dans une température artificielle obtenue, soit au moyen d'un poële, soit en utilisant la chaleur d'une écurie, et qui s'élève à soixante degrés Fahrenheit. Après cet âge, il ne peut jamais être nécessaire de recourir à la chaleur artificielle; pendant les mois d'été, les petits s'endurcissent graduellement contre les rigueurs du temps; lorsqu'ils sont un peu plus âgés leur croissance est pleinement établie, et il n'y a plus de danger qu'elle s'arrête. Quelques éleveurs entretiennent dans leurs chenils une température constante de soixante degrés, mais ce système, comme nous le démontrerons plus loin, n'est pas recommandable.

L'absence d'humidité, bien plus encore que la chaleur, est indispensable au succès de l'élève; s'ils ont une quantité suffisante de paille pour s'y coucher, les chiens supporteront des froids très-rigoureux, pourvu qu'ils ne soient pas accompagnés d'humidité; mais un chenil humide, lors même qu'il serait chaud, produira inévitablement les rhumatismes et le rachitisme, si les jeunes chiens sont assez heureux pour éviter l'inflammation de l'un ou de l'autre des organes vitaux. Prenez donc soin de leur donner un abri bien sec, composé de planches un peu plus élevées que le sol, car sans ce moyen elles entretiendraient l'humidité, et recouvrez également la

muraille de planches; les petits s'accoutumeront bientôt à s'y coucher et éviteront d'eux-mêmes les pierres froides ou les briques, excepté pendant les chaleurs de l'été quand elles ne peuvent leur faire mal. Le sol de pierre ou de brique doit être fait de manière à éviter l'absorption de l'urine, ce qu'on ne peut obtenir qu'en employant des briques ou des tuiles vernies qui ne sont pas poreuses, ou en couvrant le tout d'une couche de ciment ou d'asphalte, ce qui remplit presque aussi bien le but. On doit veiller à ce qu'il n'y ait point d'interstices entre les planches qui composent un chenil, et les courants d'air doivent être évités avec soin; la propreté doit être scrupuleusement entretenue, en balayant le sol chaque jour, en le lavant fréquemment et en changeant la litière une fois par semaine au moins. Pendant l'été, la paille a l'inconvénient de recéler des puces; si les planches ne sont pas jugées suffisantes, on les remplacera par une épaisse couche de sciure de bois, qui a l'avantage d'être douce et qui ne renferme de vermine d'aucune sorte; la seule objection qu'on puisse y faire c'est que les petits sont sujets à la mouiller souvent, et que dans ce cas elle devient nuisible.

NOURRITURE.

La nourriture des jeunes chiens est de la plus grande importance; il faut qu'ils aient en abondance des aliments nutritifs qui favorisent leur croissance et leur permettent de se développer librement. Depuis le moment du sevrage jusqu'à la fin du troisième mois, époque à laquelle on doit avoir pris une décision sur le régime auquel on veut les soumettre dans la suite, on ne doit guère dévier du système que nous avons recommandé plus haut; c'est-à-dire de les nourrir alternativement toutes les quatre heures d'un bouillon épaissi, fait avec une tête de mouton, ou de lait épaissi; après cette époque, ils exigent une nourriture plus forte et d'une nature différente, comme nous l'indiquerons plus loin. Cette nourriture sera indispensable à toute espèce de chiens, mais on peut très-bien élever un jeune animal en ne lui donnant que du lait épaissi et les restes des plats, y compris les os, qu'il dévorera avec avidité.

La régularité des repas est de la plus grande importance pour les jeunes chiens, de même que pour les animaux adultes. L'expérience a prouvé que si de deux petits, également bien soignés sous les autres rapports, l'un est nourri à des heures régulières, et l'autre soumis aux caprices des domestiques, le premier sera supérieur au second par la taille et la santé aussi bien que par le développement symétrique du corps. Il faut éviter avec beaucoup de soin de laisser à la portée des chiens les restes qu'ils ont dédaignés, rien ne les

dégoûte autant de leur nourriture; aussitôt qu'ils sont rassasiés, faites disparaître le surplus, peut-être même vaudrait-il mieux encore les prévenir, en enlevant le plat avant qu'ils s'arrêtent d'eux-mêmes. Ce système exige beaucoup de tact et d'expérience, et fort peu de domestiques ont assez de capacités et de bonne volonté pour suivre ces instructions à la lettre.

EXERCICE.

L'exercice est nécessaire à tout âge, mais un chien dont la croissance est terminée peut en être privé pendant quelque temps sans que cela puisse produire de suites funestes, la formation de ses pieds et la texture de ses os et de ses muscles étant alors définitivement arrêtée. Le jeune chien lui, ne croîtra qu'en raison du travail auquel son mécanisme est soumis, et, si les muscles sont laissés inactifs, ils ne se développent pas; les pieds restent faibles et minces, les tendons et les ligaments se relâchent et s'étendent comme ceux d'une main humaine. Tant que dure leur croissance, les petits doivent avoir à leur disposition un espace suffisamment grand pour y jouer, et jusqu'à la fin du troisième mois à l'abri des intempéries de l'air; après cette époque il leur suffit d'avoir un abri couvert pour y dormir et s'y réfugier au besoin; en général ils éviteront les grandes pluies. Un box vide ou un enclos de même nature suffit aux petits pour y jouer, mais après l'époque spécifiée plus haut, ils doivent ou jouir d'une liberté entière ou avoir à leur disposition un espace plus grand, sinon leurs pieds seront mauvais, leur développement défectueux et leurs jointures faibles.

DE L'ÉLÈVE DES JEUNES CHIENS AU LOGIS.

—

Lorsqu'on n'a qu'un ou deux jeunes chiens à élever on peut les conserver au logis, excepté dans les villes où il est difficile de leur donner l'espace et la liberté dont ils ont besoin, et l'air et le soleil qui leur sont nécessaires. Mais lorsqu'on doit en élever un grand nombre, comme c'est souvent le cas lorsqu'il s'agit de levriers, de pointers ou de setters, il y a de grands inconvénients à les garder chez soi, car une ou deux douzaines de jeunes chiens dans une maison, ne peuvent guère contribuer à la beauté et à la propreté du jardin ; de plus l'agglomération d'un trop grand nombre de petits est préjudiciable à leur santé ; pour éviter cet inconvénient il est d'usage de les envoyer à trois ou quatre mois, chez des paysans, des bouchers, de petits fermiers, etc., pour y être entretenus, moyennant payement d'une pension hebdomadaire. Les jeunes levriers peuvent être élevés dans un grand enclos qui doit avoir au moins trente ou quarante pieds de long, avec un abri couvert à l'une des extrémités ; mais les chiens courants ne font pas assez d'exercice dans un espace limité et doivent absolument être conduits en promenade. Ce n'est donc que pour l'élève des levriers que les deux systèmes peuvent être comparés ; peut-être aussi pour les pointers et les setters si on les fait sortir chaque jour lorsqu'ils ont quatre ou cinq mois.

A mon avis on doit de préférence élever les jeunes chiens chez soi, lorsqu'on peut le faire convenablement ; ce système

a tous les avantages de l'autre sans en avoir les inconvénients qui consistent dans la mauvaise habitude qu'ils acquièrent de donner la chasse à la volaille, aux lapins et souvent aux lièvres. De plus le petit élevé au logis étant la plus grande partie du temps renfermé dans un espace restreint est disposé à galoper et à s'abandonner à toute son ardeur, aussitôt qu'on le laisse sortir, et fait ainsi plus d'exercice que celui qui est élevé d'une autre manière. Après avoir étudié les deux systèmes, je me suis convaincu qu'il est préférable sous tous les rapports de garder les jeunes chiens chez soi, mais que sans aucun doute l'autre méthode peut produire de fort bons chiens.

Le meilleur procédé consiste à entourer d'une palissade une partie de gazon, ou si l'on peut se procurer un petit enclos entouré de muraille, d'y adjoindre un ou deux mètres de terrain tout à l'entour; par ce moyen on procure aux petits une excellente place pour y galoper. Une excellente méthode encore est de bâtir en bataillon carré quatre grands abris où les jeunes chiens puissent dormir et se réfugier et d'établir tout à l'entour du bâtiment une promenade de deux mètres de large qu'on peut ou séparer en quatre parties ou ne pas diviser du tout. Dans ce dernier cas, les petits pourront courir tout autour du bâtiment, exercice dont ils sont grands amateurs; lorsqu'il est nécessaire de diviser la promenade en plusieurs compartiments, les séparations doivent être mobiles, afin que chaque lot de petits puisse à son tour en jouir sans partage. Lorsque ce dernier plan est adopté, la promenade doit être pavée ce qui augmente considérablement la dépense; dans le premier cas on peut se contenter du sol naturel, les petits n'y étant pas assez fréquemment pour le détruire.

DE LA NOURRITURE DES JEUNES CHIENS

ET DE LA PRÉPARATION A LUI FAIRE SUBIR.

Soit au logis, soit au dehors, les jeunes chiens exigent la même espèce de nourriture. Plus il y a de régularité dans l'heure des repas, et dans la quantité et la qualité des aliments, plus les petits seront sains et robustes et croîtront rapidement. Beaucoup de gens considèrent le lait comme la meilleure nourriture à donner à de jeunes chiens pendant leur croissance; le lait est bon sans aucun doute, mais il n'est pas supérieur à un mélange dans lequel la viande entre pour une part, et parfois pour varier, les légumes verts. A trois ou quatre mois, les petits peuvent recevoir la même nourriture que les chiens complétement développés, mais plus ils sont jeunes, plus leurs repas doivent être fréquents. Jusqu'à l'âge de six mois, ils doivent manger trois fois par jour, à intervalles égaux; après cette époque deux fois suffisent. Les uns sont d'avis qu'un animal adulte ne doit faire qu'un repas par jour, les autres deux, mais tous sont d'accord qu'un jeune chien doit manger le matin et le soir. Immédiatement avant de recevoir leur nourriture, on doit les encourager à satisfaire leurs besoins naturels en leur permettant une promenade, s'ils sont renfermés dans un chenil; une heure ou deux après le repas, le repos est préférable. Si on donne du lait on peut l'épaissir en y faisant bouillir de la farine d'avoine ou de froment, ou toutes deux à la fois, ou y mêler du biscuit, préalablement détrempé dans de l'eau chaude, il n'est pas nécessaire d'y ajouter de la viande, il suffit de

quelques os pour amuser les chiens qui se nettoient les dents en les rongeant. De cette manière un chien peut être fort bien élevé, mais ce système est coûteux si le lait a pour celui qui l'emploie la valeur qu'on y attache d'ordinaire; si on doit l'acheter il est généralement impraticable.

De tous les aliments dont nous allons nous occuper et qui, outre le lait, peuvent être employés à la nourriture des chiens, la farine indienne est, en considération de son prix, supérieure aux autres; elle est égale à toutes, si ce n'est à la meilleure farine de froment, qui est peut-être un peu plus nutritive, et doit être préférée à cause de son bon marché relatif. On la mêle en proportions égales à la farine d'avoine; si les boyaux sont relâchés, on met un peu moins de ce dernier ingrédient. Le prix habituel de la farine indienne est d'environ 250 à 300 francs par tonne; prix inférieur de moitié à celui du froment, et égal à celui de l'orge qui lui est de beaucoup inférieure; la farine indienne est moins échauffante et plus favorable au développement des muscles. La farine d'avoine est considérablement plus chère; le grain en lui-même coûte moins, mais produit de la farine en si petite quantité, que le prix en est naturellement élevé; il varie selon la saison de 300 à 450 francs par tonne. La farine d'avoine écossaise paraît plaire aux chiens plus que les autres, et pourra être choisie, grâce à cette considération, mais dans aucun cas elle ne doit être vieille de près d'un an. On peut conclure de ce que nous venons de dire, que la farine indienne ou la farine d'avoine écossaise, qu'on peut aisément se procurer chez les marchands de grains, est la meilleure nourriture, à moins que le prix de la farine de froment ne soit abordable.

Si on emploie de la farine indienne, on la met dans de l'eau ou du bouillon froid, et on la fait bouillir pendant une heure

au moins, en la remuant de temps à autre pour l'empêcher de brûler. La farine de froment doit bouillir de quinze à vingt minutes et peut, de même que la farine d'avoine, se mêler à la farine indienne.

La nourriture animale doit être soigneusement choisie pour éviter les maladies contagieuses; il faut rejeter la chair des animaux qui ont été accablés de drogues. La viande d'un cheval mort par accident est aussi bonne que toute autre, et dans beaucoup de cas de maladies rapides la chair ne s'en ressent guère. Pour les chenils de chiens courants on n'a pas beaucoup de choix, mais quant aux levriers, la viande de chevaux drogués pour de longues maladies, ou réduits à un état de maigreur excessive, est capable de leur faire plus de mal que de bien. Des carcasses de veaux, d'agneaux, de bœufs ou de moutons, dont la mort est due à des causes naturelles, peuvent servir à varier avantageusement la nourriture, mais valent rarement mieux que de la mauvaise viande de cheval; cependant, comme la variété est un élément essentiel au succès, on ne doit pas les rejeter. La chair peut se conserver fort longtemps, même pendant l'été, en la frottant avec une lotion de chaux vive, ou en la suspendant dans un arbre à épais feuillage après l'avoir enduite de chaux, et les préservant soigneusement des attaques des mouches que la chaux sert du reste à éloigner. De cette manière, j'ai conservé en parfait état les extrémités des jambes et des épaules pendant six semaines au cœur de l'été, et pendant trois mois l'hiver. De quelque partie du corps que se compose cette nourriture, elle doit être donnée bouillie; la panse seule, quoique préférable bouillie, peut être donnée crue à la rigueur. A mon avis, un repas de viande de cheval bien conservée, donné de temps à autre, ne peut être qu'avantageux. Le bouillon doit toujours être employé, parce qu'il contient plus de principes nutritifs que la

viande bouillie; on doit le faire entrer dans la confection des puddings, ou y faire tremper le biscuit lorsque l'une ou l'autre de ces préparations a été adoptée. Il est bon de donner aux chiens des os à ronger, mais en ayant soin d'enlever tous les fragments assez petits pour qu'ils puissent les avaler en entier. Les os doivent être donnés sur le gazon ou sur un sol propre et uni.

Voici, d'après Liebig, la valeur proportionnelle des divers aliments, au point de vue de la formation des muscles et des os d'une part, et de celle de la graisse de l'autre :

ALIMENTS.	PARTIES DES ALIMENTS qui servent à la formation des muscles et des os.	PARTIES DES ALIMENTS qui servent à la formation de la graisse.
Le lait de vache. . . . donne	10 parties	sur 30
Le mouton gras. . . . »	10 »	» 27 à 45
Le mouton maigre . . . »	10 »	» 19
Le bœuf maigre. . . . »	10 »	» 17
La viande de cheval maigre »	10 »	» 15
Le lièvre et le lapin. . . »	10 »	» 2 à 5
La farine de froment. . . »	10 »	» 46
La farine d'avoine . . . »	10 »	» 50
La farine d'orge. . . . »	10 »	» 57
Les pommes de terre . . »	10 »	» 86 à 115
Le riz. . . . . »	10 »	» 153

D'après le tableau qui précède, on voit que la farine d'orge est supérieure à la farine de froment et d'avoine sous le rapport de la production de la graisse, mais favorise beaucoup moins le développement des muscles; elle a donc moins de valeur pour les chiens chez lesquels la graisse n'est pas nécessaire; la science et l'expérience pratique sont d'accord sur ce point. Dans le lait de vache, qui est la nourriture naturelle des jeunes mammifères, la proportion est de 10 sur 30; c'est cette proportion environ qu'on doit s'efforcer d'obtenir en mêlant la nourriture animale et végétale. Une même quantité de farine de froment et de viande de cheval maigre donne exactement le même résultat. Ainsi :

Farine de froment. . . .	10	46
Viande de cheval	10	15
	20	61

répondent parfaitement à dix principes développant les muscles sur trente et demi produisant la graisse; la pratique prouve que c'est la proportion la mieux appropriée à l'estomac du chien et à son système général. Que le lecteur n'aille pas supposer que le chien doit être nourri en proportions égales de viande cuite et de farine bouillie, mais bien d'une même quantité de viande et de farine à leur état naturel; lorsque l'une et l'autre sont bouillies, la viande perd de son jus, et la farine absorbe de l'eau, de sorte que cette dernière a deux fois le poids de la viande cuite. Cette quantité de chair est considérable pour des chiens dont la croissance n'est pas terminée et qui ne font pas beaucoup d'exercice, mais ceux qui jouissent d'une grande liberté la supporteront fort bien. La plupart des gens préfèrent donner beaucoup moins de viande, surtout aux chiens courants, aux braques et aux

épagneuls, qui dépendent spécialement de leurs facultés olfactives; on suppose que l'odorat est rendu moins délicat par une nourriture forte. Une longue expérience m'a prouvé cependant que tant que la santé est maintenue dans un parfait état, il n'y a pas de raison de craindre la perte ou l'affaiblissement des facultés olfactives, et que le régime dont j'ai parlé plus haut ne conduit pas à ce résultat. On ne doit pas oublier que tous les chiens nourris de cette manière exigent une grande quantité de légumes verts; on leur en donne une ou deux fois par semaine pendant l'été; sans cette précaution ils s'échauffent, souvent une éruption se manifeste et leur nez devient sec et brûlant. On peut donner avantageusement aux chiens des choux verts, des navets, des carottes et des pommes de terre bouillis et mêlés à la farine ou au bouillon; préparés de cette manière, ils en sont très-friands.

On emploie fort souvent le rebut de la graisse employé à faire du suif, pour donner de la saveur aux repas des chiens de chasse de toute espèce; cette graisse n'a que peu de valeur en elle-même, mais elle contient cependant certains principes nutritifs, et ne doit pas être méprisée; mêlée à de la farine d'avoine, elle compose pour les chiens d'arrêt une bonne nourriture moins échauffante que la viande.

Le poids de la nourriture mentionnée ci-dessus, exigée chaque jour par les jeunes chiens pendant leur croissance, varie de un douxième à un vingt et unième du poids de leur corps, selon la rapidité de leur croissance, et surtout selon leur race. Lorsqu'ils sont complétement développés, il est rare qu'ils exigent plus de trois hectogrammes de ce genre de nourriture; c'est le poids moyen pour les chiens qui font un exercice modéré.

SOINS GÉNÉRAUX.

Pendant tout le temps de la croissance, la seule habitude à inculquer est celle de l'obéissance; on enseigne simplement au chien à répondre à son nom et à suivre sur les talons. Quelques races exigent davantage, les pointers et les setters, par exemple; nous avons traité cette question à propos du dressage. Une excessive propreté est indispensable; le chenil doit être soigneusement entretenu, le sol lavé fréquemment et les murailles blanchies à la chaux au moins une fois par an; quant aux chiens, on les débarrasse de toute espèce de vermine.

Pendant l'été, une litière de paille est rarement nécessaire, mais pendant l'hiver les chiens souffriraient du froid s'ils en étaient privés; cette litière doit être changée une ou deux fois par semaine. Si la nourriture est bonne et l'exercice suffisant, il est inutile d'administrer régulièrement des médecines, mais lorsque les petits sont pesants et tristes, une dose d'huile de castor de temps à autre leur fera du bien.

CHOIX DES PETITS APRÈS LE SEVRAGE.

—

Il s'opère de si grands changements dans les formes des jeunes chiens de toute race, depuis l'époque du sevrage jusqu'à leur complet développement, qu'il est fort difficile, avant cette dernière période, de faire un choix judicieux. Tous les jeunes animaux croissent par accès, et les proportions varient selon le degré de développement qu'a atteint la partie soumise à l'examen. Ainsi à quatre mois un petit peut paraître trop long, mais le mois suivant ses jambes ont tant grandi qu'il a perdu cette apparence; un autre qui est tout jambes et côtes, au milieu de sa croissance, finit par devenir un chien bas, vigoureux et bien musclé ; souvent aussi les quartiers de devant et de derrière croissent alternativement et paraissent trop bas à tour de rôle. Un œil expérimenté peut donc seul prévoir, à l'époque du sevrage, quelles seront les formes définitives; cependant soit alors, soit un ou deux jours après la naissance, il est possible de former des conjectures, subordonnées toutefois à la continuation de la santé, et à des soins convenables sous tous les rapports. De mauvais pieds se trahissent de bonne heure, mais les membres prennent de belles formes après les déviations les plus extraordinaires, surtout chez le levrier dont les jointures paraissent souvent déformées pendant sa croissance. Souvent l'animal le plus lourd et le plus disproportionné en apparence devient remarquablement beau et ne doit pas être rejeté légèrement, à moins que la sentence ne soit prononcée par un éleveur d'expérience.

OPÉRATIONS.

—

Si on a l'intention de couper les oreilles des terriers, on doit pratiquer cette opération dans le courant du quatrième mois, et avant de mettre les chiens courants en pension on les marque à l'initiale du propriétaire ou du piqueur; on emploie à cet effet un fer rouge de la forme de la lettre elle-même. L'opération de couper ou d'arrondir les oreilles exige de l'expérience; on emploie une paire de grands ciseaux bien effilés, en s'efforçant de maintenir dans leur position naturelle les deux couches de peau de l'oreille, et d'empêcher que l'une ne s'enroule sur l'autre. Les chiens courants ont tant à travailler dans les taillis qu'il est indispensable de leur arrondir les oreilles qui, sans cette précaution, seraient en danger d'être déchirées; cette pratique est universelle, il n'y a divergence d'opinion que sur la quantité à enlever. Après avoir arrondi une oreille, quelques personnes posent sur l'autre le morceau enlevé pour marquer exactement ce qu'il en faut couper; c'est un expédient maladroit; si l'œil ne peut diriger la main sans ce mesurage, l'opération sera rarement pratiquée à la satisfaction du propriétaire du chien. On a l'habitude d'arrondir les oreilles des jeunes chiens courants à leur retour au logis lorsqu'ils ont été mis en pension, mais il vaudrait beaucoup mieux les soumettre à cette opération avant le retour; elle les rend sombres et malheureux, et c'est une triste inauguration de leur nouvelle demeure. Les chiens mis en pension doivent être l'objet d'une surveillance souvent nécessaire.

LE CHIEN DE CHASSE.

GRIFFON.

DES

MALADIES DU CHIEN

ET DE LEUR TRAITEMENT.

PARTICULARITÉS DE L'ANATOMIE ET DE LA PHYSIOLOGIE DU CHIEN.

LE SQUELETTE.

Dans le squelette du chien comme dans celui du cheval et de tous les autres animaux remarquables par leur rapidité, la conformation particulière de la poitrine mérite d'attirer l'attention. Le principe de construction du thorax, nom scientifique de cette partie du corps, est celui de la dilatation et de la contraction par lequel l'air est absorbé et renvoyé. Chez l'homme cet effet se produit surtout par le soulèvement et l'abaissement de la poitrine, dont le diamètre s'accroît en profondeur ; mais chez le chien, le cheval, le daim, la dilatation se produit d'un côté à l'autre, les côtes étant construites en forme de faucilles et agissant littéralement comme les ouïes d'un poisson. Il suit de là que l'on voit souvent un cheval ou un chien à poitrine étroite avoir plus d'haleine qu'un autre

dont le coffre est arrondi, parce que le premier peut renouveler plus souvent le volume d'air contenu dans les poumons, et faire fonctionner avec une plus grande rapidité l'appareil respiratoire. Un coffre rond est presque perpétuellement à son plus haut point d'extension; il a la faculté de se contracter, mais peut à peine se dilater, tandis qu'une poitrine plate se dilate facilement, mais ne peut se contracter au delà de ses limites naturelles. Un diamètre moyen est donc désirable; l'expérience a prouvé qu'il est avantageux et favorise le mouvement des omoplates. Pour qu'un homme ait beaucoup d'haleine, il doit avoir la poitrine très-profonde, d'avant en arrière; son diamètre latéral est de moins d'importance. Ces faits doivent être pris en considération, lorsqu'on a à choisir les formes les plus favorables à la rapidité et à la résistance aux fatigues.

La grande dimension des os contribue à la force des membres, et les chiens courants qui sont exposés à se heurter fréquemment dans leurs courses et leurs sauts aux obstacles qu'ils franchissent, doivent avoir les jointures et les membres vigoureux. Lorsque cependant une extrême rapidité est désirable comme chez le levrier, les os ne doivent pas être trop développés et nuire par leur poids à la promptitude des mouvements; mais dans ce cas même, les os et les jointures doivent être assez forts pour résister aux secousses d'une course rapide où l'animal sera sujet à de continuelles distensions ou dislocations. Quand un chien a été élevé en liberté et laissé libre dans ses jeux, depuis sa naissance, ses os, si menus qu'ils soient, seront forts, et ses jointures seront unies par de solides ligaments, qui ne céderont pas dans les circonstances ordinaires.

Le chien n'a pas de clavicule, de sorte que le quartier de devant n'est attaché au corps que par un tissu musculaire, et

notamment par un long muscle qui s'attache du haut à l'omoplate, et du bas non loin de l'extrémité inférieure des côtes. Le quartier de devant se meut en arrière au moyen de muscles attachés à l'épine dorsale, et en avant, à l'aide d'autres muscles joints au cou et à la tête; l'élasticité de tous ces ligaments permet à l'animal de se mouvoir librement dans toutes les directions.

DES DENTS DU CHIEN AUX DIFFÉRENTS AGES.

Les dents sont au nombre de quarante-deux, qui se divisent ainsi : douze incisives, dont six supérieures et six inférieures; quatre canines, dont deux supérieures et deux inférieures; et enfin, vingt-six molaires, dont douze supérieures et quatorze inférieures.

Fig. I

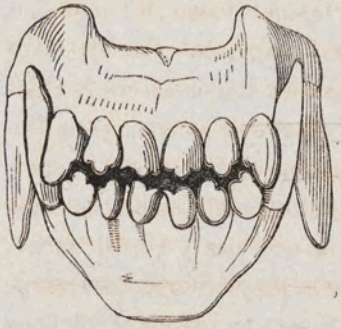


Fig. II.

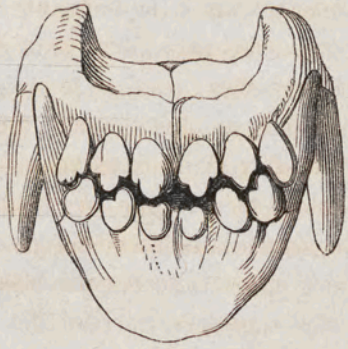


Fig. III.

Fig. IV.

Les incisives sont remarquables par leur forme; elles ont du côté du tranchant trois petits lobules qui ressemblent à

une fleur de lis (fig. 1). A côté des incisives se trouvent les dents canines, puis les molaires dont les formes varient considérablement. Sur le devant de la mâchoire supérieure on voit trois dents aiguës, effilées, que Cuvier appelle fausses molaires, puis une dent à deux lobes pointus et enfin deux dents plates ou vraies molaires. Dans la mâchoire inférieure les quatre premières molaires de chaque côté sont fausses, puis vient une dent intermédiaire dont la partie postérieure est plate, et enfin deux dents tuberculeuses ou vraies molaires. A mesure que le chien vieillit les lobules des dents incisives s'usent et s'aplatissent (*voyez* fig. 3 et 4). Les dents de lait percent les gencives quinze jours ou trois semaines après la naissance et restent jusqu'au cinquième ou sixième mois; elles sont alors remplacées par les dents permanentes; pendant la croissance de ces dernières le chien est dans un état fiévreux que l'on prend souvent pour l'indice d'un mauvais caractère. Lorsque le chien est bien portant et bien soigné, ses dents sont excessivement blanches, et jusqu'à la troisième année on ne doit pas y voir de tartre, mais après cette époque elles sont toujours recouvertes de cette substance du côté des racines, en quantité plus ou moins grande, selon le régime et l'état de santé de l'animal.

SYSTÈME MUSCULAIRE.

—

Les muscles du chien n'ont rien de remarquable, si ce n'est qu'ils se détériorent et se renouvellent plus rapidement que chez la plupart des animaux. Cette particularité est passée en proverbe et a de l'influence sur le temps nécessaire au chien pour reprendre ses forces.

L'on a vu des chiens atteints de blessures qui semblaient de nature à amener la mort immédiate de tout animal, comme celles par exemple qu'ils sont exposés à recevoir dans la chasse au cerf ou au sanglier, et non-seulement y survivre, mais encore se montrer prêts à reprendre leur travail après quinze jours de soins intelligents.

Il est sans exemple qu'un bon chien qui a été découpé se soit montré dans la suite plus craintif et plus lâche.

LE CERVEAU ET LE SYSTÈME NERVEUX.

—

Le système nerveux est fort développé chez les races auxquelles on a prêté beaucoup d'attention, c'est-à-dire dont on a choisi des individus doués d'une grande sensibilité nerveuse pour les consacrer à la reproduction. Ce fait est surtout remarquable chez le boule-dogue, dont le courage a depuis plusieurs générations été considéré comme la qualité la plus importante; chez le pointer, dont la fermeté dans l'arrêt l'a fait choisir, et chez le levrier dont la rapidité est le trait caractéristique. Tous exigent un système nerveux très-développé et sont particulièrement sujets aux attaques nerveuses, tandis que le chien de berger ordinaire souffre rarement d'une maladie quelconque.

SYSTÈME DIGESTIF.

L'estomac du chien possède une puissance excessive; il a même la faculté de dissoudre les os, mais il est très-sujet aux dérangements de toute sorte, et, à la moindre indisposition, il rejette son contenu. Cet effet semble naturel et ne paraît point être le résultat d'un état maladif puisqu'il n'est presque point de chien qui ne s'expose de propos délibéré en quelque sorte aux vomissements, lorsqu'il avale du gazon. Peu de médecines irritantes restent dans l'estomac et beaucoup que l'on suppose digérées sont rejetées en tout ou en partie. Les intestins sont très-sujets à se resserrer, ce qui est causé, la plupart du temps, par le manque d'exercice dont la conséquence ordinaire est en outre l'engourdissement du foie. A l'exception de cette prédisposition à vomir dont nous avons déjà parlé, les organes digestifs du chien ressemblent beaucoup à ceux de l'homme.

LE CŒUR ET LES POUMONS.

—

Nous n'avons rien de particulier à signaler, concernant le cœur et les poumons, mais les vaisseaux sanguins, comme ceux de la plupart des animaux de moindre dimension, sont revêtus d'une enveloppe si élastique qu'en cas de rupture la contraction a lieu immédiatement et qu'il en résulte rarement une perte de sang dangereuse.

LA PEAU.

On croit généralement que la peau du chien n'est sujette à aucune évacuation par les pores : c'est une erreur, j'ai souvent vu les poils courts d'un chien à robe lisse étincelants de petites gouttelettes de transpiration, dans les journées de grande chaleur et à la suite d'un exercice violent. Cependant, c'est surtout par la langue pendante hors de la bouche que s'évacue la transpiration : le fluide est enlevé plus rapidement par l'air passant sur cet organe. Je suis persuadé qu'en outre la peau est constamment enduite d'une transpiration invisible, et qu'on ne doit rien faire pour l'arrêter.

DES REMÈDES

APPROPRIÉS AUX MALADIES DES CHIENS

ET DES MEILLEURS MOYENS DE LES ADMINISTRER.

ALTÉRATIFS.

Les altératifs sont donnés dans le but de rendre saine une action malsaine. Nous ne savons rien de la manière dont le changement s'opère et nous ne pouvons en juger que par les résultats. Les plus efficaces sont le mercure, la ciguë, l'ellébore et l'huile de foie de morue qui s'administrent de la manière suivante :

Mercure.	1 $\frac{1}{2}$ à 5	grains.
Rhubarbe en poudre	1 à 4	»
Gingembre en poudre	$\frac{1}{2}$ à 1 $\frac{1}{2}$	»

On mêle le tout pour en faire une pilule qu'on administre chaque soir.

Extrait de ciguë ou feuilles récemment flétries	2 à 4	grains.
Pilule de Plumer	1 $\frac{1}{2}$ à 5	»

Mêlez et donnez tous les soirs ou de jour à autre seulement.

Ellébore	5 à 10 grains.
Jalap en poudre	2 à 4 »

Mêlez dans un bol et donnez de jour à autre le soir.

Huile de foie de morue d'une cuillerée à café à une cuillerée à soupe donnée deux fois par jour.

ÉMOLLIENTS.

—

Les émollients sont surtout nécessaires aux chiens pour arrêter les diarrhées auxquelles ils sont fort sujets; on y a recours aussi pour soulager les spasmes. L'opium a si peu d'inconvénients pour le chien que c'est presque le seul émollient employé; la dose doit être infiniment plus grande que pour un homme, moins d'une cuillerée à café de laudanum pour un chien de taille moyenne, sera complétement inefficace.

Pour un léger purgatif :

Chaux préparée	2 à 3	gros.
Composition aromatique.	1	»
Laudanum.	3 à 8	»
Gomme arabique en poudre	2	»
Eau.	7	onces.

Mêlez et donnez deux cuillerées à soupe chaque fois que les boyaux sont relâchés.

On peut donner dans les mêmes circonstances :

Huile de castor, d'une cuillerée à café à une cuillerée à soupe.

Laudanum, 1 à 2 gros.

Mêlez et donnez en breuvage ; administrez une seconde dose s'il est nécessaire, un ou deux jours après la première.

Pour un purgatif violent :

Creosote	2	gros.
Laudanum	6 à 8	»
Chaux préparée	2	»
Gomme arabique en poudre	2	»
Infusion de gingembre	2	»
Eau de menthe poivrée	6	onces.

Mêlez et donnez deux cuillerées à soupe toutes les quatre ou six heures, selon l'effet produit.

ANTISPASMODIQUES.

—

Les antispasmodiques sont utiles pour soulager des crampes ou des spasmes, mais comme pour les altératifs nous ignorons la manière dont ils agissent. Les principaux sont l'opium, l'éther, l'essence de térébenthine et le camphre administrés de la manière suivante.

Laudanum.	$\frac{1}{2}$ à 1 gros.
Éther sulfurique	$\frac{1}{2}$ à 1 »
Camphre	1 once.

Mêlez et donnez en cas de spasme ordinaire tel que colique, etc.

Injection antispasmodique :

Laudanum	1 à 2 gros.
Éther sulfurique	1 à 2 »
Essence de térébenthine	1 à 2 »
Gruau.	3 à 8 onces.

Mêlez, et servez-vous pour l'injection d'une seringue ordinaire.

— —

APÉRITIFS.

—

Les apéritifs, médecines destinées à ouvrir les pores, sont constamment nécessaires aux chiens, mais c'est une grande erreur d'y avoir recours lorsqu'elles ne sont pas impérieusement exigées. Toutes agissent sur les entrailles dont elles précipitent l'action ordinaire; quelques-unes excitent la membrane à produire une grande quantité de fluide et d'autres enfin, directement, ou indirectement, forcent le foie à accroître sa sécrétion de bile. Les apéritifs les plus fréquemment employés sont l'aloës, la coloquinte, la rhubarbe, le jalap, l'ipécacuana, le séné et le calomel qui tous agissent plus ou moins sur le foie; le sel d'Angleterre et l'huile de castor qui relâchent les intestins sans produire d'autre effet.

Dose légère.

Aloès	10	à	15	grains.
Poudre de jalap.	5	à	8	»
Gingembre	2	à	3	»
Savon	10			»

On mêle et l'on fait une pilule pour un grand chien ou deux ou trois pour de plus petits.

Dose plus forte.

Calomel	3 à 5 grains.
Jalap	10 à 20 »

Mêlez avec du sirop et donnez en pilule.

Pour un purgatif violent on peut donner :

Jalap	10 grains.
Sel d'Angleterre	2 gros.
Carbonate de soude	10 grains.
Infusion de séné.	1 once.
Infusion de gingembre	15 gouttes.

Mêlez et donnez en breuvage. Pour un petit chien la moitié, le tiers ou le quart, selon la taille peuvent suffire.

Clystère purgatif.

Huile de castor.	$\frac{1}{2}$ once.
Essence de térébenthine	2 à 3 gros.
Sel commun.	$\frac{1}{2}$ once.
Gruau.	6 à 8 onces.

ASTRINGENTS.

—

Les astringents produisent la contraction de tous les tissus avec lesquels ils sont mis en contact, soit directement, soit au moyen de l'absorption dans la circulation. Les astringents les plus communément employés sont l'opium, l'acide gallique, l'alun, le quinquina, le sulfate de zinc, le nitrate d'argent et le chlorure de zinc.

Pilule astringente pour les diabètes ou les hémorragies internes :

Acide gallique	3 à 6 grains.
Alun	4 à 7 »
Opium purifié	1 à 2 »

Mêlez avec du sirop et donnez à un grand chien deux ou trois pilules par jour.

On peut administrer aussi

Nitrate d'argent $\frac{1}{2}$ grain.

Mie de pain, en quantité suffisante pour faire une petite pilule.

Donnez deux fois par jour.

Lotion astringente pour les yeux.

Sulfate de zinc . . . . . 5 à 8 grains.
Eau . . . . . 2 onces. — Mêlez.

On peut administrer aussi :

Eau de Goulard . . . . . 1 gros.
Eau. . . . . 1 once. — Mêlez.

Ou :

Nitrate d'argent . . . . . 2 à 6 grains.
Eau distillée. . . . . 1 once. — Mêlez.

Remède astringent pour les hémorrhoïdes.

Acide gallique . . . . . 10 grains.
Eau de Goulard . . . . . 15 gouttes.
Opium en poudre . . . . . 15 grains.
Lard . . . . . 1 once.

Mêlez et appliquez le remède soir et matin.

VÉSICATOIRES.

—

Les vésicatoires ne sont pas souvent employés pour les chiens, parce que, à moins qu'ils ne soient convenablement muselés, ils les enlèvent avec les dents et se blessent parfois sérieusement. Il arrive cependant, dans le cas de l'inflammation des poumons, par exemple, qu'ils soient absolument nécessaires. Les vésicatoires recouverts d'un bandage solidement appliqué sont employés souvent à réduire un gonflement local, mais si l'on n'a recours à la muselière, le chien s'en débarrasse promptement. Les principaux ingrédients dont se composent les vésicatoires sont : la cantharide, la térébenthine, l'acide sulfurique, la moutarde, l'ammoniac, l'iode et le mercure. Ces deux derniers ont la particularité d'absorber toute substance morbide résidant à l'intérieur. Avant l'application, les poils doivent être coupés aussi près de la peau que possible.

Vésicatoire léger :

Cantharide en poudre.	5 à 6	gros.
Térébenthine de Venise	1	once.
Lard.	4	onces.

Mêlez et frottez la partie malade.

Vésicatoire violent :

Onguent mercuriel	4 onces.
Huile d'origan	½ once.
Euphorbe en poudre fine	3 gros.
Cantharide en poudre	½ once. — Mêlez.

Vésicatoire d'un effet très-prompt :

Farine de moutarde	4 onces.
Esprit de térébenthine	1 once.
Ammoniac.	½ »

Délayez la farine de moutarde dans de l'eau de manière à en faire une espèce de pâte, ajoutez ensuite les autres ingrédients et frottez.

Pour des gonflements osseux ou autres tumeurs, donnez chaque jour une couche de teinture d'iode au moyen d'une brosse de soies de porc ou de martre.

CAUSTIQUES.

—

On donne le nom de caustiques à des substances qui, soit actuellement, soit potentiellement, détruisent les tissus; le caustique actuel est un fer chauffé au feu, le caustique potentiel quelque substance chimique telle que : sublimé corrosif, caustique lunaire, potasse, un acide minéral, etc. Le caustique actuel ou fer chaud n'est pas souvent employé pour le chien, mais, dans quelques cas, il est fort utile. On a recours aux caustiques soit pour modifier l'effet d'une entorse ou quelque autre dommage subi par les membres et par suite duquel les ligaments sont enflammés, soit pour faire disparaître des tumeurs telles que verrues, etc.

Le feu quand on y a recours pour le chien doit être appliqué à l'aide d'un petit fer à tranchant effilé. Nul ne doit tenter cette opération s'il ne l'a vu pratiquer plusieurs fois par un homme habile.

Le caustique lunaire ou nitrate d'argent est constamment employé, parce qu'il peut se manier sans danger par toute personne accoutumée au traitement des blessures.

Le sulfate de cuivre est beaucoup moins violent que le caustique lunaire; on peut sans crainte en frotter la surface d'une tumeur ou d'une excroissance; il est très-utile dans le cas d'ulcérations aux pieds.

La potasse ne peut être employée que par un vétérinaire expérimenté. Le sublimé-corrosif en poudre peut être employé, mais son application exige des soins et de la pru-

dence : si l'on s'en sert pour la réduction des verrues, il faut l'enlever aussitôt avec de l'eau. Le sublimé-corrosif pourrait, sans cette précaution, étendre son effet sur les tissus environnants.

L'orpiment jaune n'est pas aussi violent que le sublimé-corrosif et peut être employé de la même manière.

L'alun brûlé et le sucre blanc en poudre agissent comme caustiques légers.

CORDIAUX.

—

On appelle cordiaux des stomachiques stimulants; on peut les administrer en pilule ou en breuvage.

Pilule :

Semences de carum en poudre . . .	10 à 15	grains.
Gingembre	3 à 5	»
Huile de clous de girofle	2	gouttes.

Farine de lin en quantité suffisante pour faire une pilule ; la délayer préalablement dans de l'eau bouillante.

Breuvage :

Teinture de cardamone . .	½ à 1	gros.
Sel volatil	15 à 30	gouttes.
Teinture de cascarille . . .	½ à 1	gros.
Mixture de camphre.		— Mêlez.

—

DIURÉTIQUES.

—

On appelle diurétiques des médicaments qui favorisent les sécrétions d'urine. On les emploie quand les rognons sont engourdis pour les rendre à leur état normal ou pour les dilater outre mesure lorsqu'il est désirable d'affaiblir le système.

Pilule diurétique :

Nitre	5 à 8 grains.
Digitale	$\frac{1}{2}$ grain.
Gingembre	2 à 3 grains.

Mêlez avec de la farine de lin et de l'eau et donnez tout ou partie selon la taille du chien.

Pilule diurétique et altérative :

Iodure de potasse	2 à 4 grains.
Nitre	5 à 6 »
Digitale	$\frac{1}{2}$ grain.
Extrait de camomille	5 grains.

Mêlez et donnez la dose complète ou une partie seulement.

—

LINIMENTS.

—

Ces remèdes externes sont très-utiles aux chiens dans le cas d'entorse, d'inflammation musculaire ou de rhumatisme chronique des jointures. La moutarde, l'ammoniac, le laudanum et la térébenthine, sont les principaux agents employés.

Liniment à la moutarde.

Moutarde de première qualité.	3 à 5 onces.
Liqueur d'ammoniac	1 once.
Essence de térébenthine	1 »

Mêlez tous ces ingrédients de manière à en former une pâte légère, dont vous frotterez la partie malade.

Liniment pour entorses et rhumatismes.

Essence de térébenthine.	$\frac{1}{2}$ once.
Liqueur d'ammoniac	$\frac{1}{2}$ »
Laudanum	$\frac{1}{2}$ »

Mêlez, agitez la dose avant de vous en servir, puis frottez.

ÉMÉTIQUE.

L'émétique est très-fréquemment employé dans les maladies des chiens, et produit quelquefois des résultats fort avantageux, mais il a une tendance à affaiblir l'estomac et ne doit être administré qu'avec prudence. Si on n'y a point recours trop souvent, il est probable qu'aucun mal n'en résultera, puisque le vomissement est presque une fonction naturelle aux chiens.

Lorsqu'on ne veut administrer qu'une dose légère, on fait dissoudre une cuillérée à café de sel émétique et une demi-cuillérée à café de moutarde dans une demi-pinte d'eau tiède que l'on fait boire au chien. Une dose plus forte se compose de 1 à 3 grains de tartre émétique, que l'on fait dissoudre dans une cuillérée à soupe d'eau chaude et que l'on donne en breuvage. Un quart d'heure après on fait suivre la dose d'une aussi grande quantité de gruau qu'on peut en faire avaler au chien.

REMÈDES POUR LA TOUX,

DESTINÉS A FACILITER L'EXPECTORATION.

—

Le but de ces remèdes est de favoriser l'écoulement du mucus qui obstrue les conduits respiratoires.

Pilule pour une toux ordinaire.

Ipecacuana en poudre	$\frac{1}{2}$ à 1 $\frac{1}{2}$ grain.
Poudre de rhubarbe	1 à 2 grains.
Opium purifié.	$\frac{1}{2}$ à 1 $\frac{1}{2}$ grain.
Pilule de scille.	1 à 2 grains.

Mêlez et donnez soir et matin.

Dose destinée à faciliter l'expectoration, employée en cas de toux récente :

Vin d'ipécacuana	5 à 10 gouttes.
Mucilage commun	2 gros.
Essence de nitre	20 à 30 gouttes.
Parégorique.	1 gros.
Mixture de camphre	$\frac{1}{2}$ once.

Mêlez et donnez deux ou trois fois par jour.

REMÈDES POUR LA FIÈVRE.

—

Ces médecines domptent la fièvre en augmentant les sécrétions d'urine et la transpiration, et en diminuant jusqu'à un certain point l'action du cœur.

Poudre commune pour la fièvre :

Nitre en poudre	3 à 5	grains.
Tartre émétique	½	grain.

Mêlez et mettez la poudre sèche sur la langue du chien tous les soirs et tous les matins.

Poudre plus active :

Calomel	½ à 1 ½	grain.
Digitale	½ à 1	»
Nitre.	3 à 5	grains.

Mêlez et donnez une ou deux fois par jour de la même manière, ou faites une pilule de ces ingrédients.

—

CLYSTÈRES.

—

Les clystères sont extrêmement utiles aux chiens que le manque d'exercice rend sujets aux constipations. Une pinte d'eau chaude dans laquelle on a fait dissoudre un morceau de savon jaune produit souvent l'effet désiré.

Clystère de térébenthine employé en cas de coliques :

Essence de térébenthine	$\frac{1}{2}$	once.
Huile de castor.	1	»
Laudanum	2 à 3	gros.
Gruau	1	pinte.

Mêlez et injectez la dose ; n'en employez que la moitié ou le tiers pour un petit chien.

LOTIONS.

—

Les lotions sont employées dans le but de réduire l'inflammation de la partie sur laquelle on les applique, ou d'augmenter la tension des vaisseaux de cette partie.

Lotion adoucissante, employée en cas de contusions :

Extrait de plomb	1	gros.
Teinture d'arnique	$\frac{1}{2}$ à 1	»
Eau	$\frac{1}{2}$	pinte.

Mêlez et appliquez la lotion au moyen d'un bandage ou d'une éponge.

Pour une grave raideur produite par un exercice trop violent :

Teinture d'arnique.	$\frac{1}{2}$	gros.
Esprit de vin ou eau-de-vie	7 $\frac{1}{2}$	»

Mêlez et frottez le dos et les membres devant le feu.

Lotion pour les yeux :

Sulfate de zinc	20 à 25	grains.
Eau.	$\frac{1}{2}$	pinte.

Mêlez et lavez les yeux le soir et le matin.

Remède violent pour les yeux :

Nitrate d'argent	3 à 8	grains.
Eau distillée	1	once.

Mêlez et laissez tomber une goutte dans l'œil au moyen d'une plume.

ONGUENTS.

—

On appelle onguents diverses substances mêlées au moyen de lard, de cire, etc., et qu'on applique sur des blessures, principalement dans le but de les mettre à l'abri de l'air.

Onguents pour blessures anciennes :

Basilicon jaune,
Oxyde nitrique de mercure,

En parties égales.

Onguent digestif :

Précipité rouge	2	onces.
Térébenthine de Venise	5	»
Cire vierge	1 $\frac{1}{2}$	»
Lard	4	»

Mêlez.

STOMACHIQUES.

—

Le nom indique le but de ces remèdes qui sont destinés à donner du ton à l'estomac.

Pilule stomachique :

Extrait de gentiane	6	à	8	grains.
Poudre de rhubarbe	2	à	3	»

Mêlez et donnez deux fois par jour.

Dose stomachique :

Teinture de cardamome	½	à	1	gros.
Infusion de gentiane			1	once.
Carbonate de soude			3	grains.
Poudre de gingembre			2	»

Mêlez et donnez deux fois par jour.

— —

TONIQUES.

—

Les toniques sont destinés à donner du ton ou de la vigueur au système; ils sont particulièrement utiles pour aider à la guérison d'une fièvre lente.

Pilule tonique :

Sulfate de quinine	1 à 3 grains.
Extrait de ciguë	2 »
Gingembre.	2 »

Mêlez et donnez deux fois par jour.

Mixture tonique :

Teinture de quinquina.	2 onces.
Décoction de quinquina jaune	14 »

Mêlez et donnez deux ou trois fois par jour, trois cuillerées à soupe à un grand chien.

———

MÉDICAMENTS POUR LES VERS.

—

On appelle ainsi des substances qui expulsent les vers des intestins du chien, soit qu'elles occasionnent directement la mort du parasite, soit que leur action irritante amène son expulsion. Toutes doivent être purgatives par elles-mêmes ou suivies d'un médicament de ce genre, afin d'assurer la destruction des œufs aussi bien que celle des vers. On trouvera des détails plus circonstanciés dans le chapitre qui traitera des vers.

Pilule apéritive pour les vers :

Calomel	2 à 5 grains.
Jalap	10 à 20 grains.

Mêlez avec de la mélasse et faites une pilule.

Pour les vers ordinaires on donne :

Noix d'arec en poudre.	1 à 2 gros.

On mêle avec du bouillon qu'on donne au chien aussitôt qu'il est préparé. Dans le premier moment, ce bouillon n'a aucun goût désagréable, mais il devient amer lorsque la

poudre y a séjourné quelque temps. Si le chien le refuse, on y ajoute de l'eau. Quatre heures après, on administre une dose d'huile de castor, ce médicament pour les vers n'étant pas purgatif par lui-même.

Pour les vers ronds :

Œillets indiens	$\frac{1}{2}$ once.
Eau bouillante	8 onces.

Laissez reposer pendant une heure, puis faites écouler l'eau, et donnez la moitié de la dose à un grand chien, le quart à un animal de taille moyenne, et le huitième à un chien très-petit. C'est un remède violent et qui n'est pas sans quelque danger. Il doit être suivi d'une dose d'huile de castor dans les six heures.

Médicament léger et inoffensif.

Verre en poudre, en aussi grande quantité qu'on en pourra entasser sur une pièce d'un franc.

On mêle le verre avec du beurre pour en former une pilule ; dans les six heures on administre également une dose d'huile de castor.

Pour les vers longs :

Essence de térébenthine.	1 à 4 gros.

Liez avec soin l'essence de térébenthine dans un morceau de vessie, et faites avaler la dose au chien comme une pilule, en veillant à ce que la vessie n'éclate pas. Ce médicament

doit également être suivi d'une dose d'huile de castor. On peut aussi mêler la térébenthine à de la graisse pour en faire une pilule.

Autre médicament :

Racine fraîche de fougères. . . . . 1 à 4 gros.
Poudre de jalap. . . . . 15 grains.
Poudre liquoreuse et eau, suffisamment pour faire une pilule.

L'huile de fougère est préférable aux racines sèches ; la dose doit être alors de 10 à 30 gouttes.

DE LA MANIÈRE D'ADMINISTRER LES REMÈDES.

Il faut beaucoup de tact et une connaissance parfaite de l'animal pour administrer les remèdes de la manière la plus avantageuse au chien. On doit d'abord ne jamais oublier que son estomac est particulièrement irritable, et si parfaitement soumis à sa volonté que la plupart des chiens peuvent vomir quand ils le désirent; de là la nécessité de forcer l'estomac à garder le médicament. Pour arriver à ce résultat, il suffit en général de tenir la tête du chien levée; il ne vomira pas volontiers sans toucher le sol de son museau. Dans les chenils, il est d'usage, lorsqu'on a administré un médicament à un chien, de passer dans son collier une corde qu'on attache à un crochet placé assez haut pour que l'animal ne puisse baisser la tête et de le maintenir dans cette position pendant deux ou trois heures.

DES RAPPORTS DU SYSTÈME DU CHIEN

AVEC CELUI DE L'HOMME.

L'effet des médicaments est à peu près le même sur le chien que sur l'homme ; il en résulte que celui qui connaît la manière de se traiter lui-même peut sans crainte étendre ses connaissances au chien. Le cheval au contraire exige un traitement totalement différent, ce qui explique l'ignorance des maladies du chien, que trahissent souvent des vétérinaires, fort habiles du reste, qui ont consacré toute leur attention à l'animal le plus précieux. Quelques remèdes cependant ont une influence autre sur le chien que sur l'homme ; le laudanum, par exemple, dont l'emploi n'est pas sans danger pour l'espèce humaine, produit rarement des résultats funestes sur l'espèce canine, et une dose suffisante pour un homme devra être triplée pour un chien. Quant au calomel, c'est précisément le contraire ; ce médicament assez inoffensif pour l'homme, est très-sujet à produire une grande irritation de la membrane intérieure de l'estomac et des intestins du chien.

DE LA MANIÈRE D'ADMINISTRER UNE PILULE.

—

Quand le chien est petit on le prend sur les genoux sans rudesse; s'il se montre disposé à faire usage de ses griffes, on lui lie autour du cou un essuie-main d'étoffe grossière qu'on laisse retomber; on ouvre ensuite la gueule en introduisant entre les dents le pouce et l'index de la main gauche, et en les enfonçant suffisamment pour forcer la bouche à s'ouvrir à cause de la douleur causée par la pression contre les dents, et pour empêcher l'animal de mordre; puis on lève le nez et on laisse tomber la pilule aussi en arrière que possible, et on la fait descendre le long de la gorge à l'aide du petit doigt de la main droite. En tenant le nez en l'air et la bouche fermée pendant quelque temps, la pilule descendra infailliblement. Il faut deux personnes pour administrer une pilule à un grand chien disposé à la résistance; on le fait d'abord reculer dans un coin, puis on le prend entre les jambes et on lui met dans la bouche un morceau de drap épais qu'on fait remonter sur le nez où on le maintient de la main gauche, tandis que la droite saisit la mâchoire inférieure. Mais si le chien est très-obstiné et résiste violemment, on couvre la mâchoire inférieure d'un autre drap, et ouvrant la bouche de force, un assistant introduit la pilule. Très-souvent on enveloppe la pilule d'un morceau de viande, et de cette manière le chien l'avale sans difficulté; mais ce moyen est parfois impraticable, parce qu'il est souvent nécessaire de donner le médicament seul. Les grands chiens mêmes sont

rarement assez obstinés pour exiger les précautions indiquées plus haut pour administrer une pilule, mais presque toujours ils se montrent beaucoup moins traitables quand il s'agit d'un médicament liquide qu'ils ont goûté une ou deux fois.

MANIÈRE D'ADMINISTRER UN BREUVAGE.

Lorsqu'on n'a qu'une petite quantité de breuvage à donner, on tient la tête du chien levée et on verse le liquide entre les dents fermées, en faisant une petite poche de la joue ; mais ce procédé est lent et fatigant, parce que souvent l'animal refuse pendant longtemps d'avaler, et se débat jusqu'à ce que la moitié de la dose soit perdue. Le meilleur moyen est de se rendre maître du chien par l'un ou l'autre des procédés indiqués dans le paragraphe précédent, de verser le breuvage au moyen d'une cuiller ou d'une bouteille, et de fermer la bouche de l'animal qui sans cette précaution ne pourrait avaler. Lorsque toute la dose est prise, on surveille le chien, ou on lui tient la tête levée au moyen d'une corde, jusqu'à ce qu'il soit évident que l'estomac gardera le médicament.

CLYSTÈRES OU INJECTIONS.

Quand les boyaux sont très-resserrés, une ou deux pintes de gruau chaud, injectées dans le rectum, sont souvent fort utiles. Le chien doit être placé sur le côté, et maintenu dans cette position sur une table par un assistant, pendant que l'opérateur introduit le tuyau avec précaution dans le rectum et injecte le liquide.

DE L'APPLICATION D'UNE MUSELIÈRE.

Lorsqu'on a pratiqué une opération et qu'il y a danger que le chien fasse usage de ses dents, on doit le museler, soit au moyen d'un instrument spécialement destiné à cet usage, soit avec du ruban que l'on tourne d'abord autour du nez aussi près des yeux que possible, mais sans les toucher, et dont on fait un nœud entre les yeux ; les deux bouts sont ensuite ramenés, en passant sur le front, vers le collier où ils sont solidement attachés. Quand une muselière doit être portée par un chien très-sauvage, soit à l'intérieur d'une maison, soit en plein air, il faut qu'elle soit faite de manière à lui permettre de laisser pendre la langue. A cet effet, on a recours à un cône de cuir percé de trous, ou de fil de fer, qu'on adapte à la muselière au moyen de petites courroies.

DES FIÈVRES ET DE LEUR TRAITEMENT.

—

Les chiens sont très-sujets à des attaques fébriles d'une nature presque semblable à la maladie appelée typhus chez l'homme; presque tous en sont attaqués à quelque époque de leur vie. L'attaque commence par un simple froid, une affection inflammatoire des poumons, des intestins, etc., et prend peu à peu le caractère d'une véritable fièvre typhoïde. Il ne s'en suit pas cependant que les maladies désignées plus haut doivent nécessairement se terminer par un typhus; un chien peut fort bien avoir une fièvre légère occasionnée par un rhume ou diverses autres affections, sans être atteint d'une véritable fièvre typhoïde.

Les fièvres auxquelles les chiens sont sujets sont : 1° Fièvre éphémère appelée communément rhume; 2° Fièvre épidémique ou influenza; 3° Fièvre typhoïde; 4° Fièvre rhumatismale qui attaque le système musculaire et le système fibreux; et 5° la Petite-Vérole.

FIÈVRE ÉPHÉMÈRE.

Symptômes. — Cette maladie légère, connue sous le nom de rhume, se trahit par des frissons, un accroissement de chaleur à la peau, un pouls rapide et une respiration légèrement précipitée. L'appétit est moins bon que d'habitude, les yeux sans éclat, les boyaux resserrés, l'urine rare et foncée. Ces symptômes sont souvent accompagnés d'une toux et d'un léger écoulement du nez et des yeux; parfois les autres organes internes sont attaqués. Souvent la maladie se transforme par degrés et devient peu à peu une fièvre typhoïde; ce cas se présente surtout quand un grand nombre de chiens sont réunis dans un même local ou quand un ou deux sont enfermés dans un chenil étroit et sont privés d'air et des soins de propreté qui leur sont indispensables.

Cause. — Exposition à l'humidité ou au froid.

Traitement. — Repos complet, et légère dose purgative. Après que cette dernière a agi, si la fièvre est forte, on administre un peu de tartre émétique ou une mixture pour la fièvre. Si l'animal tousse beaucoup, on lui donne une pilule ou un breuvage pour faciliter l'expectoration.

INFLUENZA.

Symptômes. — Dans l'origine, les symptômes de l'influenza ressemblent beaucoup à ceux de la maladie que nous venons de décrire, mais comme ils sont produits par une condition particulière de l'air qui prévaut au moment où le mal éclate, et qu'ils sont plus persistants, on leur donne le nom d'influenza. Après quelques jours, l'écoulement des yeux et du nez augmente, et presque toujours une toux se déclare; ces symptômes persistent souvent pendant deux ou trois semaines et laissent en disparaissant une grande prostration et souvent une toux chronique qui exige un traitement attentif.

Cause. — On doit chercher la cause de cette maladie dans quelque état particulier de l'air dont la nature est tout à fait inconnue jusqu'à ce jour.

Traitement. — Pendant la première période du mal les remèdes doivent être les mêmes que ceux que l'on administre pour un simple rhume. Vers la seconde semaine, une pilule ou un breuvage pour faciliter l'expectoration sont ordinairement nécessaires. Après la seconde semaine, lorsque l'animal est fort affaibli et que la toux a presque disparu, on donne une pilule tonique. Il faut prendre les plus grandes précautions pour éviter une rechute qu'une nourriture peu convenable ou l'exercice pris trop tôt pourraient déterminer. L'air pur est de la plus grande importance, mais l'allure de l'animal convalescent doit être lente, un temps de galop suffira souvent pour détruire tous les progrès faits vers la guérison.

FIÈVRE TYPHOÏDE.

—

Il est généralement admis aujourd'hui que cette maladie est identique à celle de l'homme et doit être traitée de la même manière.

L'essence de la maladie est quelque poison venant du dehors ou développé dans le sang, par lequel les diverses sécrétions sont ou totalement arrêtées, ou si altérées qu'elles ne peuvent plus purifier le système. La nature exacte de ce poison dépasse la limite actuelle de nos connaissances, mais, jugeant par analogie, nous avons presque la certitude qu'il réside dans le sang. Comme dans tous les cas d'absorption de poison dans le système, le résultat est la déperdition excessivement rapide des forces musculaires, ce qui s'explique puisque leur action exige du sang une formation constante de nouveaux matériaux; ce renouvellement est retardé comme toutes les autres fonctions, les muscles se détériorent rapidement et leur contraction s'accomplit sans aucune vigueur. La maladie se répand par contagion ou se déclare spontanément; une fois que le germe en a pris naissance, il peut sous l'influence de circonstances plus ou moins défavorables se développer lentement ou rapidement, mais, abandonné à lui-même, il produira infailliblement la maladie à une époque plus ou moins éloignée.

Symptômes. — Les symptômes sont nombreux, mais peuvent se diviser en deux sortes, les uns qui accompagnent

toujours la fièvre typhoïde et les autres qui ne se présentent que chez quelques individus. Les symptômes invariables sont : une fièvre lente, une grande prostration proportionnée à la durée et à la vigueur de l'attaque et un amaigrissement rapide; un chien fort et bien musclé devient souvent maigre et grêle en trois jours. La fièvre est accompagnée de frissons, d'un pouls rapide, d'une respiration précipitée, de la perte de l'appétit et de sécrétions altérées; à part ces indices, aucun symptôme ne peut être appelé invariable, cependant l'écoulement des yeux et du nez, et une toux sèche, surtout après l'exercice, accompagnent souvent cette maladie. Les symptômes accidentels dépendent des complications particulières qui peuvent se présenter; car un des caractères particuliers de la fièvre typhoïde, c'est qu'outre les symptômes invariables énumérés plus haut, elle peut être accompagnée de congestion ou d'inflammation de la tête, de la poitrine, des intestins ou de la peau, de sorte que dans certains cas la maladie paraît n'attaquer que la tête, dans d'autres la poitrine ou les intestins. Cependant la cause est toujours la même, et le mode général de traitement ne subit que de légères modifications suivant le siége de la complication.

Nous allons indiquer le cours ordinaire d'une attaque de fièvre typhoïde, contractée par contagion, ou évidemment épidémique. Quand son développement est la conséquence de la négligence, elle se déclare à l'issue de quelque autre maladie dont l'existence peut remonter à une époque fort éloignée. Presque toujours le premier symptôme est une lassitude générale, accompagnée de la perte de l'appétit. Un ou deux jours après on remarque généralement une toux particulière qui résonne comme si le chien essayait de se débarrasser la gorge d'un brin de paille et qui éclate toujours après un temps de galop. Cette toux est accompagnée d'une tendance à

éternuer, moins prononcée cependant que dans le cas d'un simple rhume ou de l'influenza. L'animal attaqué de fièvre typhoïde perd promptement toute force et tout embonpoint; cet affaiblissement rapide est un trait caractéristique de cette maladie; en cas de rhume, la toux peut persister pendant assez longtemps sans produire d'altération sensible. En général, l'urine est rare et foncée, le blanc des yeux plus ou moins rougi et les vaisseaux gorgés de sang. Quand le cerveau est attaqué, les yeux sont plus injectés que lorsque le siége du mal est dans les intestins ou les poumons; une goutte de mucus intercepte le coin des yeux, le nez coule plus ou moins et à mesure que la maladie suit son cours, ces symptômes s'aggravent; les yeux, le nez et même les dents se couvrent d'une matière brune. Tels sont les symptômes réguliers d'une sérieuse attaque de fièvre typhoïde; leur gravité s'accroît jusqu'à la troisième, quatrième ou cinquième semaine, époque à laquelle le chien meurt d'épuisement ou des suites des lésions produites dans le cerveau, les poumons ou les intestins, ce qui dans chacun de ces cas est indiqué par des signes particuliers. Cette maladie peut se diviser en quatre périodes : la première pendant laquelle le poison se répand dans le système et qu'on appelle *la période d'incubation;* la seconde pendant laquelle la nature emploie toute sa force pour expulser le poison, et qu'on appelle *la période de réaction;* la troisième pendant laquelle les forces de la nature sont presque ou totalement épuisées, par les efforts faits antérieurement et qu'on appelle *période de prostration;* et la quatrième appelée *période de convalescence.* Chacune de ces périodes dure en moyenne sept à dix jours, selon la gravité de l'attaque.

Quand la tête est attaquée il peut y avoir ou ne pas y avoir écoulement du nez et des yeux; mais plus habituellement

il y a apparence de congestion dans ces organes; les yeux sont faibles et obstrués de mucus et le nez coule plus ou moins. Cependant un transport au cerveau est pour un observateur ordinaire, le seul symptôme infaillible; parfois il n'y a pas d'accès, mais une torpeur s'empare de l'animal et s'accroît jusqu'à ce qu'il devienne insensible et meure; d'autres fois il est en proie à un délire furieux qu'on prendrait aisément pour l'hydrophobie si d'autres symptômes ne trahissaient la fièvre typhoïde. Cette complication est la plus fatale de toutes; si le chien ne meurt pas, il reste souvent paralytique pour le reste de ses jours.

Quand les poumons sont attaqués, la respiration est rapide, le chien tousse et presque toujours il y a un écoulement considérable des yeux et du nez et une expectoration d'un mucus épais et écumeux. Si l'inflammation des poumons est bien établie, le danger est aussi grand que quand la tête est le siége du mal.

On reconnaît aisément que les intestins sont attaqués quand il y a expulsion violente d'une matière noire souvent teinte de sang et parfois mêlée de lambeaux d'une substance blanche, semblable à du cuir et qui n'est autre que de la lymphe coagulée. Dans quelques cas la perte de sang est considérable et emporte rapidement le chien.

Quand la peau est attaquée, ce qui est un symptôme favorable, il y a éruption de pustules à la partie intérieure des cuisses et au ventre; ces pustules se remplissent d'une eau mêlée d'un sang noir ou même d'un sang d'une couleur pourpre foncé.

Ne pas confondre le typhus avec des affections de même genre n'est pas toujours facile à un œil inexpérimenté, mais celui qui a quelques connaissances pratiques, découvrira immédiatement la différence. Les principales maladies que l'on

pourrait prendre pour la fièvre typhoïde sont : la véritable rage canine, le rhume ordinaire, l'influenza, l'inflammation des poumons et la diarrhée. La rage suit une marche plus rapide et se trahit par des changements particuliers dans le caractère, que nous décrirons dans le chapitre traitant de l'hydrophobie; le rhume et l'influenza ne causent pas une grande prostration de force, et la première est une suite de l'exposition au froid ou à l'humidité, tandis que la seconde a le caractère épidémique; l'inflammation des poumons doit être étudiée pour être connue et une simple diarrhée n'est pas accompagnée de fièvre.

Le traitement du typhus a pour but de mettre l'animal à même de supporter les effets affaiblissants de la maladie et de le prémunir contre les résultats fatals que peuvent occasionner les complications locales du cerveau, des poumons ou des intestins. On doit se rappeler que le mal provient d'un effort de la nature pour se débarrasser d'un poison; et si on ne vient en aide aux forces du système, elles seront incapables d'arriver à ce but. Un des meilleurs moyens de faire disparaître le poison, c'est de le chercher dans les intestins et les rognons; autant que possible, ces organes doivent être rendus à leur état normal, mais en s'efforçant d'obtenir ces heureux résultats on doit prendre garde de leur nuire par les remèdes employés. Tout le monde sait que les apéritifs, et surtout le calomel, ont la propriété de rendre au foie son action suspendue, mais ils nuisent en même temps à la vigueur générale du système, et ne doivent être employés qu'avec la plus grande précaution. Après que les sécrétions ont reparu, la première chose à faire, c'est de porter son attention sur les complications qui presque toujours existent dans le cerveau, les poumons et les intestins et de contrecarrer leurs effets par des remèdes appropriés aux cir-

constances. Ainsi un séton dans la partie postérieure du cou, avec le ruban recouvert d'un onguent de vésicatoire, soulagera la tête selon toute probabilité; il en est de même d'une application d'eau froide et de vinaigre au moyen d'une éponge; on peut en même temps administrer régulièrement une mixture pour la fièvre. Pour une complication légère des poumons, une poudre pour la fièvre suffit généralement, mais si la complication est grave, le chien doit être saigné à la veine du cou, mais on ne doit recourir à ce moyen qu'en cas de nécessité absolue; on donne également au malade une pilule ou un breuvage pour la toux. Une diarrhée doit être immédiatement arrêtée au moyen de mixtures ou de pilules appropriées aux circonstances; tant qu'elle dure on ne donne au chien que de l'eau de riz comme seule boisson, et sa nourriture ne doit se composer que de bouillon de bœuf léger avec du riz; de temps à autre on remplace le bouillon par du vin. Quand la période d'épuisement a commencé, une mixture tonique est presque toujours nécessaire ; on obtient, en l'employant avec persévérance, des résultats merveilleux; souvent des chiens qui paraissent mourants se rétablissent, et aucun malade ne doit être abandonné aussi longtemps qu'il reste quelque vie.

Un régime sévère doit être suivi; pendant les cinq ou six premiers jours l'animal n'exige que peu ou point de nourriture, plus tard on lui donne du bouillon faible ou du gruau; jusqu'à son complet rétablissement, il ne pourra supporter d'aliment solide. Quand arrive la période de prostration ou d'épuisement, on administre toutes les trois ou quatre heures une cuillérée de bouillon de bœuf; si le chien refuse de l'avaler on a recours à la force; à cette époque le vin est souvent aussi fort utile; on donne alternativement l'un et l'autre. A un chien de taille moyenne, on administre alternativement de deux heures en deux heures, la valeur d'une tasse à thé de bouillon,

puis une même quantité de vin, et enfin une dose de mixture tonique. La persévérance dans ce plan, dont l'exécution n'est pas sans difficulté, sera presque toujours couronnée d'un succès complet, mais un chien de valeur peut seul dédommager son propriétaire des peines qu'il occasionne. Pour des animaux dont la conservation a moins d'importance, on se contente de leur offrir du bouillon de bœuf, et si les pauvres bêtes ne l'avalent pas volontairement, elles meurent faute d'y être contraintes; l'humanité aussi bien que l'intérêt conseillent donc l'adoption d'un plan qui fort souvent paraît cruel.

Aucun exercice, quelque modéré qu'il soit, ne peut être permis; l'expérience a prouvé qu'il aggrave invariablement la maladie. Plus d'un jeune chien a été sacrifié à la bienveillance mal entendue de son maître qui supposait qu'un peu d'air frais lui ferait du bien; il en serait ainsi en effet, s'il en pouvait jouir dans une bonne voiture et en repos, mais l'action des muscles, nécessaire pour se le procurer, lui est excessivement nuisible, et doit être retardée jusqu'à ce que l'animal ait recouvré ses forces. C'est là une des raisons qui expliquent que les chiens de la campagne supportent le typhus beaucoup mieux que ceux de la ville; comme on sait qu'ils jouissent d'un air pur, on ne fait aucune tentative pour les faire sortir, et abandonnés à eux-mêmes, ils n'exercent point leurs forces trop prématurément. Même lorsque le chien paraît presque rendu à son état normal, il vaut mieux le tenir en laisse les deux premières fois qu'on le laisse sortir; sans cette précaution il est presque certain qu'il se fatiguera trop tôt, et un temps de galop produit souvent un mal auquel plusieurs jours de traitement peuvent à peine remédier.

La ventilation ne doit pas être négligée, mais une chaleur modérée est indispensable à la guérison, et un chien délicat comme le lévrier doit avoir un vêtement pendant les temps

froids. Une propreté scrupuleuse est de rigueur, mais il faut s'efforcer de l'entretenir sans rendre le chenil humide par l'emploi de l'eau; la paille fraîche doit être donnée libéralement et les matières fécales enlevées aussitôt après leur apparition.

Sommaire du traitement. — Pendant la première période de la maladie, mettez les boyaux en bon état en administrant de légères doses de médecines apéritives. Remédiez aux complications qui peuvent survenir en employant un séton pour la tête, les remèdes appropriés à la poitrine ou une mixture pour les intestins, s'il y a diarrhée. Pendant la période d'épuisement, quand les symptômes les plus violents ont cédé, donnez un tonique, et pendant toute la durée de la maladie suivez un régime sévère, procurez aux malades un repos complet et ne négligez ni la ventilation, ni la propreté.

La vaccination a été recommandée comme un préservatif efficace pour la fièvre typhoïde, et a été essayée sur une large échelle dans des chenils de chiens courants, de lévriers et même de chiens d'arrêt. Le résultat est encore incertain; il est positif que la vaccination ayant été introduite dans certains chenils où la fièvre typhoïde exerçait ses ravages, la maladie disparut pendant plusieurs années; d'un autre côté, bon nombre de propriétaires ayant eu recours au même moyen n'ont pas vu diminuer la mortalité parmi leurs chiens; ces derniers sont même plus nombreux que les premiers. En raisonnant par analogie, il n'y a aucun motif de supposer que l'inoculation de la petite vérole puisse prévenir une maladie n'ayant aucun rapport avec cette dernière, mais l'expérience étant le meilleur guide dans ces matières, il n'est pas inutile de faire appel à la pratique pour trancher cette importante question. Les essais que j'ai tentés ne me donnent aucune raison d'ajouter foi à la puissance de la vaccine; j'ai vu plus

d'échecs que de succès, sans même faire la part des individus qui, abandonnés à eux-mêmes, eussent évité la maladie. On sait que le typhus est très-irrégulier dans ses attaques, et frappe ou épargne certains chenils pendant nombre d'années consécutives, après lesquelles il change de tactique; si la vaccine est employée au commencement de l'une ou l'autre de ces périodes de changement, on lui attribue des effets bons ou mauvais dans lesquels elle n'a aucune part. Mes propres essais et ceux dont j'ai été témoin, m'ont convaincu que la vaccine est complètement inefficace, mais comme d'autres pourraient désirer tenter l'épreuve par eux-mêmes, je joins ici quelques conseils sur la manière de l'inoculer.

Pour vacciner un chien, pratiquez dans cette peau mince qui recouvre l'intérieur de l'oreille, trois ou quatre piqûres obliques au moyen d'une lancette chargée de vaccin aussi frais que possible; ayez soin de faire pénétrer l'instrument à une profondeur suffisante pour faire couler quelques gouttes de sang; rechargez la lancette à chaque fois. Si on ne peut se procurer du vaccin frais, on fait les piqûres de la manière indiquée plus haut, puis on y introduit les pointes chargées de vaccin sec, et on les applique avec assez de force pour être certain d'en détacher le virus. Au bout de quatre ou cinq jours, une vésicule imparfaite se forme, mûrit et se recouvre d'une croûte vers le dixième jour environ. Il existe plusieurs autres méthodes, notamment celle qui consiste à introduire sous la peau un bout de fil trempé dans le virus, mais celle que nous venons d'indiquer a plus de chance de réussite qu'aucune autre.

Le traitement des affections qui se manifestent parfois à la suite du typhus, telles que les maladies nerveuses, la paralysie, etc., sera donné dans les chapitres qui leur sont spécialement consacrés.

FIÈVRE RHUMATISMALE.

—

Une des maladies les plus communes au chien est le rhumatisme sous toutes ses formes, accompagné d'une fièvre parfois légère, parfois violente. La fréquence de ce mal est due à l'exposition constante du chien au froid et à la pluie et fort souvent aussi à l'humidité de son chenil, source ordinaire des boîtements et des rhumatismes des muscles de l'épaule. L'animal qui passe la moitié de sa vie devant un feu ardent et l'autre moitié au froid et à la pluie, est très-sujet à contracter ce genre de fièvre, mais elle est alors d'un caractère moins grave que celle produite par la nature du chenil. Quelques écrivains rangent cette affection parmi les inflammations; il est assez difficile de lui assigner la place qui lui convient, mais ce point est de peu d'importance, la maladie étant bien connue et ses symptômes faciles à reconnaître.

La fièvre rhumatismale se trahit par les symptômes suivants : fièvre évidente, sans être très-forte; pouls violent, mais non très-rapide; frissons et abattements; cris poussés à l'approche de l'homme, et dus évidemment à l'appréhension de la douleur. Le chien reste perpétuellement blotti dans un coin et montre beaucoup de répugnance à le quitter; si on l'en tire de force, il gronde, même lorsqu'il a affaire à son meilleur ami, et se tient le dos en l'air prêt à se défendre du contact de la main qui lui causerait des douleurs aiguës. Les boyaux sont resserrés et les urines rares et foncées.

Le traitement consiste en une saignée modérée à une veine

du cou, quand le chien est gras et en bonne condition; on administre ensuite une dose de médecine purgative; quand ce médicament a agi, on donne une pilule composée comme suit :

Calomel	1 grain.
Opium purifié	1 »
Racine de colchique en poudre.	2 à 3 grains.

Sirop, en quantité suffisante pour faire une pilule.

Cette dose, convenable pour un chien de taille moyenne, doit être augmentée ou diminuée selon les circonstances. Un bain chaud est souvent utile, pourvu qu'on prenne la précaution de sécher la peau devant un bon feu et de la frictionner avec un liniment.

Le rhumatisme des muscles de l'épaule se trahit par la raideur et la sensibilité douloureuse de cette partie; le chien ne pourrait sans souffrance descendre une montagne en courant, et il montre souvent de la répugnance à sauter des planches de son chenil sur le sol, la secousse lui occasionnant une douleur dans les muscles qui relient le corps aux omoplates. Cette maladie domine surtout dans les chenils de chiens courants qui sont exposés au froid et à la pluie pendant de longues heures et sont ramenés ensuite dans des logements souvent humides. Les petits chiens d'appartement habitués à des soins assidus y sont également fort sujets; ce fait n'a rien d'étonnant puisqu'une nourriture trop abondante produit les rhumatismes aussi sûrement que l'exposition au froid; lorsque ces deux causes sont réunies, il est presque impossible que l'animal échappe à la maladie. La fièvre qui n'est pas violente, même quand l'affection est récente, disparaît presque ou entièrement lorsqu'elle devient chronique; quand

le mal remonte à plusieurs mois, on le considère généralement comme incurable, bien que l'on puisse citer de rares exemples de guérison, après une période de temps plus longue encore.

Les remèdes sont presque les mêmes que ceux que l'on applique pour un rhumatisme général, mais on doit s'efforcer de faire disparaître la cause quand elle réside dans l'insalubrité du logement. La nourriture doit être peu abondante et se composer spécialement de légumes, la viande pourrait aggraver le mal. Le liniment pour rhumatisme dont nous avons donné plus haut la recette, produira selon toute probabilité de bons résultats, surtout si on l'emploie après un bain chaud et de la manière que nous avons décrite. Il a été affirmé par des personnes de beaucoup d'expérience qu'un hareng donné deux ou trois fois par semaine est un remède efficace pour les rhumatismes; je ne l'ai pas essayé, mais d'après le colonel Whyte, on a récemment découvert qu'il se trouve dans le hareng un principe actif qui est un spécifique pour les rhumatismes humains, et l'on en conclut que ce remède, inerte en apparence, peut avoir d'excellents effets pour la race canine.

Dans tous les cas, on peut tenter l'épreuve; on conseille de donner le hareng avec deux gros de nitre et un de camphre; la plupart mangent sans répugnance le hareng et le camphre, le nitre leur est donné ensuite en breuvage, mêlé à de l'eau. On recommande encore l'huile de foie de morue; quant à moi, j'ai souvent trouvé une combinaison d'iode et de salsepareille plus utile que tout médicament interne.

Une raideur des membres postérieurs est assez commune chez le chien, et bien qu'on lui donne souvent le nom de paralysie, elle est presque toujours d'une nature rhumatismale; ses symptômes sont absolument les mêmes que ceux

de la maladie que nous venons de décrire, mais le siége en est différent, les muscles affectés étant situés dans les reins et les hanches. Ce mal correspond à celui appelé lombago chez l'homme, mais il est beaucoup plus persistant ; il provient des mêmes causes que le rhumatisme des muscles de l'épaule et doit se traiter de la même manière.

PETITE-VÉROLE.

N'ayant jamais été témoin d'un cas de petite-vérole chez le chien, je me borne à citer la description qu'en donne M. Youatt.

« En 1809, on remarqua parmi les chiens, à l'école vétérinaire de Lyon, une maladie éruptive à laquelle on donna le nom de petite-vérole. Elle paraissait se propager par contagion, se guérissait sans difficulté et disparaissait promptement sans l'emploi d'autres remèdes que les apéritifs légers et les diaphorétiques. On inocula à un mouton la maladie de l'un de ces chiens; il se manifesta une légère éruption de pustules à la place même de l'inoculation, mais nulle part ailleurs; l'animal n'éprouva pas la moindre attaque de fièvre.

» A une autre époque, un mouton mourut de la petite-vérole dans le même établissement. Une partie de sa peau fut fixée pendant vingt-quatre heures sur le dos d'une brebis et l'autre sur celui d'un chien, tous deux en parfaite santé. Le chien ne ressentit aucun mal, mais le mouton ne tarda pas à succomber.

» Les principaux symptômes de la petite-vérole chez les chiens se succèdent dans l'ordre suivant : la peau du ventre, de l'aine et de l'intérieur de l'avant-bras devient plus rouge qu'elle ne l'est dans son état normal et parsemée de petites taches de la même couleur irrégulièrement arrondies; elles sont parfois isolées, parfois réunies en groupe. L'approche de cette éruption s'annonce par un accroissement de fièvre.

» Le second jour, les taches sont plus grandes et le centre de chacune d'elles est légèrement tuméfié.

» Le troisième jour, les taches continuent à se développer et sont encore plus proéminentes au centre.

» Vers la fin du quatrième jour, la rougeur du centre commence à prendre une couleur grisâtre. Les jours suivants les pustules acquièrent leur caractère particulier et ne peuvent plus se confondre avec toute autre éruption. Au sommet de chacune d'elles réside un point blanc circulaire, produit par une petite quantité d'un fluide presque transparent, contenu dans les pustules et recouvert d'une pellicule mince et diaphane. Ce fluide devient de moins en moins transparent jusqu'à ce qu'il ait acquis la couleur et la consistance ordinaire du pus. Tant que la pustule est dans son état aqueux, elle conserve sa forme arrondie, mais elle s'aplatit à mesure que le fluide acquiert un caractère purulent et est même légèrement déprimée vers la fin de la période de suppuration, alors qu'elle est sur le point de sécher, ce qui arrive ordinairement neuf ou dix jours après l'éruption. La durée du dessèchement et de la desquamation varie considérablement, et il en est de même des différentes périodes de la maladie. La durée de l'éruption aqueuse est moins variable : elle est de quatre jours environ si elle se produit librement et est préservée de toute espèce de frottement; si on examine le caractère particulier des pustules, on remarque que les unes sont dans un état de sécrétion aqueuse, tandis que les autres viennent seulement d'apparaître.

» L'éruption s'arrête quand les premières pustules commencent à dessécher, et si quelques taches rouges se montrent encore à cette période de la maladie, elles disparaissent avant de se développer; ce sont des pustules avortées. Après le dessèchement, la peau reste couverte de taches brunâtres

qui s'effacent par degrés; la maladie ne laisse d'autre trace qu'un petit nombre de cicatrices superficielles que les poils ne recouvrent jamais.

Les causes qui produisent les plus grandes variations dans les périodes de l'éruption sont l'âge du chien, la température de la saison et la situation du chenil. L'éruption marche avec plus de rapidité chez les chiens de un à cinq mois que chez ceux plus âgés; je ne l'ai jamais vue chez un chien de plus de dix-huit mois. Une température élevée favorise singulièrement l'éruption, la rend plus confluente et d'un caractère aqueux, tandis qu'une atmosphère froide nuit à son développement ou même l'arrête complétement. Les chiens attaqués de la petite-vérole et exposés à un certain degré de froid, meurent presque inévitablement, une température moderée favorise la guérison plus qu'aucune autre. Renouveler fréquemment l'air sans diminuer la chaleur fait beaucoup de bien au malade, et il faut éviter avec soin les boxes ou les chenils fermés.

J'ai souvent remarqué que la transpiration et l'haleine des chiens attaqués de petite-vérole ont une odeur fort désagréable, surtout à l'époque où les pustules commencent à dessécher et quand les animaux malades sont couchés sur de la paille sèche. Le frottement de la litière contre les pustules détruit leurs pellicules et permet à la matière purulente dont l'influence est très-pernicieuse de s'échapper. La fièvre s'accroît ainsi que la mauvaise odeur exhalée par la bouche et les matières fécales. Dans cet état les poumons sont dans une situation maladive qui se développe rapidement et ne tarde pas à prendre le caractère d'une pneumonie. Cette dernière complication est des plus sérieuses et a presque toujours une issue fatale. La maladie dont nous nous occupons a ceci de particulier : c'est qu'elle éclate tout à coup suivie de son cortége de symptômes alarmants; elle est presque toujours

accompagnée d'une sécrétion purulente des bronches, et avant la fin du second jour les caractères de la pneumonie sont complétement développés. Des matières glaireuses gênent la respiration qui souvent devient sifflante et les cavités nasales se remplissent d'un fluide purulent. Le chien qui tousse violemment au commencement de la maladie emploie ses forces le jour suivant à expulser des narines, par un violent effort, les sécrétions purulentes qui sont bientôt complétement développées. Même quand le chien est tranquillement couché et paraît endormi, sa respiration est bruyante et gutturale.

FIÈVRE SYMPATHIQUE.

On donne ce nom à une fièvre qui survient avant ou après quelque affection locale. Ainsi les inflammations graves sont presque toujours précédées d'une fièvre qui se manifeste avant que la nature exacte de l'attaque soit connue; bien qu'assez violente elle n'a en elle-même aucune tendance fatale et cède naturellement avec l'inflammation qui l'avait causée. Le même fait se reproduit lorsqu'il s'agit de blessures sérieuses, mais dans ce cas encore, s'il n'y a pas inflammation, il n'y a pas fièvre, de sorte que les remèdes sont les mêmes quand la cause est externe.

Le traitement de ce genre de fièvre ne diffère point de celui qu'exige l'inflammation qui la cause et dont la guérison amène infailliblement la disparition de la fièvre; il est donc inutile de s'en occuper spécialement.

INFLAMMATIONS.

DÉFINITION DE L'INFLAMMATION.

L'inflammation a pour cause la lenteur de la circulation du sang dans les petits vaisseaux, ce qui exige un redoublement d'action de la part des grands. Quand l'inflammation est externe et visible, elle se trahit par un accroissement de chaleur, un gonflement, une douleur aiguë et une rougeur; quand elle est interne, il est possible de constater les trois premiers symptômes, le dernier ne peut se découvrir quoiqu'il existe.

L'inflammation est aiguë ou chronique; aiguë lorsqu'elle se développe rapidement, chronique lorsqu'elle est lente et non accompagnée de symptômes très-actifs. En cas de forme aiguë, il y a toujours un accroissement de rapidité du pouls, et sa réaction sur les pulsations du cœur est plus grande. Chez un chien en bonne santé, les pulsations sont de 90 à 100 par minute; l'état du pouls artériel peut être constaté par la pression faite à l'intérieur du bras, au-dessus du genou, et les contractions du cœur se sentent aisément en appuyant la tête contre la partie inférieure de la poitrine; du reste le nombre des pulsations du cœur varie considérablement selon les différentes races.

HYDROPHOBIE OU RAGE.

—

Cette maladie a été placée parmi les inflammations, bien qu'il ne soit pas prouvé qu'elle doive son origine à cette cause, mais on suppose généralement qu'elle a quelque rapport avec une inflammation ou congestion de l'épine dorsale et du cerveau. Il est de la plus grande importance d'en bien connaître les symptômes; jusqu'à présent on ne possède que peu de notions sur cette horrible maladie, qu'il est cependant indispensable d'étudier, pour la reconnaître et empêcher qu'elle se répande par inoculation.

En voici les principaux symptômes : d'abord un changement marqué dans le caractère; un chien naturellement gai devient triste et morose, et celui qui recherche d'ordinaire les caresses de son maître, fuit sa main comme celle d'un étranger; le chien timide au contraire s'enhardit; le chien paresseux semble devenu alerte : en un mot, il s'opère presque toujours un changement complet dans le caractère qui se manifeste quelques jours avant qu'éclate la maladie; le premier accès se trahit par une espèce d'attention folle à des objets imaginaires, l'animal cherche à saisir la muraille avec les dents, et met en piéces avec une rage insensée tout ce qui se trouve sur son passage; parfois on remarque un hurlement singulièrement creux, tandis que dans quelques cas aucun son ne se fait entendre. La fièvre accompagne toujours cette maladie, mais il est difficile de constater son degré de violence à cause du danger qu'il y aurait à approcher du

malade et, ce qui semble une contradiction avec le nom d'hydrophobie, l'animal est en proie à une soif ardente et dans son impatience à la satisfaire il renverse généralement le vase contenant son eau. M. Berkeley soutient énergiquement qu'aucun chien réellement attaqué de la rage ne touchera à l'eau et que la soif est un symptôme certain de l'absence de cette maladie; mais cette opinion est si évidemment en opposition avec les détails circonstanciés donnés par tous ceux qui ont été témoins de la maladie, alors qu'elle avait été incontestablement communiquée soit à l'homme, soit à un animal quelconque, qu'on ne peut y ajouter aucune foi, en considération surtout de la gravité des conséquences. M. Youatt qui a vu et étudié peut-être un plus grand nombre de cas de rage que tout autre observateur d'un mérite égal au sien, insiste fortement sur la présence de la soif, comme il est facile de s'en convaincre par l'extrait suivant :

« Des conclusions fort importantes, dit-il, peuvent être tirées de l'apparence et du caractère des urines. A des époques particulières, quand le chien est plus malpropre que d'habitude, il recherche avec soin les places couvertes d'urine, et pendant cette période on le voit souvent lécher les endroits qu'un autre vient de mouiller. Mais si l'animal met à cette étrange occupation une avidité particulière, si dans les appartements rarement souillés d'urine, on le voit examiner chaque coin avec persévérance, et lécher sans relâche, on ne peut le surveiller trop attentivement, car il est en grand danger; il peut, même en l'absence de tout autre symptôme, être considéré comme enragé; je n'ai jamais vu d'exemple du contraire.

» On s'est beaucoup occupé de la grande quantité de salive qui sort de la gueule du chien enragé. C'est un fait incontestable que par cette maladie, le volume de toutes les glandes

qui ont quelque rapport avec la sécrétion de la salive, s'accroit; les glandes sous-linguales portent un caractère évident d'inflammation, mais, quoi qu'il en soit, la décharge de salive n'est jamais égale à celle produite par une attaque d'épilepsie; l'écume que l'on remarque aux coins de la bouche ne peut se comparer à celle que l'on y voit lorsque l'animal est atteint de cette dernière affection. C'est un symptôme de courte durée et qui se prolonge rarement plus de douze heures; les histoires répandues sur les chiens enragés couverts d'écume sont complétement erronées. Pendant une attaque nerveuse ou au moment où elle vient de cesser, on peut voir un chien dans cet état, mais jamais en cas de rage; les attaques nerveuses sont souvent prises pour la rage; de là sans doute vient l'erreur.

» L'augmentation de la sécrétion de salive passe promptement; elle diminue en quantité, devient plus épaisse, gluante, visqueuse et adhérente. Elle s'attache aux coins de la bouche et probablement d'une manière plus désagréable encore aux membranes intérieures. L'homme en est horriblement tourmenté, il ne l'expulse que par les efforts les plus violents, et fait entendre, en s'efforçant de s'en débarrasser, des sons dans lesquels on a cherché une ressemblance avec l'aboiement du chien. Ce symptôme ne se présente chez les êtres humains que lorsque la maladie est arrivée à son dernier degré. Le chien cherche à détacher la salive avec ses pattes, mais chez lui ce symptôme se manifeste plus tôt et on ne peut guère s'y méprendre; quand on le voit travailler avec les pattes au coin de la bouche, on ne doit point supposer qu'un os s'est fixé entre les dents de l'animal et tenter des efforts inutiles et dangereux pour le soulager. Si toute cette agitation n'avait d'autre cause qu'un os, la gueule resterait constamment ouverte, au lieu de se fermer quand l'animal cesse pour un instant ses efforts. Si

au bout de quelque temps il perd l'équilibre, chancelle et finit par se rouler sur le sol, on ne peut conserver aucun doute, c'est la salive qui, devenant de plus en plus épaisse et adhérente, menace de suffoquer le malade.

» A ces symptômes succèdent naturellement et rapidement une soif insatiable. Le chien qui peut encore faire fonctionner les muscles de sa mâchoire continue à laper, tandis que celui dont la mâchoire et la langue sont paralysées, se plonge le museau jusqu'aux yeux dans le vase contenant l'eau, afin de s'introduire une goutte de liquide dans le fond de la gueule pour humecter et rafraîchir son gosier brûlant. On voit que cette maladie au lieu d'avoir la crainte de l'eau pour trait caractéristique, est accompagnée d'une soif souvent insatiable. Il y a vingt ans, cette assertion eût été péremptoirement niée et aujourd'hui encore on rencontre parfois des gens qui en devraient savoir davantage et qui refusent obstinément de croire qu'un chien qui boit librement et même avidement puisse être enragé. »

Ma propre expérience m'a prouvé la vérité des assertions qui précèdent; j'ai été témoin de plusieurs cas de rage, et tous étaient accompagnés d'une soif plus ou moins grande. Dans cinq de ces cas, la maladie avait été communiquée à d'autres chiens.

Quand le chien enragé n'est pas inquiété, il s'attaque rarement aux êtres vivants, mais le plus léger obstacle suffit pour exciter sa fureur; alors il mord au hasard, avec rage, et la crainte des conséquences n'a plus aucune influence sur lui. Son allure, lorsqu'il est abandonné à lui-même, est un trot allongé, sans aucune déviation de la ligne droite, excepté quand il y est contraint par la nature du sol ou les objets qui l'environnent.

Chez le chien, l'apparition de la rage après la morsure,

varie de trois semaines à six mois ou même davantage; de sorte que lorsqu'on a quelque raison de craindre qu'un animal contracte la rage on doit le surveiller attentivement pendant cet espace de temps; cependant, au bout de trois mois, le danger diminue.

La durée de la maladie est de quatre ou cinq jours environ, mais j'ai vu un cas se terminer au bout de quarante-huit heures par la mort de l'animal.

On n'a pas encore découvert de moyen de guérir la rage, de sorte qu'aussitôt qu'il est clairement établi qu'un chien est atteint de cette horrible maladie, il faut l'abattre. S'il y a doute, on l'enferme, jusqu'à ce que la vérité soit reconnue, dans un lieu sûr, hors d'atteinte de tout être vivant.

TÉTANOS.

—

Le tétanos qui a quelque rapport avec la rage, en diffère par l'absence de toute affection du cerveau; les sens conservent leur perfection jusqu'au dernier moment. Cette maladie assez rare chez le chien, ne se manifeste généralement qu'à la suite de blessures graves et n'affecte alors que les muscles de la mâchoire; en France on lui donne le nom de *mal de cerf* parce qu'elle provient souvent des blessures causées par le bois de cet animal. Elle consiste dans des alternatives de rigidité spasmodiques et de relâchement de certains muscles; mais la raideur dure assez longtemps et ne disparaît pas aussi promptement qu'en cas de crampe. Parfois le tétanos n'affecte que les muscles de la mâchoire, mais lorsqu'il attaque tous les ligaments lombaires, le corps prend la forme d'un arc, la tête touche presque à la queue. Dans certains cas la contraction s'opère d'un côté seulement, et dans d'autres sur les seuls muscles du ventre; elle produit alors un arc dans le sens opposé à celui que nous venons de décrire. Ces effets ressemblent beaucoup à ceux que produit le poison appelé strychnine; de sorte que lorsqu'ils se présentent, le tétanos étant fort rare, il y a lieu de rechercher s'il n'y a pas eu empoisonnement. Cependant ces symptômes existaient et avaient été remarqués longtemps avant que l'usage de ce poison fût connu, ils peuvent donc en être complétement indépendants.

La guérison du tétanos est presque impossible; on peut essayer des purgatifs et d'une saignée, suivis d'une dose de

chloroforme; l'animal sera soulagé pendant quelque temps, mais aussitôt que le remède cessera d'agir les spasmes reparaîtront avec la même violence et l'on n'obtiendra aucune amélioration durable. Si ce n'est pour les chiens de grande valeur ou ceux auxquels, pour des motifs quelconques, on tient particulièrement, il vaut mieux n'essayer d'aucun remède; la conduite la plus humaine serait de mettre fin immédiatement aux souffrances de l'animal, car il est évident que ces spasmes sont excessivement douloureux.

INFLAMMATION DE L'ŒIL.

L'ophthalmie ou simple inflammation des yeux attaque très-communément les chiens, surtout pendant les dernières périodes de la fièvre typhoïde; à cette époque, l'état des yeux paraît souvent désespéré, mais avec un peu de patience on ne tarde pas à s'apercevoir que le mal n'est pas irréparable. Dans plus d'une occasion, j'ai sauvé de l'eau des jeunes chiens dont la vue était, disait-on, perdue, sans espoir de guérison, et cela, sans l'application d'aucun remède local, en veillant seulement à la santé générale; quand cette dernière fut rétablie, les yeux avaient recouvré leur transparence et la vue était aussi bonne qu'auparavant. Cette maladie, telle qu'elle se produit dans le cas de fièvre typhoïde, se trahit par une rougeur bleuâtre du blanc de l'œil, dont une pellicule recouvre la partie transparente et laisse voir parfois de petits vaisseaux rouges. L'animal ne peut supporter la lumière et on remarque un écoulement continuel; si l'œil est ouvert de force, le chien prouve par une vigoureuse résistance que l'exposition aux rayons du soleil lui cause une douleur aiguë. Cet état a beaucoup de rapports avec celui des enfants atteints d'ophthalmie scrofuleuse, et doit se traiter, comme cette dernière maladie par des remèdes internes, au moyen de toniques. Dans l'ophthalmie ordinaire le blanc de l'œil est d'un rouge plus brillant, les paupières plus enflées, la décharge plus épaisse et l'intolérance de la lumière moins grande. Le traitement le plus favorable consiste en un régime affaiblissant, exactement

opposé à celui que nous venons d'indiquer plus haut. Les purgatifs, une nourriture légère et peu abondante et parfois une saignée sont nécessaires, ainsi qu'une lotion pour laver l'organe malade. Si les yeux restent encore couverts d'une pellicule on peut avec avantage placer un séton dans la partie postérieure du cou, et le laisser ouvert pendant deux ou trois mois.

La cataracte se trahit par une blancheur plus ou moins marquée de la pupille et qui évidemment a sa source sous la surface de l'œil; la maladie consiste en une opacité de la lentille située derrière la pupille. La cataracte peut se déclarer a la suite d'une contusion, être le résultat d'une inflammation aiguë ou provenir d'hérédité. Aucun genre de traitement n'est efficace à l'endroit de ce mal.

En cas d'amaurose, les yeux restent clairs et il n'y a point d'inflammation, mais le nerf est détruit et l'aveuglement est partiel ou complet. On reconnaît l'existence de cette maladie à la grande dimension des pupilles.

CHANCRE OU INFLAMMATION DE L'OREILLE.

—

Par suite d'une nourriture trop échauffante et de l'exposition aux intempéries de l'air, beaucoup de chiens de chasse contractent une inflammation de la membrane ou peau intérieure de l'oreille. Par suite de l'irritation qui en résulte le chien secoue constamment la tête, ce qui joint à la tendance naturelle de cette inflammation à s'étendre à l'extérieur, cause une ulcération à l'extrémité des oreilles. Les observateurs superficiels bornent leurs soins à l'ulcère externe et j'en ai vu souvent couper le bout des oreilles pour faire disparaître le mal; mais ce moyen ne peut que l'aggraver, l'ébranlement incessant de la tête déterminant l'extension de la blessure, et le mal intérieur n'en éprouvant pas le moindre soulagement. Les chiens à poils ras sont particulièrement susceptibles de contracter un ulcère à l'extrémité de l'oreille, sans doute à cause du petit nombre de poils qui recouvre cet organe; les chiens à longs poils cependant sont tout aussi sujets à la maladie réelle comme il est facile de s'en convaincre en examinant la surface interne, mais à cause de la protection offerte par les poils, l'oreille pendante est moins ulcérée ou enflammée. Toutes les fois donc que l'on voit un chien secouer constamment la tête et s'efforcer de se gratter l'oreille, sans pouvoir y réussir parce qu'il ne peut atteindre à l'intérieur, on doit soumettre ces organes à un examen attentif; si l'intérieur est rouge et enflammé, il est évident que la maladie existe, lors même que l'oreille externe serait parfaitement intacte. D'un

autre côté, un ulcère à l'extrémité de l'oreille n'est pas une preuve absolue de la présence d'un chancre, cette inflammation peut n'avoir d'autre cause que les ronces et les épines à travers lesquelles les chiens courants et les épagneuls doivent passer pour chasser leur gibier; cependant c'est un motif suffisant pour examiner l'oreille avec soin et si l'ulcère ne se guérit promptement, on peut généralement en conclure qu'il est déterminé par une cause interne

Dans tous les cas le traitement doit agir surtout sur l'organe interne; l'espèce de bonnet que l'on applique parfois sur la tête, dans le but d'assurer l'immobilité des oreilles, ayant une tendance à accroître l'inflammation interne, est plus préjudiciable qu'avantageux. La première chose à faire est d'affaiblir le système par des purgatifs et un régime peu fortifiant qui n'admet pas de nourriture animale. Aussitôt qu'on a obtenu le résultat désiré on laisse tomber goutte à goutte dans l'oreille une lotion de nitrate d'argent, d'extrait de goulard ou de sulphate de zinc, en variant tous les deux ou trois jours. En même temps, on touche chaque jour avec la pierre infernale la plaie extérieure de l'oreille ce qui la fait dessécher. Dans les cas qui n'offrent que peu de gravité, ce traitement suivi pendant trois semaines ou un mois, suffit à amener la guérison, mais dans les attaques plus sérieuses on a recours à l'application d'un séton à la partie postérieure du cou, ce qui manque rarement de produire de bons résultats. Quand l'inflammation de l'oreille externe a été assez grande pour déterminer des abcès, on doit, à l'aide d'un couteau, y faire une légère incision à l'extrémité inférieure, car, aussi longtemps qu'il y reste du pus, le mal ne peut se cicatriser. Toutes les fois qu'on doit travailler à l'oreille, le chien doit être muselé, sans ce moyen on ne peut tenir la tête suffisamment immobile; pour verser la lotion on appuie la tête sur une

table et on l'y maintient avec force pendant quelques minutes pour laisser au fluide le temps de pénétrer dans tout le canal.

La surdité peut provenir d'un chancre, d'un rhumatisme ou de toute autre inflammation de l'oreille interne, mais comme aucun traitement n'a de chance de produire de bons résultats, il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur ce sujet. Le seul remède qui puisse avoir quelque influence dans des cas récents est un séton à la partie postérieure du cou.

INFLAMMATION DE LA BOUCHE ET DES DENTS.

—

Les chiens auxquels on donne une nourriture forte et excitante sont très-sujets à perdre leurs dents par la carie et à souffrir d'un état spongieux des gencives, accompagné d'une grande quantité de tartre qui couvre les dents du côté des racines. Les dents cariées doivent être extraites, mais la tartre, quand elle produit l'inflammation, peut être enlevée au moyen d'un instrument si l'on juge que la chose en vaille la peine; en grattant les dents avec soin, on n'éprouve que peu de difficultés à la faire disparaître, pourvu que la tête du chien soit maintenue immobile; mais peu de gens, à l'exception des praticiens, ont suffisamment le maniement des instruments nécessaires à cette opération pour oser la tenter, et si le chien a de la valeur il vaut mieux le conduire chez un chirurgien vétérinaire. Il sera utile ensuite de brosser les dents de temps à autre avec une lotion composée de un huitième de solution de chlorate de soude, un huitième de teinture de myrrhe et six huitièmes d'eau. Quand vient l'époque de la seconde dentition il arrive souvent que les jeunes chiens ont beaucoup de peine à se débarrasser de leurs dents de lait; ils éprouvent alors dans la bouche une grande douleur qui les empêche de manger; dans ce cas il vaut mieux enlever la dent avec une paire de tenailles.

Un gonflement contenant une lymphe couleur paille, parfois mélangée de sang, se développe quelquefois sous la

langue. Quand on s'en aperçoit il est bon de percer la vésicule d'un coup de canif ou de lancette, et de laver ensuite la blessure avec la lotion indiquée plus haut.

INFLAMMATIONS.

—

L'ozène est une inflammation de la membrane intérieure du nez, qui détermine une décharge fétide des narines. Les petits épagneuls d'appartement sont assez sujets à cette maladie. Il n'y a guère de traitement à suivre mais on peut avantageusement injecter dans les narines, au moyen d'une seringue, une solution de chlorure de zinc; 2 grains sur une once d'eau.

LARYNGITE ET BRONCHOCÈLE.

—

La laryngite consiste en une inflammation de l'extrémité de la trachée-artère; les conduits respiratoires étant fort étroits en cet endroit la plus légère contraction, causée par un gonflement, est inévitablement fatale. Une laryngite aiguë est une maladie dangereuse; elle se caractérise par une respiration rapide et laborieuse accompagnée d'un bruit ressemblant à un ronflement, par une toux rauque et évidemment douloureuse, un pouls agité et une fièvre plus ou moins violente. Le traitement doit être actif ou il sera complétement inefficace. Des saignées copieuses suivies d'une dose de calomel et d'une poudre pour la fièvre seront nécessaires, mais on doit sans perdre de temps réclamer le concours d'un vétérinaire, si on attache quelque importance à la vie du chien.

La laryngite chronique attaque les mêmes parties mais ne se déclare que peu à peu et se trahit surtout par une toux rauque et un aboiement peu bruyant. Elle se traite au moyen d'un séton dans la gorge, d'un régime affaiblissant et d'une pilule altérative.

Le bronchocèle se trahit par un gonflement, souvent de la grosseur du poing, de la glande thyroïde placée des deux côtés de la trachée-artère. Si les conduits respiratoires ne sont pas comprimés, il n'y a guère d'inconvénient, mais par la suite ce résultat fâcheux se produit inévitablement et le chien devient court d'haleine et respire bruyamment. Cette

maladie se rencontre surtout chez les chiens d'appartement habitués à être choyés ; on la soulage par l'usage interne de l'iode, administrée pendant des semaines consécutives.

INFLAMMATION DES POUMONS.

—

Les organes respiratoires se composent d'une membrane externe aqueuse et d'une membrane interne muqueuse unies par un tissu cellulaire; chacun de ces organes est le siége d'une inflammation particulière (*pleurésie*, *pneumonie* et *bronchite*), accompagnée de symptômes différents et exigeant des modifications dans le traitement. Comme dans toutes autres inflammations, il y a le mal aigu et le mal chronique, de sorte, qu'à part les maladies du cœur et la phthisie ou consomption, dont la dernière exige une étude particulière, nous sommes en présence de six différents désordres inflammatoires dans la région de la poitrine. Toutes les formes aiguës sont accompagnées d'une fièvre sympathique violente et d'un pouls agité, mais l'état de ce dernier varie beaucoup. La forme chronique détermine également quelques légers symptômes fébriles, mais en général plus la maladie est aiguë et plus la fièvre est violente. Comme il est très-aisé de confondre ces trois formes d'inflammation nous allons donner le tableau de leurs symptômes respectifs :

TABLEAU COMPARATIF DES SYMPTOMES AIGUS.

	PLEURÉSIE AIGUE.	PNEUMONIE AIGUE.	BRONCHITE AIGUE.
Premiers symptômes.	Frissons; légers spasmes des muscles de la poitrine; inspiration courte et inégale dans sa profondeur; expiration pleine; la température de l'air expiré n'est pas plus élevée que d'habitude; toux légère et sèche; pouls rapide et faible.	Frissons violents mais sans spasmes; inspiration assez pleine; expiration courte; air expiré perceptiblement plus chaud que d'habitude; naseaux rouges à l'intérieur; toux violente et sonore; expectoration d'un mucus couleur de rouille; pouls agité, plein et mou.	Frissons, bientôt suivis d'une toux rude et continue; inspiration et expiration également pleines; air expiré chaud, mais moins qu'en cas de pneumonie; toux ne tardant pas à devenir grasse; expectoration d'un mucus écumeux peu abondant d'abord mais augmentant bientôt en quantité; pouls plein et dur.
Sons que produit la poitrine.	Son à peine perceptible; une oreille exercée remarque seule un bruit assez semblable à celui d'un frottement.	Son ressemblant à un craquement, perceptible dès la première période de la maladie et suivi d'une sorte de ronflement.	Son ressemblant au bruit du savon en ébullition, à un sifflement ou à un ronflement.
Percussion.	La percussion ne produit d'abord aucun résultat différent de ceux que l'on obtient d'un animal en bonne santé; plus tard, après l'expulsion du sérum, l'apathie et l'engourdissement s'accroissent.	Après la première période l'engourdissement se produit par l'épaississement du tissu peu éloigné du foie; on donne à cet état le nom d'hépatisation.	Aucun changement.

	PLEURÉSIE AIGUE.	PNEUMONIE AIGUE.	BRONCHITE AIGUE.
Derniers symptômes.	Ou les symptômes disparaiss^{t}. graduellement, ou la lymphe est rejetée, ou il y a effusion de sérum ce qui amène fréquemment un résultat fatal.	Si les symptômes ne disparaissent pas le poumon se solidifie et devient imperméable à l'air; dans les cas graves l'animal est suffoqué, ou il se forme une matière qui détermine des abcès.	L'inflammation cède généralement par une décharge de mucus qui la soulage; ou s'aggrave au point de produire la suffocation par le gonflement de la membrane intérieure qui obstrue les conduits respiratoires.
Traitement.	Saignée pendant la première période de la maladie, plus ou moins abondante selon la gravité de l'attaque; purgatif pour débarrasser les intestins; pas de vésicatoire qui ne pourrait que porter préjudice au malade. Essayez d'une poudre pour la fièvre et si elle n'est pas assez active donnez en pilule, trois fois par jour, 1 grain de calomel et 1 grain d'opium. Nourriture légère, composée exclusivement de breuvages.	Saignée pendant la première période de la maladie, plus ou moins abondante selon la gravité de l'attaque; purgatifs; vésicatoire ou liniment à la moutarde sur la poitrine; breuvage pour la toux; si l'inflammation est grave donnez en pilule, trois fois par jour 1 grain de calomel, 1 grain d'opium, 1/2 grain de digitale et 1/4 de grain de tartre émétique. Nourriture légère composée de breuvages.	Pas de saignée; une dose d'émétique pendant la première période, puis un purgatif léger; liniment à la moutarde sur la poitrine et breuvage pour la toux; nourriture légère pendant la première période; ensuite nourriture solide en petite quantité, mais pas de viande.

TABLEAU COMPARATIF DES SYMPTOMES CHRONIQUES.

	PLEURÉSIE CHRONIQUE.	PNEUMONIE CHRONIQUE.	BRONCHITE CHRONIQUE.
Premiers symptômes.	Inspiration plus lente que l'expiration; toux sèche; pouls rapide, faible et dur.	Respiration rapide et douloureuse; toux fatigante mais contenue; légère expectoration; pouls rapide et plein.	Respiration rapide mais libre; toux violente et continue mais sans douleur; pouls à peine affecté.
Derniers symptômes.	Soit en cas de guérison ou de continuité de la maladie, il y a effusion de sérum dans la poitrine et généralement aussi dans le ventre et dans les membres, ce qui cause la suffocation par la pression.	Si la maladie ne se termine pas par une guérison, il y a une grande difficulté dans la respiration, et souvent la suffocation s'en suit. L'animal ne se couche pas, il soulève ses membres postérieurs et se soutient sur ses jambes de devant.	Se termine par une guérison ou une inflammation permanente et chronique. Si l'issue est fatale il y a suffocation déterminée par l'effusion de sérum; mais ce résultat est très-rare dans le cas de bronchite chronique.
Traitement.	Même traitement qu'en cas de pleurésie aiguë, mais moins violent; la nourriture ne doit pas se composer aussi exclusivement de breuvages.	Saignée rarement nécessaire, calomel, opium et tartre émétique, sans digitale, en mêmes quantités qu'en cas de pneumonie aiguë; après quelques jours, breuvage pour la toux; régime nourrissant, mais se composant exclusivement d'aliments farineux. Le liniment à la moutarde est de la plus grande utilité.	Pas d'émétique, mais breuvage pour la toux immédiatement. Dans les cas qui n'offrent que peu de gravité on donne en pilule trois fois par jour, 1/2 grain d'ipécacuana, 2 grains de rhubarbe et 1/2 grain d'opium. Application du liniment à la moutarde; régime adoucissant comprenant des breuvages nutritifs.

L'une de ces trois maladies en détermine fréquemment une autre ; ainsi nous voyons rarement un cas de pleurésie sans quelque degré de pneumonie, ou cette dernière sans bronchite. Cependant en général l'une est plus caractérisée que l'autre et sous le rapport du traitement, c'est de cette dernière seulement qu'il faut se préoccuper. Il existe aussi bien des degrés entre la forme aiguë et la forme chronique, mais en pratique les deux divisions suffisent.

INFLAMMATION DES ROGNONS ET DE LA VESSIE.

—

La première de ces affections qui se trahit par une grande rareté d'urine et une douleur évidente, n'est pas très-commune chez le chien.

Le seul traitement qui puisse être de quelque utilité consiste à donner deux fois par jour au malade 5 gros de carbonate de soude et 30 gouttes d'essence de nitre dans un peu d'eau.

La vessie et l'urètre, canal excréteur de l'urine, sont très-sujets à une inflammation muqueuse caractérisée par une douleur et une irritation constante au passage de l'eau et une décharge jaunâtre du penis. Cette maladie, qui est généralement le résultat du froid, peut se traiter au moyen de 10 gros de nitre et d'une demi-once de sel d'Angleterre dans un peu d'eau, donnés deux fois par semaine. Si la décharge s'est étendue à l'extérieur du penis, il sera bon de faire usage d'une lotion composée de 5 à 8 grains de sulfate de zinc et de deux onces d'eau.

ASTHME SPASMODIQUE.

—

Ce qu'on appelle asthme chez le chien, n'est souvent qu'une bronchite permanente et chronique, très-fréquente chez les chiens d'appartement qui ne font pas assez d'exercice. Les symptômes et le traitement en sont détaillés sous le titre de bronchite chronique. Mais il existe un asthme réel accompagné de spasmes, que l'on rencontre chez les chiens de la même espèce et dont les symptômes sont beaucoup plus violents; la difficulté de respiration devient tout à coup si grave que le chien est haletant, et cependant il n'y a pas trace d'inflammation. On reconnaît cette maladie à la soudaineté de l'attaque, et cependant l'inflammation est relativement lente dans ses progrès. Le traitement consiste dans l'administration d'une dose d'émétique suivie d'un breuvage pour la toux; si les spasmes sont très-graves, on doit avoir recours au laudanum et à l'éther; jusqu'à ce que le malade soit soulagé, on lui donne toutes les trois heures un gros de laudanum et trente gouttes d'éther dans un peu d'eau. La friction sur la poitrine avec le liniment à la moutarde ou à la térébenthine peut produire des résultats fort avantageux.

PHTHISIE OU CONSOMPTION.

Cette maladie, quoique fréquemment fatale aux animaux de bonne race, a été négligée par la plupart des auteurs qui ont écrit sur les maladies des chiens. J'ai cependant été témoin de si nombreux cas d'affection tuberculeuse chez le chien que je ne puis douter de l'existence de ce mal et, comme des centaines d'animaux en meurent chaque année, je ne veux point le passer sous silence. J'ai vu les tubercules à tous les degrés de ramollissement et j'ai remarqué souvent qu'un vaisseau sanguin produisait en se brisant, ce qu'on appelle crachement de sang chez l'homme, et que cet état n'était accompagné d'aucun autre symptôme que ceux que l'on remarque chez l'espèce humaine.

Les symptômes de la consomption sont une toux lente, sans fièvre, pendant la première période, suivie de l'amaigrissement et qui se termine au bout de quelques mois par une diarrhée, l'épuisement déterminé par l'abondance de l'expectoration ou le brisement d'un vaisseau sanguin; ce dernier résultat est le plus commun chez les chiens dont le travail favorise l'action excessive du cœur qui fait éclater le vaisseau. Pendant les dernières périodes, la maladie est accompagnée d'une fièvre constitutionnelle assez forte, mais il est rare que le chien vive assez longtemps pour arriver à ce point. Ou il est détruit comme incurable, ou il meurt promptement par la perte du sang ou la diarrhée. Le traitement est peu utile, l'attaque peut être retardée, mais la maladie en

elle-même est incurable, et aucun animal phthisique ne doit être consacré à la reproduction. L'huile de foie de morue a le même degré d'utilité pour le chien que pour l'homme, mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle ne peut que retarder le résultat fatal; excepté pour des chiens favoris, il est donc peu utile de l'employer; la dose varie d'une cuillérée à café à une cuillérée à soupe, trois fois par jour.

GASTRITE OU INFLAMMATION DE L'ESTOMAC.

Cette affection est, comme toutes celles du même genre, ou aiguë ou chronique. La forme aiguë est fort rare, excepté dans le cas d'empoisonnement ou lorsque le chien a été depuis longtemps fort mal nourri, ce qui produit les mêmes résultats. Les symptômes sont des efforts constants et évidemment douloureux pour vômir, une soif intense, un nez sec et brûlant, une respiration rapide et une attitude particulière; l'animal est étendu, le ventre en contact avec le sol, et pendant les intervalles de repos que lui laisse son incessante envie de vômir, il lèche quelque objet froid qui se trouve à sa portée. Le traitement exige une saignée si l'attaque est très-violente, et, toutes les quatre heures, une pilule composée d'un grain de calomel et d'un grain d'opium, suivie de deux gouttes d'acide hydracyanique délayées dans un peu d'eau distillée. Dans certaines occasions, on peut donner du gruau mince en très-petite quantité, mais, jusqu'à ce que les vomissements cessent, son emploi est peu utile. S'il est évident qu'il y a eu absorption de poison, on doit suivre le traitement approprié à la circonstance.

La gastrite chronique n'est qu'une des formes de la dyspepsie dont nous étudierons plus tard les symptômes et le traitement.

INFLAMMATION DU FOIE.

(HÉPATITE OU JAUNISSE).

Cette maladie est l'une des plus communes aux chiens de chasse; leur constante exposition au froid et à l'humidité produisant la congestion du foie qui en amène à son tour l'inflammation. Les chiens privés d'exercice contractent également cette affection, la torpeur s'empare de leur foie, la bile s'accumule et cet état détermine l'inflammation. Les symptômes sont un état jaunâtre du blanc de l'œil et de la peau en général, ce qui explique le nom de jaunisse donné vulgairement à cette maladie.

L'hépatite aiguë se développe rapidement, elle est accompagnée d'une fièvre violente qui se déclare d'habitude le lendemain d'une longue exposition au froid et à l'humidité. Le chien frissonne, son nez est brûlant, sa respiration légèrement précipitée, son pouls vite, faible et dur. Les boyaux sont resserrés et, quand ils se relâchent, les matières fécales sont couleur d'argile ou schisteuses.

Si l'on ne porte promptement remède au mal, l'issue en est fatale, car l'épuisement des forces est rapide. Le traitement consiste dans une saignée abondante suivie d'une dose purgative; aussitôt que cette dernière a agi, on frotte le côté droit, au-dessus du foie, avec un liniment à la moutarde ou à la térébenthine et on donne en même temps, toutes les quatre heures, une pilule composée d'un grain de calomel et d'un grain d'opium. Aussitôt que les matières fécales ont repris leur couleur naturelle on diminue la quantité de calo-

mel ou on le supprime entièrement pour y substituer de petites doses de rhubarbe et d'ipécacuana. Pendant la première période de la maladie, l'émétique produit parfois des résultats aussi heureux que prompts ; il décharge le foie et arrête la congestion ; mais, lorqu'il y a déjà inflammation, son emploi offre des dangers sérieux et ne peut qu'aggraver considérablement la maladie.

L'hépatite chronique est due plus souvent à une mauvaise nourriture qu'à l'exposition au froid et à l'humidité et diffère beaucoup dans ses symptômes de la forme aiguë. Quand les matières fécales sont pâles, foncées ou couleur d'ardoise, il y a lieu de soupçonner l'approche de cette maladie et il convient d'y appliquer le traitement approprié ; mais en général on ne la considère comme établie que lorsque le volume du foie a perceptiblement augmenté et que le chien est évidemment malade ; il n'y a pas alors de remède dont l'emploi soit d'une grande utilité. A cet époque, il y a non-seulement un engorgement du foie que l'on sent aisément à travers les côtes droites, mais un gonflement du ventre, cédant sous la plus légère pression et occasionné par une grande quantité de fluide aqueux. La peau est rude, les poils raides et obliques et le chien paraît maigre et souffrant. Le traitement consiste dans de petites doses de mercure avec ou sans purgatif selon l'état des intestins. On remplace parfois le mercure par l'ipécacuana par doses d'un demi-grain, mais ce remède n'agit que fort lentement et ne peut suffire que dans les cas qui offrent peu de gravité. On peut avec avantage frotter le côté avec un liniment à la moutarde ou à la térébenthine. Un exercice modéré, une nourriture légère et farineuse et du bouillon faible en petite quantité ne peuvent nuire au malade. Au bout de quelque temps, quand le foie commence à agir, ce que prouve la couleur jaune des matières fécales, la

maladie cède et l'on peut se dispenser d'administrer du mercure, mais d'ordinaire il s'écoule un temps considérable avant que l'estomac soit rendu à son état normal; pour donner du ton à cet organe, on peut donner au chien, tous les matins, la valeur d'une demi-tasse à thé d'une forte décoction de racines de pissenlit.

INFLAMMATION DES INTESTINS.

—

Cette maladie se présente sous quatre formes diverses : 1° inflammation aiguë de la membrane péritonéale; 2° spasmes de la membrane musculaire, accompagnés de congestion ou d'inflammation et connus sous le nom de coliques; 3° inflammation de la membrane muqueuse, accompagnée de diarrhée, et 4° inflammation chronique presque toujours suivie de constipation.

L'inflammation aiguë de la membrane péritonéale est connue sous le nom de péritonite ou entérite, selon que le mal attaque la membrane intérieure de la cavité générale (péritoine) ou celle qui recouvre les intestins; mais comme l'une de ces affections existe rarement sans quelque degré de l'autre, la distinction est peu utile en pratique. Les symptômes sont très-graves et se trahissent par des frissons, un état fiévreux, le nez, les oreilles et les jambes froides et sèches, l'haleine brûlante et une expression anxieuse qui trahit une vive douleur, accrue par la pression de la main sur les intestins. Le dos est arqué, les jambes très-rapprochées les unes des autres et la queue serrée contre le corps. Les boyaux sont resserrés, les urines peu abondantes et très-foncées; l'animal souffre d'une soif ardente et n'éprouve aucun appétit. Parfois l'estomac garde la nourriture, et parfois il la rejette; dans la dernière période de la maladie, ce dernier cas est beaucoup plus fréquent. Le mal se développe rapidement et si les remèdes employés ne sont pas efficaces, il se termine

fatalement au bout de quelques jours. Le traitement le plus propre à amener la guérison consiste à pratiquer une saignée abondante, à administrer toutes les trois ou quatre heures un grain de calomel et un grain d'opium; mettez le chien dans un bain chaud pendant une demi-heure, et après l'avoir séché, frictionnez-le avec le liniment à la térébenthine, mais légèrement et en évitant toute pression. Au bout de douze heures on débarrasse les intestins au moyen d'une dose d'huile de castor ou, s'il le faut, d'un violent purgatif. Il faut beaucoup d'habileté pour adapter les remèdes aux circonstances, et il est bon de recourir au chirurgien vétérinaire lorsqu'on attache quelque importance à la conservation du chien.

Les chiens souffrent fréquemment de la colique; ils éprouvent une douleur aiguë qui s'aggrave par intervalles au point de leur arracher des hurlements plaintifs; pendant l'accès, leur dos est aussi arqué que possible et leurs jambes excessivement rapprochées. Si ces symptômes se manifestent après un repas abondant, on peut sans craindre de se tromper conclure à l'existence de la colique; le hurlement est d'abord peu bruyant, le chien se soulève avec un gémissement aigu, puis retombe pour répéter quelques minutes après son tressaillement soudain et son gémissement qui redouble d'intensité, jusqu'à ce qu'il se transforme en un hurlement prolongé. Le nez conserve son apparence naturelle, le malade a peu ou point de fièvre et l'évidence de la douleur attire seule l'attention du côté des intestins qui ne sont point sensibles; une pression graduelle, faite avec la main, semble au contraire apporter quelque soulagement à l'animal. Il n'y a d'autre traitement à suivre que de donner au malade toutes les deux ou trois heures un gros de laudanum et trentes gouttes d'éther dans un peu d'eau; ou dans les cas très-graves,

frotter les intestins avec le liniment à la térébenthine, soit immédiatement, soit après un bain très-chaud ; ce dernier remède est très-efficace. On peut essayer aussi d'un clystère purgatif, et parfois une grande quantité d'eau chaude injectée dans les instestins pendant que le chien est au bain, produit un soulagement immédiat. La colique se termine quelquefois fatalement par suite de l'intrusion d'une partie du boyau dans l'autre, mais cet effet ne se trahit point pendant la vie, et lors même qu'on en aurait connaissance il n'y aurait d'autre remède que d'ouvrir le ventre avec un couteau et de retirer avec la main le boyau tourné en sens inverse.

La diarrhée est fréquente dans les chenils. C'est le résultat d'une inflammation chronique de la membrane muqueuse, d'une nourriture irritante ou d'une influence épidémique dont la nature est difficile à expliquer. Les symptômes sont trop évidents pour qu'il soit nécessaire de les décrire; il suffira de faire remarquer que les matières fécales peuvent être simplement liquides et n'indiquer qu'une légère irritation, ou contenir une grande quantité de matières glaireuses, ou des lambeaux d'une substance blanche ressemblant à du blanc d'œuf bouilli, ce qui n'a lieu que dans le cas de grande irritation de la membrane. Enfin, quand on y découvre du sang, on peut en conclure qu'il existe un ulcère du gros intestin, si ce sang est clair et brillant; s'il est de consistance gluante et de couleur brune, il provient de l'intestin grêle, et enfin, s'il est identique à celui que produit la saignée, il vient encore du gros intestin. Dans quelques cas l'écoulement du sang n'a d'autre cause que les hémorrhoïdes auxquelles les chiens sont assez sujets, mais ils en saignent beaucoup plus rarement que l'homme, ce qu'explique leur position horizontale. Le traitement de ces diverses affections varie considérablement. S'il y a quelque raison de supposer

que l'irritation et due à une mauvaise nourriture, une dose d'huile de castor suffira à faire disparaître le mal; s'il y a inflammation de la membrane muqueuse, on ajoute un à deux gros de laudanum à une petite dose d'huile de castor. L'écoulement du sang provenant d'un ulcère à la surface, ou de l'intestin grèle, est très-rare, excepté dans le cas de fièvre typhoïde; on réussit difficilement à l'arrêter quand il a quelque importance. On peut apporter du soulagement au mal par une pilule ou un breuvage astringent, mais en général, le système a été si violemment ébranlé que l'animal ne recouvre jamais une santé parfaite. Lorsque le sang provient du gros intestin, on peut employer avec avantage une mixture à la chaux et un breuvage astringent. On ne donne au malade que de l'eau de riz comme boisson et du riz bien bouilli dont on relève le goût avec du lait, comme nourriture solide.

Les chiens qui ne font pas assez d'exercice et sont nourris de biscuit ou de farine sans végétaux, sont très-sujets à une inflammation chronique accompagnée de constipation. Au bout d'un certain temps, les intestins s'enflamment et la diarrhée se déclare; mais elle cesse bientôt, la membrane muqueuse s'altère, perd du ton et les sécrétions sont interrompues de sorte que les matières fécales deviennent dures et que la membrane musculaire refuse d'agir. Dans ce cas, le ventre est tendu et enflé et l'animal éprouve des douleurs aiguës accompagnées de plus ou moins de spasmes. On a vu quelques exemples dans lesquels les matières fécales s'étaient accumulées au point qu'il devint impossible de vaincre la difficulté mécanique et que le chien mourut sans être délivré. Il est facile de s'apercevoir de ces accumulations que l'on sent facilement à travers les flancs, on ne pourrait se tromper que dans le cas où une femelle serait pleine. On traite une constipation habituelle par un exercice régulier et par des légumes

verts mêlés à la nourriture. La farine d'avoine grossière agit presque toujours sur les intestins du chien et un animal constipé peut être avantageusement nourri de potage mêlé de farine de froment ou de farine indienne pour prévenir une influence trop active. En règle générale, il vaut mieux éviter les purgatifs, mais de temps en temps il n'y a point d'objection à une légère dose d'huile de castor. Quand les matières fécales sont accumulées, injectez de l'eau chaude ou du gruau à diverses reprises, jusqu'à ce qu'elles soient amollies et donnez en même temps un apéritif assez violent. Lorsqu'il y a des hémorrhoïdes ou tumeurs de la grosseur d'une noisette autour de l'anus, on donne tous les matins à un chien de taille moyenne autant de soufre qu'on en peut empiler sur une pièce d'un franc ; on mêle le soufre à la nourriture.

GALE.

—

La gale du chien a beaucoup de rapports avec celle de l'homme; c'est une maladie fort difficile à traiter parce qu'elle devient souvent constitutionnelle avant qu'on ait pu la reconnaître. Il est douteux qu'elle soit contagieuse, mais je suis certain qu'elle est héréditaire; les nombreux exemples dont j'ai été témoin sont plus que suffisants pour me convaincre de ce fait. J'ai vu une chienne qui paraissait complétement guérie et dont la peau était dans un état de salubrité parfaite, donner naissance à une portée dont tous les petits furent atteints de la gale à l'âge de quatre ou cinq mois, bien qu'ils eussent été dispersés et envoyés, pour y être élevés, dans différentes localités. Dans la suite, on reconnut l'impureté du sang de la femelle qui, à plusieurs reprises, fut encore atteinte de la gale. Il est donc très-imprudent de consacrer à la reproduction soit un chien, soit une chienne, qui aient été, n'importe à quelle époque, attaqués de cette maladie.

Les chiens atteints de la gale ont la peau considérablement enflée et couverte d'ulcérations qui sèchent au bout d'un certain temps et tombent par morceaux en emportant une partie du poil; l'animal tourmenté de démangeaisons incessantes, qui le forcent à se gratter sans cesse, en arrache une autre partie. Presque toujours un certain embonpoint occasionné par le manque d'exercice, accompagne ce mal, mais souvent aussi l'appétit fait défaut. Le traitement est fondé sur la nature constitutionnelle de la maladie dont l'origine n'est point

un parasite ou une croissance végétale, mais l'impureté du sang. La première chose à faire c'est de débarrasser les intestins par un purgatif; puis de soumettre l'animal à un régime affaiblissant qui ne comporte pas de chair; on le laisse souffrir de la faim jusqu'à ce qu'il soit prêt à manger, alternativement, des pommes de terre et des légumes verts ou un potage à la farine d'avoine; on ne lui en donne que modérément. Aussitôt que l'estomac est accoutumé à ce régime on commence à mêler à la nourriture une liqueur arsenicale; la dose est d'une goutte pour un chien de deux kilogrammes, de deux gouttes pour celui qui pèse quatre kilogrammes, et ainsi de suite, proportionnellement au poids de l'animal : cette dose doit être prise trois fois par jour. Pendant tout le temps que le chien est en traitement, on prend soin de diviser sa nourriture en trois portions égales et de n'en donner que strictement ce qui est nécessaire à la santé. L'arsenic doit être administré pendant des semaines, ou même des mois, et aussitôt que la démangeaison semble diminuer et que la santé générale s'améliore, les parties galeuses de la peau peuvent être légèrement pansées avec de petites quantités de soufre et de liniment au goudron, mêlées en proportions égales. En persévérant dans ces remèdes pendant deux ou trois mois, le sang se purifie et l'éruption disparaît; si alors la santé semble altérée, on donne un stomachique ou un tonique.

La gale virulente que l'on peut comparer à la maladie appelée *spora* chez l'homme, est de deux sortes; l'une que l'on attribue à un insecte parasite et l'autre à une origine végétale. Sous la première de ces formes qui est la plus commune, elle se déclare fréquemment dans de grands chenils où l'on ne veille pas assez à la propreté et où on laisse les matières fécales s'accumuler sur le sol. Cette maladie est incontestablement contagieuse, mais il n'y a point de doute

qu'elle s'engendre spontanément chez des chiens en parfaite santé, s'ils ne reçoivent point les soins de propreté qui leur sont nécessaires. La peau se montre à découvert par larges taches de formes irrégulières, les poils semblent s'user graduellement sur les bords comme s'ils étaient arrachés en grattant : la peau est rude et sèche ; dans diverses directions s'étendent des crevasses d'où coule une décharge claire et ichoreuse, quand on enlève la croûte qui les recouvre. Le chien mange bien, mais, faute de sommeil, il devient languissant et agité ; il éprouve une soif ardente et son état est légèrement fiévreux. Le traitement de ce genre de gale est fondé sur la croyance qu'elle est due à un insecte, nommé *Acarus*, dont on a plus d'une fois découvert la présence à l'aide du microscope, mais que beaucoup de personnes prétendent être un effet accidentel et non la cause de la gale. Quoiqu'il en soit, il est prouvé que les remèdes qui détruisent la vie de l'insecte, tels que l'hellébore, le soufre, le sublimé corrosif, le tabac, etc., sont de beaucoup les plus efficaces. La seconde espèce de gale virulente est plus rare que celle que nous venons de décrire, et plus difficile à guérir, le parasite végétal se détruisant moins aisément que l'insecte. On suppose que ce parasite est de la nature du champignon dont la vie, nous le savons tous, est excessivement tenace et se reproduit sans cesse dans tout liquide où il a une fois développé ses germes. Quant à l'apparence extérieure, cette variété de la gale diffère fort peu de la forme déterminée par un insecte, mais en général elle n'attaque que les jeunes chiens tandis que l'autre sévit à tout âge, mais surtout chez les chiens adultes. Dans les deux cas, les poils tombent, mais il y a plus de croûte dans la gale causée par un insecte, probablement parce que les démangeaisons qu'elle excite sont moins violentes et que par conséquent l'animal ne se gratte pas

autant. Le traitement est presque le même pour les deux affections ; il se compose surtout de remèdes externes bien que des altératifs, des stomachiques et des toniques soient souvent nécessaires pour compenser l'altération de la santé qui accompagne généralement cette maladie. On peut essayer comme remède externe des lotions suivantes, mais en veillant à ce que le chien ne puisse les lécher parce qu'elles renferment de violents poisons ; c'est dans ce but qu'on y ajoute souvent de l'aloës pour donner un goût amer et ôter à l'animal toute envie de lécher. Ce moyen peut avoir quelque efficacité mais il n'en est pas de plus sûr qu'une muselière de cuir ou de fil de fer, qu'on enlève aux heures de repas seulement. La peau doit être frottée avec force pour que la lotion pénètre jusqu'à la racine des poils.

Lotion pour la gale virulente :

Décoction d'hellébore blanc et de tabac. .	12 onces.
Sublimé corrosif.	12 grains.
Aloës.	3 gros.

La décoction s'obtient en faisant bouillir une demi-once d'hellébore blanc (*veratrum album*), deux gros de tabac et l'aloës dans deux pintes d'eau, jusqu'à ce que le liquide soit réduit à une pinte ; passez-le ensuite et faites-y dissoudre le sublimé corrosif pendant qu'il est chaud. Frottez avec une éponge toute la surface malade et faites pénétrer la lotion dans les crevasses.

Onguent pour la gale virulente :

Iodure de mercure.	2 $\frac{1}{2}$ gros.
Lard.	2 onces.

Mêlez et frottez tous les deux jours pendant une semaine la partie malade; puis laissez une semaine d'intervalle et recommencez.

La gale rouge qu'on appelle aussi Rouget ou Rouvieux diffère essentiellement des affections que nous venons de décrire, et provient évidemment d'une maladie de la bulbe qui produit le poil; la matière colorante du poil est elle-même altérée, une robe blanche paraît d'un rouge clair; il semble que le chien ait été aspergé de poussière de briques. Presque toujours cette couleur se montre d'abord aux coudes et à l'intérieur de l'avant-bras, puis sur le devant et à l'intérieur des cuisses, ensuite sur la croupe et enfin sur le dos où on ne la voit que lorsque l'existence de la maladie remonte à plusieurs semaines ou même à plusieurs mois. La santé ne paraît pas en souffrir, et la peau ne se recouvre de croûtes qu'aux endroits où le chien se met en pièces en se grattant, ce qui arrive fréquemment; les démangeaisons cependant sont moins terribles qu'en cas de gale virulente. Il paraît probable que le rouget est contagieux, mais ce fait est loin d'être prouvé, dans un même chenil on en voit souvent un seul chien attaqué, tandis que tous les autres en sont exempts. De la nature exacte de cette maladie je ne sais rien, à part la croyance théorique, fondée sur l'analogie, qu'elle est dans le sang et n'est due à aucun parasite. Les chiens qui sont for-

tement nourris et auxquels on permet de se coucher devant le feu y sont particulièrement sujets, tandis que ceux qui souffrent de la faim sont attaqués de la gale sous une autre forme. Le traitement consiste à soumettre l'animal à un régime affaiblissant, à lui donner des médicaments, à ajouter à la nourriture des légumes verts, et à employer tous les deux jours l'un des onguents suivants. Dans les cas très-persistants on peut avoir recours à l'arsenic comme remède interne.

Onguent pour le rouget :

Iodure de mercure	1 $\frac{1}{2}$ gros.
Essence de térébenthine	$\frac{1}{2}$ once.
Lard	1 $\frac{1}{2}$ once.

Mêlez et frictionnez tous les deux jours, de manière à faire pénétrer une très-petite quantité de l'onguent jusqu'à la racine des poils.

On emploie également :

Onguent au goudron	1 once.
Onguent au soufre	»
Essence de térébenthine.	»

Mêlez et employez de la même manière que le précédent.

Les inflammations irritantes de la peau sont produites par les puces, les poux et les tiquets que l'on découvre facilement en examinant la racine des poils. Les puces des chiens

ressemblent en apparence à celles des hommes, les poux qui les infestent sont beaucoup plus grands, mais semblables sous tous les autres rapports.

Les tiquets se reconnaissent facilement à leur forme qui ressemble à celle de l'araignée, à leur corps bouffi dont les griffes adhèrent fermement à la peau, de sorte qu'on éprouve quelque difficulté à les en détacher. La taille des tiquets varie de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire à celle d'une bête de vierge; chez les chiens ils dépassent rarement cette dernière dimension. Lorsqu'ils sont nombreux ils sucent une grande quantité de sang et affaiblissent considérablement l'animal, en partie par l'appauvrissement du système, et en partie par l'irritation constante qu'ils produisent. Voici les remèdes à employer :

Pour enlever les puces et les poux, mêlez du savon mou avec du carbonate de soude en quantité suffisante pour faire une pâte épaisse, frictionnez-en tout le corps de l'animal, en faisant pénétrer l'onguent jusqu'à la racine des poils et en ajoutant un peu d'eau chaude pour permettre à l'opérateur d'en saturer complétement la peau. Une demi-heure après mettez le chien dans un bain chaud pendant dix minutes, laissez-le tranquillement s'imbiber d'eau et de temps à autre faites-lui plonger la tête sous l'eau. Enfin enlevez complétement le savon et séchez l'animal devant le feu ou par l'exercice si le temps n'est pas trop froid. Cette opération deux ou trois fois répétée suffira à nettoyer la peau la plus infestée de vermine.

Remède sec pour les poux et les tiquets.

Pilez quelques morceaux de précipité blanc, puis avec une brosse dure frottez-en tout le corps, en le faisant pénétrer jusqu'à la racine des poils. Débarrassez l'animal de la poudre superflue qui s'attache à la surface externe de la robe, au moyen d'une brosse légère ou d'un morceau de drap; muselez-le et laissez la poudre pendant deux ou trois jours. Puis enlevez-la avec une brosse en renversant les poils, et les poux, comme les tiquets, seront trouvés morts. Au bout d'une semaine l'opération doit être recommencée, souvent même elle n'est pas inutile une troisième fois.

On peut encore essayer de la lotion suivante :

Acide acétique.	3 $\frac{1}{2}$ onces.
Borax	$\frac{1}{2}$ gros.
Eau distillée	4 $\frac{1}{2}$ onces.

Mêlez et frictionnez-en tout le corps.

MALADIES

ACCOMPAGNÉES DE PROSTRATION.

Toute inflammation est caractérisée par un accroissement d'action du cœur et des artères; ce genre de maladies au contraire est accompagné de l'atonie de ces organes et de l'irritation du système nerveux qui sont dues aux mêmes causes. Aucune de ces affections n'exige de remèdes affaiblissants, mais presque toujours des toniques et une bonne nourriture sont nécessaires. J'ai compris les vers dans ces maladies parce que ces parasites appauvrissent le système, infestent rarement à quelque degré un sujet vigoureux et plein de santé et s'attaquent de préférence à un jeune chien délicat et mal nourri qu'à un animal robuste et dans toute la force de sa croissance.

CHORÉE.

—

La chorée ou danse de Saint-Guy se reconnaît aux contractions spasmodiques qui l'accompagnent et qui cessent pendant le sommeil. Dans les cas peu graves, le spasme est un simple tressaillement de la tête et de l'épaule ou parfois du quartier de derrière seulement, qui donne à l'animal une expression de faiblesse et d'absence complète d'intelligence. La chorée est presque toujours une conséquence de la fièvre typhoïde, il serait donc peu utile de décrire les premières périodes du mal ; elle se termine rarement par la mort ; parfois cependant elle est accompagnée d'attaques de nerfs ; dans ce cas la maladie du cerveau et de l'épine dorsale est d'une nature si grave, que dans un laps de temps plus ou moins long, son issue est fatale, le chien paraissant mourir d'épuisement. On ne sait rien de la nature exacte de cette affection, l'examen le plus minutieux du cerveau et de l'épine dorsale ne conduisant à aucun résultat satisfaisant ; mais il arrive souvent qu'elle est accompagnée d'un dérangement d'estomac, causé, selon toute apparence, par la présence de vers, et l'on suppose alors que la chorée est un résultat de cet état. Dans le traitement il est donc urgent de s'assurer d'abord de l'existence de vers, et si on acquiert la preuve de leur présence, il est probable qu'aucun remède ne sera efficace aussi longtemps qu'ils n'auront disparu. Si on n'a que des soupçons, il est prudent de donner une dose de médecine pour les vers, telle que de la noix d'arec, par exemple ; si, à la suite de ce médi-

cament, l'animal lâche un ou deux de ces parasites, on peut être sûr de la présence d'un plus grand nombre, et on doit persister dans les remèdes que nous indiquerons plus loin, dans le chapitre traitant spécialement des vers, jusqu'à ce que l'on suppose que le chien en est débarrassé. On doit s'efforcer en outre d'améliorer la santé générale et de prévenir toute congestion possible du cerveau ou de l'épine dorsale par l'insertion d'un séton dans le cou. L'air pur de la campagne est le meilleur fortifiant et suffit souvent en l'absence de tout autre; dans le cas contraire, après avoir essayé d'une bonne nourriture animale, mêlée de végétaux en proportion convenable, on peut avoir recours au tonique suivant qui est souvent de la plus grande utilité :

Sulfate de zinc	2 à 5	grains.
Extrait de gentiane	3	»

Mêlez et donnez trois pilules par jour.

On doit prêter la plus grande attention à l'état des intestins, la constipation et la diarrhée étant également préjudiciables à la santé et exigeant chacune un traitement approprié que nous avons indiqué précédemment. Parfois une pilule tonique composée de un à trois grains de sulfate de quinine, de deux grains d'extrait de ciguë et de deux grains de gingembre produit des résultats merveilleux; l'usage alternatif de cette dernière pilule et du sulfate de zinc est préférable à l'emploi exclusif de l'un ou de l'autre. La persévérance dans ces remèdes, aidée du bain de poussière, que l'on donne au moyen d'un arrosoir appliqué contre la tête et l'épine dorsale de l'animal, suffiront parfois à faire complétement disparaître la maladie; mais, dans la plupart des cas, on remarque toujours dans la suite un léger tressaillement, et les chiens de chasse recouvrent rarement toute leur vigueur.

PARALYSIE VACILLANTE.

—

Cette maladie ressemble à la chorée par sa nature, mais elle est permanente excepté pendant le sommeil et attaque le corps tout entier. On peut avoir recours aux mêmes médicaments, mais cette affection est incurable quoiqu'elle ne détruise pas toujours la vie.

ATTAQUES NERVEUSES.

—

On donne le nom général d'attaques nerveuses à trois maladies distinctes : 1° un mal déterminé par l'irritation, qui se produit surtout chez les jeunes chiens et qu'on appelle communément convulsions; 2° une affection provenant d'une pression sur le cerveau et qui est de la nature de l'apoplexie, et 3° des attaques d'épilepsie qui se déclarent à tout âge et parfois pendant toute la vie de l'animal.

Les convulsions sont généralement déterminées par l'irritation que produit la dentition, et sont plus fréquentes aux deux époques pendant lesquelles les dents percent, c'est-à-dire pendant le premier mois et du cinquième au septième. Elles éclatent subitement, le jeune chien est couché sur le côté, les membres plus ou moins contractés; la durée et la gravité de la lutte n'indiquent pas le degré de la maladie. Il n'y a point d'écume à la gueule et le rétablissement se fait graduellement; sous ces deux rapports elle diffère de l'épilepsie. Le seul traitement qui puisse être de quelque utilité est l'emploi d'un bain chaud qui peut apporter du soulagement aux chiens délicats. Les attaques qui se déclarent pendant une fièvre typhoïde sont causées par la gravité de l'affection du cerveau, à moins qu'elles ne soient la conséquence de la présence des vers qui les occasionnent également et en sont presque aussi souvent la cause que la dentition. Dans ces cas il suffit de faire disparaître ces parasites pour que les attaques cessent.

Dans les attaques apoplectiques, le chien est entièrement ou presque entièrement privé de sentiment; il n'écume point, mais fait entendre une sorte de ronflement et respire avec peine. Le traitement comprend une saignée à la veine du cou, suivie d'un purgatif et de l'insertion d'un séton dans la partie postérieure du cou. Mais, en dépit du traitement le plus scientifique, l'issue de l'attaque est généralement fatale.

L'épilepsie se reconnaît à la couleur bleue des lèvres et des gencives, au mouvement continuel des mâchoires et à l'abondance de l'écume qui accompagnent toujours ces attaques. L'accès se déclare sans que rien ait pu le faire prévoir, il surprend souvent les chiens de chasse pendant leur travail, la chaleur le provoque spécialement. Chez le pointer et le setter l'attaque se déclare presque toujours immédiatement après un arrêt, dont l'excitation paraît agir sur le cerveau et la déterminer. Le chien tombe immédiatement après que les oiseaux ont levé, et après une lutte de quelques minutes ou parfois même d'un quart d'heure, il se relève, regarde avec étonnement autour de lui, et au bout de quelques instants de repos il est prêt à se remettre à la besogne, et semble n'avoir pas conscience de ce qui lui est arrivé. On ne connaît pas davantage la cause de l'épilepsie que celle de la chorée, et l'on n'a, par conséquent, que les notions les plus vagues sur le traitement le plus propre à amener la guérison. L'émétique et les purgatifs violents sont les meilleurs remèdes mais je n'ai foi dans leur efficacité que pour un temps limité. Beaucoup de gens ont grande confiance dans le gui, mais je ne l'ai jamais employé pour le chien.

VERS.

—

Les vers sont une source constante de maladies chez les chiens et détruisent chaque année plus de jeunes animaux que la fièvre typhoïde même, en dépit de toutes les précautions prises pour les en prémunir. Ils sont particulièrement abondants dans les vieux chenils, constamment occupés, et je suis porté à croire que de quelque façon que ce soit, leurs œufs restent, d'année en année, attachés aux murailles ou aux bancs. Toutes les variétés que l'on rencontre sont ovipares, bien que quelques-unes telles que l'*ascaride lombricoïde* par exemple soient aussi vivipares, de sorte que la destruction des vers existant au moment où le vermifuge est donné n'implique pas nécessairement la délivrance complète de l'animal qui peut en être infesté plus tard par l'éclosion des œufs. L'histoire naturelle de ces parasites n'est que très-imparfaitement connue en dépit des recherches consciencieuses et de longs travaux. Comme on ne peut parvenir jusqu'à eux qu'après la mort de l'animal qu'ils infestent, on ne doit s'étonner que d'une chose, c'est d'en savoir autant. Outre les vers intestinaux, on en trouve d'autres chez le chien tels que le grand ver du rognon que nous décrirons plus loin et l'hydatide que l'on découvre dans le cerveau. Je vais décrire d'abord l'aspect de chaque espèce de ver, puis les symptômes généraux de leur présence, et enfin les moyens les plus efficaces pour les expulser.

Le ver du corps (*Ascaride vermiculaire*) est beaucoup

plus grand que son représentant chez l'homme, qui n'a guère que l'épaisseur d'un fil. Chez le chien, il a environ un pouce de longueur, sa couleur est d'un blanc de lait; il se termine carrément du côté de la bouche et en pointe du côté de la queue. Ces vers sont très-abondants chez le chien; ils occupent principalement le gros intestin, et ne portent point un préjudice sensible à la santé, à moins que leur nombre ne soit très-considérable. Ils se divisent en mâles et femelles et se propagent par des œufs.

Le ver rond (*Ascaride lombricoïde*) a de quatre à sept pouces de long; il est rond, ferme, d'une couleur rose pâle et exactement semblable à ses deux extrémités. J'ai vu souvent un chien lâcher trois, six ou même douze vers ronds entrelacés et qui formaient une masse solide aussi grosse qu'un œuf. Comme l'espèce précédente ils se propagent par des œufs, qui parfois éclosent dans le corps de l'animal reproducteur de sorte qu'on voit alors un grand ver rempli de petits. Cette dernière espèce occasionne beaucoup plus d'inconvénients que la précédente, mais beaucoup moins cependant que le ver conique.

Il existe cinq espèces de vers coniques, dont deux sont communes à l'homme et au chien; les autres ne se distinguent que difficilement des précédentes, et toutes ont beaucoup de rapports avec les hydatides trouvés dans le foie des moutons, des lapins, etc. Ces vers atteignent une dimension de plusieurs pieds et s'étendent parfois de la bouche à l'anus. La tête est petite, généralement hémisphérique et plus large que longue. Les segments du cou, ou partie antérieure du corps, sont représentés par des rugosités transversales dont les angles marginaux sont à peine plus proéminants que la ligne latérale, la longueur des segments suivants excède à peine leur largeur; ils deviennent alors sensiblement plus longs,

plus étroits à la partie antérieure, plus épais et plus larges à la partie supérieure qui empiète légèrement sur le joint suivant. Les derniers segments sont parfois deux ou trois fois aussi longs que larges. Les vers coniques possèdent chacun les organes du mâle et de la femelle réunis chez le même individu. Ces vers sont doublement nuisibles à l'animal qu'ils infestent à cause de la nourriture qu'ils absorbent et de l'irritation que produit leur présence dans les intestins; il est donc de la plus grande importance d'en débarrasser le chien.

Le ver du rognon habite le rognon du chien aussi bien que celui du loup, de la loutre, du blaireau, du cheval et du taureau. Il est ordinairement d'une couleur rouge foncé qu'il doit à la nature de sa nourriture tirée des vaisseaux du rognon. Chez l'homme ce ver atteint la longueur de trois pieds, avec un diamètre d'un demi-pouce.

Les symptômes de la présence des vers chez le chien ne doivent pas être négligés si on attache quelque importance à la santé de l'animal. Ces symptômes consistent dans une apparence malsaine de la robe; les poils paraissent sans vie et sont hérissés; l'appétit est vorace en proportion de la condition de l'animal qui est généralement maigre, quoique, dans certains cas, les vers existent pendant plusieurs mois sans nuire à l'embonpoint. Les matières fécales sont lâchées fréquemment mais en petite quantité; ce dernier indice est presque concluant, surtout si l'on voit apparaître d'abord une masse solide suivie d'une petite quantité de mucus écumeux. L'animal est triste et abattu, il a le nez chaud et sec, et la respiration difficile. Ces symptômes n'existent dans toute leur étendue que quand le chien est infesté de vers coniques ou de vers ronds en grande quantité; le ver du corps est beaucoup moins nuisible que les autres. Le ver du rognon n'a naturellement aucune influence sur les sécrétions intestinales.

mais il détermine des urines sanglantes et plus ou moins mêlées de pus, toutefois, comme ce symptôme se rencontre souvent sans la présence de ce ver, il est impossible pendant la vie du chien d'acquérir quelque certitude à cet égard. Pour s'assurer de l'espèce de vers qui tourmente le chien, on lui administre une dose de calomel et de jalap ou, s'il est très-faible, de noix d'arec, puis en examinant avec soin les matières fécales on découvre l'espèce du parasite et on modifie le traitement en conséquence.

Le traitement consiste à expulser les vers et à prévenir leur régénération en fortifiant le système et en administrant de temps à autre des doses de médicament propres à faire disparaître le parasite en question. Les vermifuges agissent comme poisons sur les vers eux-mêmes ou comme irritants, ces derniers consistent en verre ou en étain en poudre. Ces poisons sont tous plus ou moins nuisibles au chien et en dépit des précautions produisent souvent des résultats fatals ; la noix d'arec même que l'on suppose si inoffensive a, dans certains cas, presque détruit la vie de chiens de valeur soumis aux soins les plus intelligents. Il y a donc quelque risque à courir en expulsant ces parasites incommodes qui, directement ou indirectement, occasionnent plus de décès que toutes les autres maladies ensemble.

Pour les vers ronds et les vers du corps on emploie principalement la noix d'arec, l'ellébore fétide, le calomel, l'absinthe, le verre et l'étain en poudre, etc.

Pour les vers coniques : l'essence de térébenthine, l'écorce de grenade, les feuilles et l'huile de fougère, etc, etc.

HYDROPISIE GÉNÉRALE.

—

L'hydropisie générale consiste dans l'infiltration du sérum dans la membrane cellulaire, sous la peau de tout le corps; cet état se trahit par un gonflement sans rougeur qui cède sous la pression du doigt; on doit en attribuer la cause immédiate ou à une débilité générale par laquelle le sérum n'est pas absorbé en temps utile ou à une action défectueuse des rognons par laquelle le sang en est surchargé. Plus indirectement, l'hydropisie est déterminée par des stimulants donnés hors de propos ou une nourriture grossière, surtout dans des chenils malpropres et chez des chiens vieux et usés chez lesquels l'activité du foie est en défaut. Le traitement se modifiant suivant la cause, il est de la plus grande importance de la rechercher immédiatement; en cas de débilité générale, les toniques sont les remèdes les plus efficaces; quand les rognons sont en défaut, mais seulement engourdis, on a recours à un breuvage diurétique; s'ils sont enflammés on applique le traitement le plus propre à amener la guérison de cette maladie dont nous avons parlé précédemment. Quand la constitution est épuisée et l'urine mêlée de sang on pourrait administrer au malade de légères doses de cantharide; mais il est difficile de reconnaître dans quels cas l'usage de cette drogue sera avantageux, et il est prudent de n'y recourir que lorsqu'on ne peut obtenir l'aide d'un vétérinaire. La dose consiste en 2 gouttes de teinture de cantharide, et 15 gouttes d'essence d'éther nitrique dans de l'eau, deux fois par jour.

MALADIES

PROVENANT DE LA NÉGLIGENCE OU DE LA MALPROPRETÉ.

PAUVRETÉ DU SANG.

Quand les jeunes chiens sont élevés dans une ville populeuse, ou même à la campagne, mais en grand nombre et dans un espace restreint, ils sont d'une constitution faible et leur sang est pâle parce qu'il est privé de ces globules rouges que l'air pur, une bonne nourriture et la lumière du soleil peuvent seuls lui donner. La nourriture a une grande influence, mais moins encore que le soleil et l'air.

Les symptômes de l'appauvrissement du sang sont faciles à reconnaître; le jeune chien est maigre et délicat, ses poils sont hérissés et ses lèvres et sa langue sont d'un rose pâle. Presque toujours cette maladie est accompagnée de la présence des vers qui en augmentent considérablement la gravité. Le traitement consiste à donner au malade de l'air pur en abondance, à la campagne si c'est possible, à le faire promener au soleil toutes les fois qu'il brille et à le soumettre à un régime fortifiant composé en proportions convenables de nourriture animale et végétale. Lorsqu'on ne peut avoir recours aux moyens que nous venons d'indiquer on peut

essayer comme remède interne de la combinaison suivante de quinine et de fer :

Sulfate de quinine	1 grain.
Sulfate de fer.	1 »
Essence de pissenlit.	3 grains.

Mêlez et donnez trois fois par jour.

Si les vers infestent le malade, il faut naturellement l'en débarrasser.

RACHITISME ET GONFLEMENT DES JOINTURES.

—

Le rachitisme est une maladie dans laquelle les os se ramollissent, se tuméfient et se courbent d'une manière vicieuse. Les jambes tortues en sont généralement le premier symptôme; les remèdes les plus efficaces sont l'air de la campagne, l'exercice et une bonne nourriture, mais la quinine et les pilules de fer ordonnés pour l'appauvrissement du sang peuvent être utiles également pour le rachitisme.

Le gonflement des jointures peut être simplement un signe de vigueur excessive dans la formation des os; chez le lévrier, le mâtin et d'autres grands chiens âgés de trois à neuf mois, les genoux et les jarrets sont souvent développés hors de toute proportion avec le reste du corps. Aussi longtemps que les jambes ne sont pas déformées et que l'animal ne boite pas, l'éleveur n'a point à s'inquiéter; au bout d'un certain temps le gonflement disparaît et il ne reste que ce que tout propriétaire doit désirer, de larges os et de vigoureuses jointures sans conformation mauvaise. Ce développement osseux extraordinaire se remarque surtout chez les jeunes animaux mâles, les femelles y sont beaucoup moins sujettes; des éleveurs inexpérimentés sont souvent embarrassés de décider si ces animaux valent la peine d'être élevés, et j'ai parfois sauvé la vie à des chiens de valeur condamnés sous prétexte de mauvaise conformation et qui sont devenus dans la suite de belles et excellentes bêtes. Dans des cas semblables, le propriétaire doit donc s'armer de patience jusqu'au neuvième

ou dixième mois et parfois même plus longtemps encore; si vers cette époque les membres ne prennent pas une forme convenable, il sera temps de prendre une décision. Outre les gonflements des jointures que nous venons de décrire et auxquels les chiens qui ont grandi trop rapidement sont particulièrement sujets, il existe une sorte de gonflement scrofuleux des jointures que l'on remarque surtout chez les jeunes chiens délicats et dont on parvient rarement à les débarrasser. La jambe est molle, bouffie, sensible à la pression, et l'animal boite légèrement. Ce gonflement scrofuleux attaque surtout les genoux et les jarrets. Parfois la nature triomphe de cette tendance aux scrofules, mais plus fréquemment les jointures s'enflent de plus en plus, le boitement augmente, l'une des jointures s'enflamme et une matière se forme à l'intérieur; dans ce cas il n'y a rien à faire et l'on se voit forcé de détruire le malade.

MAUVAISES DIGESTIONS

(DYSPEPSIE.)

Les digestions imparfaites sont l'une des conséquences les plus ordinaires d'une mauvaise nourriture et du manque d'exercice. La dyspepsie se trahit par la flatuosité des intestins, la perte de l'appétit, des alternatives de constipation et de diarrhée; l'absence de gaîté et le manque de vigueur musculaire, quoique parfois l'animal soit surchargé de graisse. Les chiens soumis à un bon régime ne sont jamais atteints de cette maladie. Le traitement est des plus simples : sauf dans les cas très-persistants, il suffit d'une nourriture saine et réglée et d'autant d'exercice que la santé l'exige pour que la nature triomphe rapidement de la maladie. Chez aucun animal les hauts et les bas ne sont aussi rapides que chez le chien, qui devient gras et maigre dans le cours d'une semaine, et il en est peu qui supportent impunément la négligence. Si une diète modérée, parfois complète dans l'origine, pour forcer un chien à prendre la nourriture qui lui convient, ne suffit pas à remettre l'estomac, on doit veiller à ce que le foie ne reste pas inactif, et examiner les matières fécales pour s'assurer qu'elles sont d'une couleur naturelle; dans le cas contraire, on administre de légères doses de calomel. Si le foie est en bon état mais que l'estomac est dérangé, on a recours à un breuvage stomachique qui manque rarement de produire son effet, s'il est soutenu par un régime approprié aux circonstances et un exercice suffisant; sans ces deux dernières conditions, aucun remède ne sera efficace. C'est

surtout dans les cas d'indigestion qu'il est indispensable de changer la nourriture tous les trois ou quatre jours, car l'estomac est alors si capricieux qu'il rejette presque toujours ce qu'il acceptait précédemment.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Variétés de chiens de chasse anglais, — Bloodhound, sleuthhound, levrier. . . . . *Page* 5

Chien de cerf et chien de daim. 9

Chien de lièvre. 10

Chien de renard. 19

Terrier. 27

Chien de loutre. 28

Chiens d'arrêt. 31

Setter. 32

Pointer. 39

Épagneul. 45

Épagneul d'eau. 53

Chien de Terre-Neuve. 56

Retriever. 58

Chiens du continent. 63

Braque. 67

Griffon. 69
Épagneul. 71
Dressage des chiens d'arrêt. 75
Dressage des chiens courants. 99
Le chenil. 111
Élève du chien. 115
Des maladies du chien et de leur traitement. 187

FIN DE LA TABLE.